This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 168 g. 41

J. 764 18

LE
PORTE-FEUILLE
FRANÇOIS.

LE
PORTE-FEUILLE
FRANÇOIS,
OU
CHOIX NOUVEAU
Et intéreſſant de différentes Piéces de Proſe & de Poëſie.

Paſſez du grave au doux, du plaiſant au ſévere.
BOILEAU.

EN FRANCE,
Se vend à PARIS,
Chez { DURAND, Neveu, rue Saint Jacques, à la Sageſſe.
ROZET, rue Saint Severin, à la Roſe d'or.

M. DCC. LXVI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
30 SEP 1955
OF OXFORD
LIBRARY

EPÎTRE
DÉDICATOIRE
A MADAME
LA COMTESSE DE***.

MADAME,

Vous me l'ordonnez, je risque au grand jour cette Collection de Pieces Fugitives qui ont occupé mon loisir, & qui vous ont amusée. Vos ordres m'inspirent sans

doute beaucoup de confiance. Mais puis-je espérer du Public, toujours sévère, toujours inéxorable, l'indulgence & les bontés dont vous voulez bien m'honorer, & qui me pénétreront toute ma vie de la plus vive reconnoissance ?

Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble
& très-obéissant serviteur
F***.

AVERTISSEMENT.

PAR combien de Recueils de tout genre n'a-t-on pas déja tenté d'obtenir le ſuffrage du Public ? Celui-ci plaira-t-il ? Nous l'ignorons. La ſuite nous éclairera ſur le ſuccès que nous ambitionnons.

Juſqu'ici on a extrait, on a analyſé les Auteurs, on a tiré la quinteſſence des Livres. *Le plus joli des Recueils*, *le Choix des Mercures*, *l'Abeille du Parnaſſe*, nombre d'autres Ouvrages de cette nature ont déja paru. Mais perſonne juſqu'ici n'a fait encore la Collection de mille petits morceaux agréables, ou inſtructifs, qui ne ſont point contenus dans les

Œuvres de nos Poëtes, ou de nos Proſateurs.

On a fouillé le magaſin des Mercures, l'on nous en a donné le Choix. On y a raſſemblé, il eſt vrai, quelques-unes de ces Pieces fugitives, dont nous parlons. Mais d'abord ces Pieces y ſont en aſſez petit nombre. Secondement, elles y ſont confondues avec une grande quantité d'autres d'un genre tout-à-fait différent. Troiſiémement, le Mercure eſt-il le ſeul Ouvrage digne de cette eſpece d'analyſe? combien d'autres Recueils, tels que les Ouvrages périodiques de l'Abbé des Fontaines, *le Pour & Contre* de l'Abbé Prevoſt, *le Journal de Verdun*, celui même de Trévoux, ou des Sçavans, tant d'autres Recueils, en un mot, ne renferment-ils pas des Pieces fugitives en Proſe ou en

Vers qui ſont charmantes, utiles, agréables du moins, & qui ont été compoſées par des Auteurs ou anonymes, ou qui n'ont jamais donné au Public l'enſemble de leurs Œuvres ? Contents de faire connoître qu'ils ſçavoient travailler, ils n'ont jamais voulu s'expoſer en entier aux dépenſes de l'impreſſion, ou à la critique des Journaliſtes : ils ont mieux aimé envoyer un, deux, ou trois échantillons de leurs Ouvrages que de ſe produire plus ſouvent.

Combien d'autres n'ont pas voulu riſquer même cette eſpece de publicité, & n'ont montré qu'à quelques amis particuliers les amuſemens qui les occupoient, ou qui leur ſervoient de diſtraction ! Le Sage, le vrai Sage, rarement eſt vain, rarement cherche-t-il la louange publique.

Il ſçait combien les hommes ſont trompeurs ſur-tout dans leurs éloges. Ce n'eſt que dans le ſanctuaire de l'Amitié qu'il conſacre le fruit de ſes travaux.

Or voilà les Piéces que nous recueillons. Nous nous flattons que ce travail, fruit de notre amuſement & du délaſſement, que nous demandent des études pénibles & conſtantes, aura ſon utilité.

Expoſons maintenant la marche que nous obſervons, & les motifs qui nous animent.

Nous ne voulons faire, nous l'avouons, qu'un Ouvrage amuſant. Si l'inſtruction s'y trouve, ce n'eſt qu'à la ſuite des Graces & du Plaiſir. Nous avons choiſi pour Epigraphe ce Vers de Boileau :

Paſſez du grave au doux, du plaiſant au ſévère.

Voilà l'unique régle que nous obſervons dans l'ordre de ces morceaux détachés. Une Piéce ſérieuſe eſt ſuivie d'une autre amuſante ; une Diſſertation morale marche après une plaiſanterie ingénieuſe. Quand une Piéce d'un certain genre eſt courte, nous y joignons une ſeconde, une troiſiéme de même eſpéce, avant que de changer de genre. On lit volontiers cinq, ſix feuilles ſur des ſujets agréables ; mais l'eſprit s'en laſſeroit, quelque bien écrits qu'ils fuſſent, s'ils étoient plus nombreux. *Diverſité* eſt la deviſe de la Nature : deviſe plus féconde en conſéquences, qu'on ne ſçauroit le dire. Pour nous conformer aux loix de cette Mére ſi ſage de l'Univers, nous n'admettons d'autres régles qu'une *diverſité* bien ménagée.

Le choix que nous faiſons

garantira de l'ennui, nous osons l'espérer. Nous ne prenons que des Piéces qui nous ont paru bonnes, passables du moins, & intéressantes, soit pour le style, soit pour le fonds. Nous n'adoptons rien au-dessous du médiocre.

Au reste, nous glanons par-tout, sans ordre, ni des tems, ni des Livres, ni des Auteurs. Nous affectons même cette sorte de confusion. Tel Recueil nous offre une Piéce, elle est bonne, elle va à la suite d'une autre tirée d'un Recueil tout différent, plus vieux, ou plus nouveau. Ici sera un Ouvrage non imprimé, ou qui parut l'année derniere; à côté sera une Ode faite depuis soixante ans. Nous serons trop heureux si nous pouvons sauver de la nuit des tems une multitude de morceaux intéressans, noyés maintenant

dans l'immenſité des Ouvrages périodiques, ou des Recueils littéraires. C'eſt tout notre but.

Nous ne citons pas les Livres où nous puiſons, & nous ne ſommes pas trop exacts à nommer les Auteurs des Piéces que nous rapportons. Le titre des Livres qui nous ſervent importe aſſez peu, ce ſemble, à nos Lecteurs. D'un autre côté, beaucoup d'Auteurs ont voulu garder l'*incognitò*. Pourquoi révéler leur nom? Que fait-il à la choſe? Pourquoi ne pas remplir leur intention ſur le ſecret? Ils avoient leurs raiſons ſans doute pour le garder: nous devons les reſpecter. Quelques autres n'ont mis que les lettres initiales de leur nom. Elles l'expriment ou non, ainſi que leurs qualités. Peut-être auſſi ne ſont-elles miſes que pour dérouter les curieux. Dans l'incertitude, tantôt

nous les citons, tantôt nous ne les citons pas; & dans tous les cas nous les regardons comme indifférentes à nos Lecteurs.

Si, malgré notre attention, il s'eſt gliſſé dans le Volume que nous offrons au Public, quelques Piéces qui ſoient en même tems dans le Recueil des Œuvres de nos Auteurs, comme de MM. de Fontenelle, de Voltaire, de Bernis, ou des autres, nous en demandons d'avance pardon à nos Lecteurs; c'eſt une mépriſe de notre part. Nous le répétons : notre intention eſt de ne rien prendre dans les Auteurs qui ont donné l'enſemble de leurs Œuvres au Public. Nous pouſſons le ſcrupule à ce ſujet plus loin encore, en ne citant jamais ces Piéces fugitives qui rentreroient par leur nature dans notre Plan; mais qui

ſont trop connues, ayant été copiées mille fois dans les Recueils Littéraires. Tels ſont la Traduction de la *Parfaite Indifférence* de l'Abbé *Metaſtaſio*, la célébre Eclogue qui commence par ces Vers :

Sur le déclin du jour, une jeune Bergere,
Echappée à la fin aux regards de ſa mere, &c.

& d'autres auſſi ſouvent repétées. On nous excuſera donc, nous oſons l'augurer, ſi par mégarde nous rapportons quelques Piéces des Auteurs dont on a les Ouvrages. On ſentira qu'il eſt difficile dans une Collection auſſi nombreuſe que la nôtre, de ne rien perdre de vue, & d'avoir ſans ceſſe préſentes à l'eſprit les Œuvres de nos Auteurs déja connus, au point de ne ſe méprendre jamais, de n'en oublier aucune. Telle Piéce a été jadis

rapportée, & ſe trouve iſolée dans un Recueil Littéraire, elle y a été annoncée comme une nouveauté; mais enſuite elle a été incorporée dans l'enſemble des Œuvres de l'Auteur. Voilà ce qui peut occaſionner quelques-unes de nos erreurs dans le genre dont nous parlons.

Cette Collection n'eſt donc faite d'abord que pour réunir ces Piéces, juſtement nommées *Fugitives*, ſoit parce que dans leur temps elles ont été l'Hiſtoire du jour, & que huit jours après on les a oubliées, ſoit parce que ſans avoir fait tant de bruit, elles ont été citées & bientôt produites dans les Recueils Littéraires, que l'on lit rapidement, qu'on ne relit jamais, ſur-tout pour y revoir ces ſortes d'Ouvrages qui d'ailleurs y ſont confondus avec une multitude d'autres Piéces d'un genre tout différent.

Secondement cette Collection a été imaginée pour mettre au jour pluſieurs Piéces Fugitives qui n'ont jamais été imprimées. Des amis nous en ont déja communiqué pluſieurs que nous avons notées avec ſoin. On nous en a promis d'autres, ſi ce premier Volume réuſſiſſoit. Il eſt conſtant, & l'on s'en eſt plaint plus d'une fois, que pluſieurs perſonnes gardent dans leur Porte-Feuille des Piéces de leur compoſition qui ſont très-bien faites, qui inſtruiroient, qui plairoient, & que leurs Auteurs, par une injuſte timidité, ne veulent pas produire. Nous les prions inſtamment de vouloir bien nous les envoyer, & nous conjurons leurs amis de les y décider. Que de vrais tréſors ainſi enſevelis dans les cabinets, ſont malheureuſement perdus pour le Public!

Nous engageons ceux qui les poſſédent, Auteurs, ou amis des Auteurs, de nous les faire parvenir. Nous offrons de même à quiconque compoſe des Piéces Fugitives une place pour leurs Ouvrages dans la ſuite de cette Collection. Nous prions ceux qui voudront bien ainſi l'enrichir, tous ceux, en un mot, qui nous enverront quelque Piéce, ou qui nous écriront, de remettre les lettres & les paquets, ou de les envoyer *gratis* & francs de port au Libraire qui débite le *Porte-Feuille François*. On peut être aſſuré de ſon exactitude à nous remettre tout ce qui lui ſera adreſſé pour nous, & de notre fidélité à garder un ſecret inviolable aux perſonnes qui l'exigeront.

Nous prévenons le Public qu'il eſt inutile de nous envoyer de

ſçavantes Diſſertations, & des Piéces ou obſcénes, ou ſatyriques. Les unes, ni les autres ne ſeront jamais reçues. On verra par ce premier Volume que nous ne deſtinons cette Collection qu'aux ſujets agréables, & que ce Livre n'eſt point un Recueil ſçavant, ni fait pour les diſcuſſions ſçavantes.

La ſatyre corrige rarement & donne à coup ſûr beaucoup d'humeur à ceux qui en ſont l'objet. Nous n'en adopterons point dans une Collection faite pour égayer les ſages, & ſur-tout pour n'offenſer perſonne.

Quant aux obſcénités, les honnêtes gens ne ſe les permettent jamais. C'eſt pour eux comme pour nous que nous recueillons: nous devons nous reſpecter les uns les autres. La ſageſſe, au ſurplus, je dis la ſageſſe bien entendue, ne

ſe révolte pas au nom d'un Berger & d'une Bergere qui s'aiment & ſe le diſent. Une Piéce galante, mais décente, mais honnête en Proſe, ou en Vers, trouvera donc toujours place dans notre Collection : nous en donnons la preuve dans ce premier Volume. En le liſant, on verra bientôt le genre d'Ouvrages qui entrent dans le plan de ce Recueil, & qui peuvent y être admis. Tout ce qui ſera au-delà ſera refuſé.

Nous demandons d'avance pardon aux Auteurs qui ne nous enverront que des Piéces mauvaiſes, imparfaites. Il en eſt plus d'un aujourd'hui à qui le déſir de briller, ou plutôt de ſe montrer, tient lieu de talent ; mais qu'ils apprennent :

Malè tornatos incudi reddere verſus.

avant que nous adoptions leurs

Ouvrages. Ils ſeroient certainement fâchés, (nous l'augurons de la bonté de leur cœur), de nuire à notre Livre, & ils ſouffriroient eux-mêmes de voir leurs Ouvrages, encore informes, au milieu d'autres Piéces marquées au bon coin, & dont l'éclat les éclipſeroit.

Le Public décidera de la ſuite de cette Collection. Si ſon ſuffrage couronne ce premier Volume, par lequel nous eſſayons de lui plaire & de lui être utile, la ſuite ne ſe fera pas attendre. Au reſte, nous oſons aſſurer que nous n'avons point fait de choix pour rendre ce premier Volume meilleur. Les ſuivants ne ſeront ni plus médiocres, ni mieux remplis; mais l'abondance des matériaux que nous avons déja recueillis, nous autoriſe à promettre une ſuite nom-

breuſe de Piéces de ce genre, & qui deviendra bien plus intéreſſante encore, ſi l'on nous fournit en nouveautés les ſecours que nous demandons.

TABLE

DES MATIERES.

LE Sçavoir faire. pag. 3
Le Rendez-vous, 4
Madrigal: Que n'ai-je eſprit, &c. 6
Eclogue: Sur un lit de gazon. *id.*
Le Rappel d'Amour. 9
De l'Art de ſe taire. 10
Portrait de l'Homme. 11
Portrait de Climène. *id.*
La Roſe, Allégorie. 12
A la jeune Iris, Rondeau redoublé. 16
Chanſon: Avec étonnement, &c. 17
Epître à un Ami. *id.*
Lettres d'une Dame à M. le Marquis de Mirabeau, premiere Lettre. 21
Seconde Lettre. 24
Du Menſonge, (Remarques hiſtoriques ſur le) 28
Examen de cette queſtion: Lequel eſt le plus utile dans la Société, de la Vérité, ou du Menſonge?

Avertiſſement. 71
Diſcours pour la Vérité. 73
Diſcours pour le Menſonge. 98
Jugement. 140
Sapho à Phaon, Elégie. 147
Iſmene. 161
La Renaiſſance des Lettres en France, Ode. 174
Anecdote hiſtorique. 184
Diſcours ſur l'Eſprit Philoſophique. 204
Relation de l'Iſle de Pinès. 232
Les Elémens, Poëme. 254
Traduction de Catulle : Vivamus mea Lesbia. 270
Dictionnaire Portatif, ou Penſées libres d'un jeune Militaire. 271
Autre Dictionnaire. 290
Epître de M. C. B. à M. D. L. S. 291
Diſcours fait à Monſeigneur le Prince de Condé, par Monſeigneur l'Archevêque de Lyon, alors Evêque d'Autun. 306
Origine & explication des Cartes à jouer. 318
Conſeils à la jeune Iris. 321
L'Immortalité de l'Ame, Ode. 329

Stances libres d'un Pere ſur la naiſſance de ſon Fils. 335
*Ode à Madame la Princeſſe de ***.* 338
Diſcours ſur l'Eſprit de Société. 343
L'Amour pris par les Muſes. 382
Bacchus ſe ſervant des armes de l'Amour. id.
Ode à M. de L. C. 383

Fin de la Table.

ROZET, *Libraire, rue Saint Severin; au coin de la rue Zacharie, a acquis du Fonds de la Veuve Didot,*

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES, tant par mer que par terre, par M. l'Abbé Prevoſt, en 17 *vol. in-4.* ornée de plus de 532 Cartes ou Figures.

Tous les Volumes ſe vendent ſéparément, & les Souſcripteurs de cet Ouvrage qui auroient négligé de le completter ſont avertis de retirer les Volumes qui leur manquent avant la fin de la préſente année 1765, ſans quoi ils courent riſque de perdre leurs avances.

Le Tome dix-huitiéme, qui formera le premier Volume de la Collection des Voyages de terre, eſt ſous preſſe, & il paroîtra dans le commencement de l'année pro-

chaine 1766. Le *Proſpectus* en ſera publié inceſſamment.

Le même Ouvrage *in*-12. ſe vend auſſi chez le même Libraire en 64 Volumes, ce qui répond aux ſeize premiers Volumes *in*-4. & les tomes 65, 66, 67, 68, formant le tome 17, ſont ſous preſſe, & paroîtront dans trois mois.

Les Tomes 69, 70, 71, 72, qui feront pareillement les premiers volumes de la Collection des Voyages de terre, ſeront livrés en même temps que le Tome 18 de la continuation, *in*-4.

On trouvera chez le même Libraire les Livres ſuivans.

La différence du Patriotiſme National chez les François, & chez les Anglois, Ouvrage dédié à la Nation, *in*-8.

Mœurs Angloiſes, ou caractère de la Nation Britannique, *in*-8.

La Préſence corporelle de l'homme, prouvée poſſible en pluſieurs lieux, par les Principes de la Philoſophie, *in*-12.

Mémoires hiſtoriques & critiques pour ſervir à l'Hiſtoire de la Vie de Jeſus-Chriſt, Volume *in*-12.

Diſſertations hiſtoriques, critiques & littéraires, par M. l'Abbé Comte de Guaſco, 2 vol. *in*-8.

Hiſtoire abrégée de la Philoſophie, par M. Formey, *in*-12.

Hiſtoire abrégée des Provinces-Unies, volume *in*-12.

Conſeils à une Amie, par Madame de Puiſieux. *in*-12.

Tables Loxodromiques, ou application de la Théorie de la figure de la Terre, à la construction des Cartes Marines, *in*-12.

Hiſtoire des Rois de Pologne, & du Gouvernement de ce Royaume, 4 *vol. in*-12.

Nouveau Plan raiſonné d'Education publique, *in*-12.

Plan d'Etudes & d'Education, avec un Diſcours ſur l'Education, *vol. in*-12. de 300 pag. broché, 1 liv. 10 ſ.

De l'Education des Enfans, trad. de l'Anglois, par Locke, 2 *vol. in*-12.

Le Gentilhomme Cultivateur, ou nouveau Traité complet d'Agriculture, 8 *vol. in*-4.

——— Le même Livre, 16 *vol. in*-12.

Œuvres de Madame du Boccage, 3 *vol. in*-8. nouvelle Edition très-jolie, augmentée de Lettres intéreſſantes ſur l'Angleterre, la Hollande & l'Italie.

Traité des Vapeurs, par M. Pomme, *in-douze*.

La Sainte Bible, par le P. des Carieres, 6 *vol. in*-4.

Abrégé de l'Hiſtoire de France, par M. le Préſident Hénault, 2 *vol. in*-8. derniere Edition.

Les Egaremens du Cœur & de l'Eſprit, 2 2 *vol. in*-12.

L'*Enéide di Virgilio del Commendatore Annibal Caro, in Parigi* 1760, 2 *vol. in*-12. ornés de figures, Edition magnifique.

Epîtres Héroïques d'Ovide, *in*-8.

Direction pour la Conſcience d'un Roi, par M. de Fenelon, *in*-8.

Dictionnaire de la Langue Françoiſe, par P. Richelet, 3 *vol. in-fol.*

Le Coutumier général, par M. de Richebourg, 4 *vol in-fol.*

L'Art oratoire réduit en Exemples, ou Choix de morceaux d'Eloquence, tirés des plus célebres Orateurs, ouvrage utile & néceſſaire pour l'inſtruction de la Jeuneſſe, 4 *vol in-12.*

Les Commentaires de Céſar, nouvelle Edition d'Hollande magnifique, avec les figures & la Carte de M. d'Anville, 2 *vol. in-12.*

Curioſités de la Nature & de l'Art, par Vallemont 2 *vol. in-12.* figures, derniere Edition.

Dictionnaire de Droit Canonique, par M. Durand de Maillane, 2 *vol. in-4.* 1764.

Diſſertation ſur l'union de la Religion, de la Morale & de la Politique, traduit de l'Anglois de Varburton, par M. de Silhouette, ancien Contrôleur Général des Finances, 2 *vol. in-12.*

Les Œuvres de M de Monteſquieu, 6 *vol. in-12.* nouvelle Edition.

Œuvres de Moliere, 8 *vol. in-12.* derniere Edition.

Œuvres de Deſtouches, 10 *vol. in-12.* derniere Edition.

Œuvres de Théâtre de M. de Lafoſſe, 2 *vol. in-12.*

Origine de la grandeur de la Cour de Rome, par Vertot. *in-12.*

Sermons de Beauſobre, 4 *vol. in-8.*

Sermons ſur l'Ecriture Sainte, par Saurin, 12 *vol. in-8.*

LE PORTE-FEUILLE FRANÇOIS.

LE SÇAVOIR-FAIRE.

ON fait avec la même chaîr ;
Suivant le Cuiſinier, bonne ou mauvaiſe ſoupe ;
Et le Tailleur, ſuivant la différente coupe,
Fait l'habit ridicule, ou lui donne un bon air.
Un même mot auſſi, que d'un ton diſſemblable,
Dit un homme civil, ou profere un brutal ;
Plait, ou devient déſagréable,
Selon qu'on s'en ſert bien ou mal.
Tout le ſuccès dépend d'un certain ſçavoir-faire,
Soutenu par des airs affables, engageants ;

Que la Nature ou l'Art donne à certaines gens.
Et trop ſouvent, hélas! le mal vient du contraire.

LE RENDEZ-VOUS.

FAIS ceſſer mon inquiétude,
Amour, preſſe Cloris de ſe rendre à mes vœux;
Auroit-elle oublié, qu'en cette ſolitude
Elle m'avoit promis de couronner mes feux?
Dieux! elle ne vient point; qu'aurois-je donc à craindre?
L'ingrate!... la parjure!.... hélas! à qui m'en plaindre?
Inſenſibles témoins de mes nouveaux tourmens,
Petits oiſeaux, heureux amans,
Vous ne chanteriez pas de même,
Si vous pouviez, pendant quelques inſtans,
Eprouver la rigueur extrême
D'attendre en vain l'objet qu'on aime.
Et vous, brillantes eaux, quels ſeroient vos ſoupirs,
Si pour quelques momens, les amoureux Zephirs,
D'une trop rigoureuſe abſence,

Retardoient vos tendres plaiſirs?
Alors mille preſſans deſirs
Vous apprendroient bientôt combien l'impatience
Eſt une cruelle ſouffrance ....
Mais tout eſt inſenſible aux peines que je ſens.
L'écho d'un ton railleur répéte mes accens;
Toi-même, Dieu cruel, tu ris de mes allarmes!
Ne m'aurois-tu flatté que d'un eſpoir trompeur?
Ne pourrai-je ſçavoir, Amour, quels ſont tes charmes?
Au-devant de tes coups je ſens voler mon cœur;
Sans les yeux de Cloris j'aurois bravé tes armes ....
Ciel! je la vois! ... ah! que mon ſort eſt doux! ....
Redoublez vos concerts, augmentez ce murmure,
Aimables oiſeaux, onde pure,
Vous me verrez bientôt auſſi content que vous.

MADRIGAL.

QUE n'ai-je ſprit, gentilleſſe, beauté !
Non pour m'offrir à quelqu'autre Bergere,
Car vous m'avez conquis ma liberté ;
Non pour paroître en Cour, je ſuis ſincere ;
Non pour ſçavoir débrouiller une affaire,
Car au Palais ne ſont mes rendez-vous ;
Mais pour pouvoir apprendre l'art de plaire,
Autant qu'il faut pour être aimé de vous !

ECLOGUE.

SUR un lit de gazon, au bord d'une fontaine,
Un jour, vers le midi, ſe repoſoit Iſmène,
Iſmène, qu'en ſecret adoroit Corilas :
Mais cette Iſmène, Amour, ne te connoiſſoit pas !
Elle étoit encor jeune, & ſimple, quoique belle,
Et ne te croyoit point, Amour, plus malin qu'elle.
Ses agneaux & ſon chien partageoient tour à tour

Un tems qu'elle auroit dû consacrer à l'Amour.
Ismène quelquefois de fleurs étoit parée,
Moins pour se faire aimer, que pour être admirée;
Ou, comme enfin chacun cherche à se faire aimer,
Ismène quelquefois se paroit pour charmer:
Mais le soin innocent qu'elle prenoit de plaire
Confondoit trop souvent &Berger &Bergere.
Ismène, ce jour-là, conduisant son troupeau,
Avoit fixé ses pas sur les bords d'un ruisseau;
Et voyant dans ces lieux la paix la plus profonde,
Elle voulut rêver au bruit charmant de l'onde.
Ses agneaux, qui fuyoient les ardeurs du soleil,
Autour d'elle rangés, goûtoient un doux sommeil,
Et la Bergere enfin, à l'ombre retirée,
Aux charmes du sommeil, comme eux, s'étoit livrée.
Mille petits Amours, de la voir curieux,
S'étoient de toutes parts assemblés dans ces lieux;

Ils voloient autour d'elle, & par même caprice,
Tous sur elle à l'envi signaloient leur malice.
Les uns couchés près d'elle imitoient son sommeil,
Pour la voir de plus près à son heureux réveil :
D'autres l'environnoient, comme des sentinelles ;
Et d'autres plus malins, en agitant leurs ailes,
Agitoient son mouchoir avec un ris malin.
L'un d'un tendre baiser lui faisoit un larcin;
Puis feignant du regret de l'avoir osé prendre,
Pour s'acquitter vers elle, il alloit le lui rendre.
Un autre près d'Ismène, assemblant mille fleurs,
A son vif coloris confrontoit leurs couleurs ;
Les comparoit ensemble, & les trouvant moins belles,
Il voloit aussi-tôt en cueillir de nouvelles.
Ismène cependant ignoroit tous ces tours,
Et dormoit sans rien craindre au milieu des Amours.
Que cette garde, hélas! pour elle étoit peu sûre !
Corilas à profit sçut mettre l'aventure.

Ce Berger par Iſmène aimé, comme un ami,
N'avoit pû de l'Amour l'inſtruire qu'à demi.
Iſmène étoit cachée, & ſon troupeau de même :
Mais on a de bons yeux pour voir ce que l'on aime.
Corilas l'apperçut, & ſon cœur amoureux
Dans cet heureux moment n'écouta que ſes feux :
Il s'approche, il l'admire, & tranſporté dans l'ame,
Prend ſur ſa belle main un baiſer tout de flâme.
Iſmène s'éveilla : Corilas fut ſurpris.
Iſmène à la frayeur livrant tous ſes eſprits ;
Maudit cent & cent fois ſon ſommeil trop funeſte.
Corilas l'appaiſa, d'un ton doux & modeſte ;
Et les tendres Amours ſatisfaits du ſommeil,
S'envolerent encor plus contents du réveil.

LE RAPPEL DE L'AMOUR.

A Cet Enfant qu'on accuſe ſans ceſſe,
Et dont ſans ceſſe on veut ſuivre les loix,
Je conſacrai ma premiere jeuneſſe ;
Mais le perfide, abuſant de ſes droits,

Se fit un jeu des troubles de mon ame ;
Je déteſtai ſon Empire & ſa flâme.
Il me quitta ſûr d'être regretté.
Las ! il eſt vrai ! malgré tes injuſtices ;
Reviens, Amour ; j'aime mieux tes caprices ;
Que cet ennui, qu'on nomme liberté.

DE L'ART DE SE TAIRE.

CET Art, plus important qu'il ne paroît au premier coup d'œil, mérite la plus grande attention. Que n'a-t'-on pas dit ſur l'Art de parler ? Il ſe fait cependant plus de fautes, & il arrive plus de malheurs dans le monde pour n'avoir pas ſçu ſe taire, que pour n'avoir pas ſçû bien parler. Il y a un ſilence noble, un ſilence ingénieux, un ſilence ſage & modeſte. Il y a un ſilence timide, un ſilence fier, dédaigneux, impoli, brutal ; un ſilence traître, malin & cruel. Le ſilence réduit en Art, peut faire un ouvrage auſſi curieux & auſſi agréable qu'utile.

VANIÈRE.

PORTRAIT DE L'HOMME.

UN tendre enfant dans ſon berceau
Se plaît à des joujoux, ne voit rien de plus beau ;
Dès que la raiſon vient à naître,
Cette ſimplicité l'abandonne à l'inſtant :
Il rougit alors d'être enfant,
Et plus encore de le paroître.
Mais s'il quitte le jeu, c'eſt toujours pour le jeu ;
Et s'il eſt de la différence,
Il en faut faire ici l'aveu,
C'eſt du côté de l'innocence.
Vient un tems, où l'inſtinct paroît ſi ſérieux,
Qu'on le prend pour la raiſon même,
Mais il retourne alors à ſon premier ſyſtême ;
Et redevient enfant quand l'homme devient vieux.

PORTRAIT DE CLIMENE.

BIEN m'y connois, & ne ſuis des plus bêtes ;
Très-peu s'en faut que ne ſoyez l'Amour,
Même pour rien je croirois que vous l'êtes.

Gentil corſage & minois fait au tour ;
Friands ſouris, tout comme en a le Traître,
On vous les voit, on peut vous reconnoître
A tous ſes traits ; mais auſſi ſes défauts
Les avez tous : perfide badinage,
Malice noire, & qui pourtant engage ;
Qui l'eut jamais ? C'eſt l'Enfant de Paphos ;
Et vous, Climène. Or ſus, ſans vous déplaire,
Je vous dirai pour votre amandement,
Qu'à tout cela réforme devez faire,
Réforme grande : écoutez donc comment
Profit ferez de ſermon ſalutaire.
Jà de l'Amour vous avez les appas :
Gardez-les bien, tel meuble eſt néceſſaire :
Mais ſa malice eſt un fort vilain cas:
Mieux vous faudroit, pour finir nos débats,
Cette bonté qu'a Madame ſa Mere.

LA ROSE.

ALLÉGORIE.

J'AVOIS vû cette fleur au lever de l'Aurore
S'épanouir au gré des Zéphirs careſſans ;
Et j'avois bien prévû, quand je la vis éclore,
Qu'elle ſeroit un jour l'honneur de ſon prin-
tems.

Flore à peine la vit paroître ;
Et ſous le jour naiſſant entrevit ſes couleurs,
Qu'elle la fit Reine des fleurs,
Avant même qu'elle pût l'être.
Elle-même à la faire croître
Voulut employer tous ſes ſoins ;
Et n'admit pour ſecrets témoins
Que deux tendres Zéphirs, qui, pour la faire naître,
S'étoient ce jour-là même éveillés plus matin.
Ces Zéphirs à l'envi jaloux de leur deſtin,
Lui firent une douce guerre.
Ils quitterent les fleurs du reſte du parterre ;
Et devinrent rivaux par un accord charmant.
Tous deux avec feu la ſervirent ;
De leur ſouffle la réjouirent,
Et prenant l'eſſor doucement,
Egalement s'étudierent
A donner, ſans être apperçus ;
Mille baiſers qu'ils déroberent,
Et qui ſembloient plus doux, lorſqu'ils n'étoient pas vus.
La fleur s'en trouva mieux ſervie,
Par les baiſers fréquens qu'en cachette ils prenoient :
Bien loin qu'elle en devînt flétrie,
Ils lui prenoient tous deux moins qu'ils ne lui donnoient.

Des larmes de l'Aurore enfin déſaltérée ;
Du ſouffle des Zéphirs doucement récréée ;
La belle fleur s'épanouit.
Sa naiſſante beauté frappa les yeux de Flore ;
Et ſon éclat, qui l'éblouit,
Lui fit douter, voyant une ſi belle Aurore ;
Ou ſi c'étoit le jour nouveau,
Qu'lui fit voir la fleur ſi belle ;
Ou ſi c'étoit la fleur nouvelle,
Qui lui fit voir le jour ſi beau.
Auſſi-tôt de Zéphirs une troupe volage ;
Environne la fleur par amour, par devoir :
Ils ne ſçauroient trop tôt la voir ;
Ils ne ſçauroient trop tôt lui rendre hommage.
Tous en deviennent amoureux ;
Car la voir & l'aimer, c'eſt pour eux même choſe.
Flore, pour prévenir leur amour dangereux,
Les rappelle auprès d'elle, & de la fleur diſpoſe :
Je vous permets, tendres Zéphirs,
De ſervir cette belle Roſe ;
Mais lorſqu'à peine elle eſt éclоſe ;
Vos ſoins trop empreſſés, vos amoureux deſirs
Terniroient ſes couleurs naiſſantes.
Mais ſitôt que Phébus ſur ſes feuilles brillantes

Aura répandu ſes rayons ;
Doux Zéphirs, volez autour d'elle ;
D'amour offrez-lui des leçons ;
Mais ſi vous la trouvez rébelle,
Zéphirs, ne l'importunez plus,
Tous vos ſoins ſeroient ſuperflus.
Un ſeul d'entre vous tous, dont l'haleine amoureuſe.
Badine le plus doucement
Pourra voir finir ſon tourment,
Sur le teint délicat de cette amante heureuſe
Il pourra la nuit & le jour
S'entretenir de ſon amour,
Soupirer auprès d'elle, & lui conter ſa peine !
Sans que les Aquilons, ennemis des beaux jours,
Puiſſent par leur bruyante haleine
D'un bonheur ſi charmant interrompre le cours.
Tous à cet avantage avez droit de prétendre ;
Mais la Roſe en décidera,
Pourvu qu'elle puiſſe autant prendre
D'amour, qu'elle en inſpirera.
Qu'heureux ſeront Zéphirs au ſouffle doux & tendre !
Plus heureux qui la ſervira,
Et plus heureux encor celui qu'elle aimera !

A LA JEUNE IRIS.

RONDEAU REDOUBLÉ.

AVEC l'Amour, Iris, ſoyez bien ſage ;
C'eſt un badin dont l'air eſt dangereux :
Sous ſes drapeaux doucement il engage
Un jeune cœur trop ſenſible à ſes feux.

Il eſt d'abord modeſte, gracieux ;
La bonne foi brille ſur ſon viſage ;
Mais, croyez-moi, c'eſt pour vous tromper mieux :
Avec l'Amour, Iris, ſoyez bien ſage.

Le beau Narciſſe, aſſis ſur un rivage,
Trouve ſa perte en regardant ſes yeux :
Voilà les tours de cet enfant volage ;
C'eſt un badin dont l'air eſt dangereux.

Eſpérez-vous un deſtin plus heureux ?
C'eſt vous flatter ; quel en eſt le préſage ?
Ecoutez-vous ſes diſcours captieux ?
Sous ſes drapeaux doucement il engage.

Gardez vous bien de donner quelque gage
A ce trompeur, déjà trop orgueilleux ;

Il ne rend point, quand il a pour otage
Un jeune cœur trop ſenſible à ſes feux.

Que votre eſprit ſagement ſcrupuleux
Ne donne point dans un vain badinage.
Une beauté par les ris & les jeux,
Fait fort ſouvent un funeſte naufrage
Avec l'Amour.

CHANSON.

AVEC étonnement je m'étois apperçu
Que mon vin ne duroit plus guère :
Pourtant je n'en avois pas bû
Un broc de plus qu'à l'ordinaire.
Mais j'ai découvert ce matin
Le point cruel de cette hiſtoire ;
C'eſt que Grégoire aime le vin,
Et que ma fille aime Grégoire.

EPITRE A UN AMI.

PAR fois j'ai de faire des vers
Eu la plaiſante fantaiſie ;
Et j'ai tenu propos divers
Dans le jargon de Poëſie.

J'eusse été bien plus avisé
De parler Prose, ou de me taire ;
Qu'est-ce qu'un Ecrivain vulgaire
Aux yeux d'un Critique sensé ?
C'est la plus pauvre créature
Qui soit en l'humaine nature ;
D'autant plus chétif animal,
Qu'hélas ! il ne sent pas son mal ;
Et que se plaisant à l'escrime
De la raison & de la rime,
Il y consume ses esprits,
Et ne remporte pour tout prix ;
Qu'une froide & maigre fumée ;
Qu'il croit encens de renommée.
Or, quand le divin Apollon
L'eût éclairé de son génie,
Que Calliope, ou Polymnie
L'auroient dans le sacré Vallon
Doté de l'esprit & du stile
Du bon Horace, ou de Virgile ;
En seroit-il beaucoup plus gras ?
En feroit-on bien plus de cas ?
Oui, je suis sûr que la Fortune
Lui garderoit encor rancune.
Ne sommes plus au tems jadis ;
Où des Grands aimés, applaudis ;
Ainsi que les Dieux Indigétes,
On idolâtroit les Poëtes.
Aujourd'hui sont, les pauvres gens,

Honnis, ſouffreteux, indigens;
Pendant leur languiſſante vie,
Lieux communs de la raillerie;
Et ce n'eſt qu'à leur monument
Que ſe fait leur couronnement.
Quand ils ſont morts, on fait entendre
Maint éloge, on répand des pleurs;
Il eſt bien tems! L'ombre & la cendre
Ne peuvent goûter ces honneurs.
Celui qu'enclôt la tombe noire
Peu s'embarraſſe ſi l'Hiſtoire,
Rendant juſtice à ſes Ecrits,
Le met au rang des beaux Eſprits;
Et des pompes du Mauſolée
Sa muſe n'eſt pas conſolée.
Le Taſſe, Poëte fameux,
Dont nous avons œuvre ſi belle,
Dans ſon manoir calamiteux
Manquoit de pain & de chandelle.
Sa chatte étoit ſon plus grand bien;
Tant qu'il demeura ſur la terre
La Fortune lui fit la guerre,
Et mort il ne manqua de rien:
Lors il reçut mainte largeſſe,
Et d'or pur ſon buſte fut fait;
Lors maint Prince & mainte Princeſſe
A grands frais acquit le portrait
Du Taſſe, auquel leur ame dure
Refuſa dans ſa pauvreté

Les ducats que leur vanité
Fit prodiguer pour ſa peinture.
A donc, ce fut au monument
Que ſe fit ſon couronnement.
Ainſi, voilà le train du monde;
Et quoique le Parnaſſe en gronde,
Toujours ainſi le monde ira,
Tant que le monde durera.
Oh! diras-tu, la ſotte allure!
Qu'importe, il faut n'en avoir cure;
Aller ſon train de ſon côté;
Et quand on ſe ſent bien monté,
Pour faire une Piéce jolie,
Il faut en paſſer ſon envie.
Quoique le métier ſoit ingrat,
Garde-toi de laiſſer l'ouvrage;
Le travail au brave ſoldat
Ne fait qu'aiguiſer le courage.
D'un noble deſir tranſporté,
Fidele aux Filles de mémoire,
Achete la belle gloire
Au prix de la difficulté.

LETTRES*

D'une Dame à Monsieur le Marquis de MIRABEAU, sur son ouvrage intitulé: *L'Ami des Hommes.*

PREMIERE LETTRE.

MONSIEUR,

J'entendois tous les jours parler de votre *Ami des Hommes*; & claquemurrée dans la Province, je ne pouvois voir cet Ouvrage. L'Aurore ne paroît sur notre horison, que quand le soleil se couche à Paris. On ne vit qu'à la Cour. J'ai eu votre Livre enfin, on me l'a prêté. Car, pour l'acheter, vous pensez bien que l'on ne met plus aujourd'hui trois Volumes sur un même sujet dans une Bibliotheque. Ces Recueils volumineux ne s'assemblent que chez les Allemands. Je suis trop bonne Françoise pour vous acheter. Mon cabinet n'est meublé que de Dic-

* Ces Lettres n'ont jamais été imprimées.

tionnaires portatifs, & de Brochures. La plus longue a cent pages. Voilà les Livres de goût, ceux que l'on lit, que l'on s'arrache, les bijoux de Bibliothéque : un homme d'aujourd'hui n'en a point d'autres.

Vous vous mettez à votre aise, Monsieur, dans votre Ouvrage. Ce qui vient d'abord à votre plume est ce que vous écrivez le premier. Vous vous permettez des écarts, des digressions, vous êtes au large : vous avez raison. Il faut écrire comme l'on pense, & pense-t-on de suite ? A quoi bon d'ailleurs cet esclavage de l'ordre, de la précision des idées, dont ont veut nous faire de si sévères loix? Il est du bel air de ne plus reconnoître, de ne suivre rien de tout cela, & d'aller comme le chemin se présente, sans trop examiner s'il est droit, ou s'il en est de plus court. Moi, qui suis du bon ton, & qui m'en pique, je ferai comme vous : je ne me gênerai pas non plus, & vous aurez tout ce qui me viendra dans l'esprit.

Voilà la seule conformité que je veuille avoir avec vous, & le seul bon de votre Livre. Du reste je serai votre an-

tipode. Je veux pulvériſer vos argumens. Il eſt d'une Citoyenne de ne pas ſouffrir les attentats que vous faites à notre Sexe. Vous tombez à bras racourcis ſur nos mœurs, ſur nos uſages Il ſera permis du moins de ſe venger. Ce qui m'étonne, c'eſt que dans un ſiecle de femmes, il n'y en ait pas une qui vous ait répondu. Eh bien. Monſieur, ce ſera moi qui vous répondrai. Tremblez : ma critique ſera vive : je ne vous ménagerai pas, & vous le méritez bien.

Au Titre de votre Livre, on diroit que vous êtes le plus aimable Cavalier de la Cour : *L'Ami des Hommes* : le beau Titre ! On vous adoreroit ſur ce Titre ; mais vous n'êtes bon que pour l'étiquette.

J'ai éclaté de rire en voyant à votre premiere feuille, *Avertiſſem nt.* Par amour-propre vous n'avez pas voulu mettre le mot de *Preface* ; mais l'un ne vaut pas mieux que l'autre. *Préface*, *Avertiſſement* ſont frere & ſœur. Or qui s'aviſe aujourd'hui de faire des Préfaces? Que voulez-vous avec votre *Avertiſſement* ? annoncer votre plan, votre deſſein ? Belle annonce ! Eh ! Monſieur, il ne faut point de Préface

pour cela. On voit maintenant le projet, le plan, toute la ſuite d'un Livre dès la premiere page, dès le premier mot. On a tant d'eſprit & de ſi bon dans ce ſiécle, qu'on devine les choſes avant que de les voir, ou de les entendre. Vous êtes bien neuf ſi vous ne ſçavez pas cela.

Adieu, Monſieur de l'*Avertiſſement*. Je termine ici ma Lettre. Je ſais trop mon monde pour faire des volumes; & ſi mon Epître avoit plus de trois pages, je la brûlerois. Peut-on en lire davantage ſans avoir des vapeurs? Si mon ſtyle vous amuſe, on vous inſtruira encore : voilà une heure que je penſe & que j'écris : j'en ſuis excédée : bon ſoir.

SECONDE LETTRE.

VOUS le voulez, Monſieur, que l'on vous inſtruiſe. Eh bien! j'y conſens. Je vous aime, & me charge volontiers de votre éducation. Vous êtes ſi neuf, que vous avez beſoin des premieres notions, des Elémens : écoutez-moi. Je

Je vous l'ai déja dit : on devine tout au premier coup d'œil, quand on a de l'esprit. Et qui n'en a pas aujourd'hui ? Moi, par exemple, qui crois en avoir, & du bon, je vois dès votre premiere page que vous êtes un *Penseur*, que vous prétendez raisonner, traiter nos usages de ridicules, de travers, nous rendre tous *Agriculteurs* ; en un mot, réformer le luxe, les équipages, le faste, nous rendre économes, industrieux, &c. &c. &c. &c.

Ai-je trouvé juste ? ne vous ai-je pas éventé ? A quoi bon composer plus de mille pages pour ne dire que cela ? Quatre lignes suffisoient. Demandez à nos *Epigrammatistes*, à nos bons Auteurs du jour. On ne laisse qu'entrevoir une pensée, on n'en montre que la sommité, pour ainsi dire ; & par-là on donne au Lecteur le plaisir de la deviner. Souvent, il est vrai, Monsieur le Lecteur donne à gauche, ou croit entendre ce qu'il n'entend pas. N'importe ; l'Auteur écrit bien, il a du style, des graces, de la finesse ; & voilà le bon ton.

Que de choses n'aurois-je pas à vous dire, Monsieur le Réformateur, sur

votre projet! Quel ridicule vous donnez-vous ! Vous voulez prêcher, je crois ! Eſt-ce pour nous convertir ? Mais qui prêche actuellement pour convertir ? ce n'eſt plus la mode. Or la mode, mon cher, la mode!....

Vous débutez comme un Ange : il y a plaiſir à vous entendre : *Ceci n'eſt qu'une Introduction*, dites-vous, *où j'établirai quelques principes.* Notez une *Introduction* après un *Avertiſſement!*

Mais de bonne foi, y penſez-vous ? *des Principes!* Et que voulez-vous faire de ces *Principes ?* en déduire des conſéquences, les regarder ces *Principes*, comme les fondemens de votre Syſtême ? Erreur de Patriarche, mon cher Monſieur! Vous ſentez l'antique de dix lieues. Il falloit aller d'un plein ſaut à la conſéquence, & expliquer votre Syſtême. Les *Principes* ſe ſuppoſent, ſe paſſent ſous ſilence. Et n'a-t-on pas aſſez d'eſprit pour les deviner en voyant la conſéquence ? Jadis, mais depuis très-long-tems, on calculoit un raiſonnement, on *logiquoit*, on vouloit des majeures, des mineures.... que ſçais-je?.... nos Peres étoient de

ſi bonnes gens, de ſi bonnes gens.... qu'en vérité.... Croyez-moi, faites afficher ſur votre habit l'*Argumentabor* qu'on liſoit ſur le jupon de Madame Tardieu, & l'on vous prendra pour un Ariſtote. C'eſt votre ambition ſans doute.... elle eſt belle.... Pauvre Philoſophe! ne connoiſſez-vous pas ceux de nos jours? Je ſuis Philoſophe, moi qui vous écris: mais je ſuis trop bien élevée pour avancer jamais un *Principe* en quoi que ce ſoit. Je ſerois ſifflée dans les rues. Plus de *Principes*, mon cher: on n'en veut plus; on les ſçait tous par cœur. On taille dans les conſéquences, on les ſoutient ſans ſçavoir pourquoi; on badine, on raille de tout, on s'amuſe, on rit, on perſiffle; & une ſeule Epigramme vaut mieux que tous vos *Principes fondamentaux rebattus, mais indiſpenſables avant d'entrer ſérieuſement en matiere.*

Que de ſoléciſmes, que de barbariſmes en quatre mots! Quel bon-homme de Libraire a eu la complaiſance d'imprimer votre Ouvrage en trois gros tomes ornés d'un frontiſpice de *Princi, es fondamentaux rebattus, mais ind.ſ-*

pensables avant d'entrer sérieusement en matiere ? Je vous laisse méditer sur ce bon article, qui m'a fait rire à larmes. Vous penserez bien pourquoi. Si vous ne m'entendez pas, à la huitaine l'explication de l'Enigme.

L'on n'a pu recouvrer la suite de ces Lettres.

DU MENSONGE.

Remarques Historiques sur le Mensonge, tirées d'une Lettre de M. de Senecé à M. B....

L'Esprit de l'homme est un grand paradoxe par ses inégalités & la différence de ses vues. On pourroit en composer des volumes, & je ne prétends pas entrer dans le détail. Je n'en veux examiner qu'un seul article, & ce sera suivant les idées différentes que l'on a touchant la Vérité. Toutes les Nations, qui ont quelque teinture des bonnes mœurs, conviennent que la Vérité est un des principaux attributs de la Divinité, & le fondement de tous les au-

tres. Elle passe même pour l'unique attribut positif, qui nous donne quelque légere connoissance de ses qualités inaccessibles à la foiblesse de nos lumières. La plûpart des autres titres dont nous honorons cette essence incompréhensible, sont purement négatifs, & nous apprennent plutôt ce que Dieu n'est pas, que ce qu'il est. Quand on le nomme *Infini*, *Immense*, *Immortel*, on me fait seulement concevoir que son étendue est sans bornes; son pouvoir sans limites; sa durée sans commencement & sans fin. Mais quand on dit qu'il est la *Vérité même*, il semble, en quelque manière, qu'on l'honore de l'éloge qui lui convient, & qu'il s'est lui-même donné, pendant qu'il a conversé sur la terre, revêtu de notre humanité.

Sur ce principe immuable, les hommes de tous les tems ont toujours consideré cette Vérité sacrée comme le lien de leurs sociétés, la base de leur confiance, & le nœud indissoluble de leurs commerces. Le vice, qui lui est opposé, a toujours passé & passe encore aujourd'hui pour le plus infâme de tous. On ne s'est imaginé rien de plus

odieux pour flétrir l'implacable ennemi de la nature humaine, que de le nommer l'Esprit de Mensonge. L'Imposture, toute effrontée qu'elle est, n'a jamais osé paroître dans le monde à face découverte, & ne s'y est insinuée que sous le masque de son ennemie. De-là vient qu'un démenti est le plus sensible outrage que l'on puisse faire à une personne qui a quelque sentiment d'honneur; outrage qu'une morale chimérique, malgré la sévérité des Loix, a toujours cru ne se pouvoir réparer qu'avec du sang.

Cependant, Monsieur, le Mensonge, si détesté dans la spéculation, est devenu dans la pratique les délices & la principale occupation de l'esprit humain. On a cru ne pouvoir acquérir des biens, ou de la réputation, qu'à force de mentir, & le Mensonge le plus outré est toujours le plus applaudi, pourvu que l'on sçache lui donner quelqu'air de vérité. C'est à lui qu'on peut justement appliquer cette maxime : *Que le plus grand art de tous est celui de sçavoir déguiser son artifice.* Habitude si fort invétérée, qu'il est impossible de s'en défaire,

encore qu'on en connoiſſe l'abus. Parole de Prince, foi de Gentilhomme, d'homme d'honneur; ce ſont les paneaux que tend ordinairement la perfidie à la crédulité, & dans leſquels, après avoir été mille fois trompée, elle manque rarement de donner. C'eſt pour cette manœuvre que la duplicité du cœur humain a inventé des maſques ſi ſpécieux pour en couvrir la turpitude. L'Héréſie, ſur ce pied-là, s'eſt nommée *Réformation*; le Fanatiſme s'eſt couvert du nom de *zèle*. L'oppreſſion de la liberté des Peuples s'eſt affermie ſous celui de *Politique*. Le défaut de courage dans les entrepriſes militaires s'eſt décoré de celui de *Stratagême*, & la morale corrompue a fait paſſer ſous le titre de *Civilité* ces fauſſes démonſtrations de bienveillance que ſe font à tout propos dans le commerce de la vie des gens qui ſe haïſſent & qui ſe mépriſent; de telle ſorte que de toutes les vérités que le Saint-Eſprit nous a révélées par ſes Prophétes, il n'y en a point de plus ſenſible dans la pratique du monde, que celle qui nous aſſure que *tout homme eſt menteur*.

Encore pourroit-on pardonner à la

foibleſſe humaine ces Menſonges paſſagers, qu'elle eſtime néceſſaires à la ſûreté, ou à l'agrément de la vie : le paroles s'évanouiſſent avec l'air qui les forme. Mais je ne puis pardonner à ceux qui ſe piquent entr'eux d'un génie ſupérieur, d'avoir en quelque maniere conſacré l'Impoſture par les Menſonges permanens de leurs Ecrits, & fait paſſer à la poſtérité, ſous leurs fictions pernicieuſes, l'habitude condamnable de ſe plaire à la fauſſeté. Il ſemble que ce qu'on appelle Gens de Lettres ayent abandonné la Vérité aux *Idiots*, & conſideré le Menſonge comme le champ le plus propre à moiſſonner de la gloire. Peut-être que moi-même, qui condamne aujourd'hui cet abus, je ferai demain des vers pour quelqu'Idole ridicule. Que faire à cela ? C'eſt le train du monde, qui durera juſqu'à ſon dernier embrâſement : il ſemble que l'on n'y puiſſe vivre qu'à ce prix.

Homère, le Héros des ſiécles paſſés, & même de beaucoup de perſonnes du nôtre, qui l'admirent peut-être plus qu'ils ne l'entendent, fut le premier, du moins de ceux que le tems ait reſ-

pectés, qui imposa à la crédulité publique par des Fables, où l'on prétend qu'il a enveloppé toute la Théologie, la Politique & la Morale de son tems. Ce fut lui qui commença à rendre sa Nation infâme par l'établissement du Mensonge, où il ne fut pas mal secondé par Hésiode, & même devancé par Orphée; si les fragmens qui nous restent de ces deux derniers ne sont pas des piéces supposées. Ces premiers Menteurs furent suivis de Pindare, qui, par la force de son génie & la sublimité de son expression, jetta tous ceux qui l'ont suivi dans le désespoir de pouvoir mentir avec tant de magnificence. C'est dommage que ces belles paroles ayent été employées à célébrer la gloire de ceux qui couroient le plus légérement, ou qui faisoient mieux le coup de poing dans les solemnités des Jeux Olympiques. Mais ces petits triomphes étoient alors l'admiration de son siécle, & l'occupation favorite de l'oisiveté de la Gréce.

La simplicité des mœurs garantit pendant plusieurs siécles les Romains de cette contagion; mais quand leurs armes eurent triomphé de la Gréce, elle s'en vengea en les infectant de ses

vices, dont celui de mentir avec esprit n'étoit pas un des moins renommés. Après plusieurs essais qu'ils en firent, Virgile sembla le porter à sa plus haute perfection dans cette tant célébre Enéide, où parmi tant de différentes fictions il ne fit aucune difficulté pour faire honneur à la prétendue origine de sa Nation, de rapprocher des évenemens qui étoient séparés par la distance de trois siécles, & de flétrir de gaieté de cœur par cet anachronisme, la réputation d'une Princesse très-vertueuse. Ovide renchérit encore sur lui par la monstrueuse compilation de ses Métamorphoses. Les Auteurs modernes, imitateurs de ces grands modéles, ont encore essayé de l'emporter sur eux, & sur-tout les Italiens se sont portés en cela pour leurs principaux héritiers. Les Poëmes du Boïardo, de l'Arioste, du Cavalier Marin en sont des preuves authentiques.

Le succès qu'avoit eu dans le monde la fiction des Poëtes réveilla l'ambition de ceux qui écrivoient en prose, & leur fit espérer qu'ils n'acquerroient pas moins de réputation que ces premiers dans l'art de mentir agréable-

ment. Ils choisirent, pour y parvenir, des sujets de galanterie, comme très-propres à remuer les passions par la tendresse, & à élever l'imagination par le merveilleux qu'ils s'efforçoient de répandre dans leurs Ouvrages. Le premier qui s'en avisa, du moins dont les Ecrits soient parvenus jusqu'à nous, fut le fameux Héliodore, Evêque de Tricca dans la Thessalie, qui ayant composé dans sa jeunesse son Roman des *Amours de Théagene & Chariclée*, aima mieux être dépossédé de l'Episcopat dans un Concile de sa Province que de supprimer, ou désavouer son Ouvrage. Du moins c'est Nicéphore qui nous l'apprend. Mais Socrate, qui traite à peu près les mêmes sujets, ne fait aucune mention de cette déposition, non plus que Photius, qui en plusieurs endroits de sa sçavante Bibliothéque parle de cet Héliodore avec éloge. Il fut suivi par Achille Tatius, qui, tout grand Mathématicien qu'il étoit, après avoir donné au Public un sçavant Traité de la Sphère, ne dédaigna pas de s'égayer sur les *Aventures galantes de Clitophon & de Leucippe*. Voilà ce qui regarde les Grecs du moyen âge, c'est-à-

dire de ceux qui ont vécu ſous l'empire du grand Théodoſe & de ſes fils.

Nous ne voyons pas que les Romains, dont le génie étoit plus ſévére, ſe ſoient beaucoup exercé à écrire de ces Poëmes en proſe; ou du moins il faut que les tems les ayent fait périr. Car ce qui nous reſte des fragmens de Pétrone eſt avec raiſon conſideré par les Sçavans plutôt comme une Satyre que comme un Roman ; & l'Âne d'Or d'Apulée, qui pourroit mieux mériter ce dernier titre, n'eſt, à proprement parler, qu'une paraphraſe d'un plus petit jeu d'eſprit de Lucien, dont il avoit emprunté le deſſein & la plus grande partie des incidens de ſa Fable.

Depuis les fréquentes & nombreuſes inondations dont les Peuples du Nord couvrirent les différentes Provinces de l'Empire Romain, l'Europe eut bien d'autres fuſées à démêler, & fut en tréve pendant ſept ou huit ſiécles avec ces *Menſonges de plumes. Je dis l'Europe, parce qu'ils paſſerent en Aſie dans ce tems-là, & que les Arabes & les Perſans avec les Sciences fugitives adopterent encore les fictions ingénieuſes, comme conformes aux ca-

racteres pompeux & fleuris de leurs expreſſions. Mais à meſure que la barbarie des Goths & des Lombards s'éloigna de nous, l'impoſture recommença de gagner du terrein. Ce fût en Italie que répullula ce déſordre par les viſions obſcures & extravagantes de Dante, les Nouvelles amuſantes & licencieuſes de Bocace, & les Poëſies tant vantées de Pétrarque, qui, à mon avis, durent à la grace de la Nouveauté la meilleure partie de leur réputation. Ce n'eſt pas que nos Provençaux ne leur ayent diſputé cette prétendue gloire; & ils ſoutiennent encore aujourd'hui, que c'eſt à leurs *Trouvères* que l'Italie doit ſes plus ingénieuſes inventions. Je ne prétends pas juger ce procès. Mais, quoi qu'il en ſoit, le goût en fut ſi univerſellement répandu, que ce ne fut après cela qu'un combat continuel entre les Nations, qui ſe piquerent de politeſſe à qui mentiroit le mieux.

Le quinziéme ſiécle de notre Epoque, & celui qui le ſuivit, furent marqués par de grands exploits militaires & de fameuſes révolutions d'Etat. Ce fut dans le premier que les Turcs, ſous Mahomet II, détruiſirent l'Empire des

Grecs, & que notre jeune Roi, Charles VIII, conquit sur les Arragonois le Royaume de Naples. Le second fut plus de la moitié occupé des guerres de Louis XII en Italie, & de celles, que la jalousie personnelle, autant que celle de l'Etat, alluma entre l'Empereur Charles-Quint & notre grand Roi François I, continuées par Henry II, son successeur. Les Poëtes en Prose de ce temps-là, pour s'accommoder au génie dominant, ne fonderent leurs inventions grossières que sur des prodiges de valeur; & ceux qui outrerent le plus la vraisemblance, furent estimés avoir le mieux réussi. Les Espagnols ouvrirent cette carrière conformément au caractère hyperbolique de leur Nation, & le fameux Roman d'*Amadis*, duquel, comme du Cheval de Troye, sortit une foule de Guerriers fabuleux, qui seuls exterminoient les Géans, dissipoient les Armées & détruisoient les Royaumes, devint bientôt une pépinière de pareilles extravagances. De cette imitation naquirent les Romans des *Chevaliers de la Table ronde*, des *douze Pairs de France*, du *Chevalier du Soleil*, & une infinité d'autres, dont

les Auteurs ſembloient avoir pris à tâche de ſe ſurpaſſer en impertinences, & de faire au bon ſens une plus rude guerre.

Le monde cependant ſe laſſa bientôt d'être pris pour dupe ſi groſſiérement, & ce prétendu merveilleux, dont on l'avoit leuré pendant quelque tems, ne parut plus à ſes yeux que comme des ſonges monſtrueux de Fébricitans. Meſſieurs les Auteurs ſe trouverent obligés de baiſſer d'un cran; & bien qu'ils continuaſſent à fonder ſur l'invention l'eſpérance de leur réputation & de leur ſubſiſtance, ils réſolurent de revêtir cette bienheureuſe invention d'un peu plus de vraiſemblance. Ils ſe moulerent, pour y réuſſir, ſur les riantes Deſcriptions que leur avoient laiſſé les anciens Poëtes du fameux ſiécle de Saturne, où les paſſions douces étoient les dominantes. Ce fut alors que le Parnaſſe Romaneſque prit une nouvelle face, & que l'on ne vit plus paroître ſur la Scène que des Bergers amoureux & de galantes Bergeres. Il paroît que Sannazar fut un des premiers qui mit en vogue cette invention dans les délicieuſes Campagnes de Pauſilippe.

Les ingénieuſes inventions de ſon *Arcadie* furent ſuivies en Eſpagne par la *Diane* de Montémajor & en Angleterre par une autre *Arcadie* de *Sidnei*. Si nos François n'inventent pas aiſément, comme ils en ſont accuſés par les autres Nations, du moins ne peut-on pas diſconvenir qu'ils n'ayent un merveilleux talent pour embellir & pour perfectionner les inventions des autres. C'eſt ce que fit voir à ce ſujet l'ingénieux Honoré d'Urfé, dans ſon incomparable *Aſtrée*, où non-ſeulement il raſſemble les graces de tous ceux qui l'avoient devancé, mais il en ajouta un ſi grand nombre de nouvelles & de ſupérieures, que, malgré l'inconſtance de la Langue Françoiſe, dont ſon Ouvrage commence à reſſentir les atteintes, il y a apparence que ſa réputation ne finira qu'avec la même Langue.

Quelqu'amuſantes que fuſſent ces Bergeries, le goût n'en ſubſiſta pas long-temps. Elles parurent abſurdes dans leur hypothèſe & impratiquable dans leur exécution. Deſmarets les battit en ruine dans ſa Satyre du Berger extravagant, comme avoit fait les Che-

valeries l'Eſpagnol Michel de Cervantes, dans ſon ingénieux Roman des Aventures de *Dom-Quichotte*. Mais le Protée de l'eſprit humain, qui ſe transfigure en mille formes différentes, ne ſe tint pas battu pour tant de mauvais ſuccès. On inventa les Romans allégoriques. Tel que fut l'*Argénis* de Barclay : on en fit d'autres de pure imagination, comme le *Poléxandre* de Gomberville. Enfin on ſe fixa ſur une autre eſpéce plus ſpécieuſe, qui, appuyant quelque fondement ſur la vérité de l'Hiſtoire, ſembloit l'embraſſer pour la poigarder plus ſûrement. De-là naquirent les *Caſſandres*, les *Cléopatres*, les *Cyrus*, les *Clélies*, & pluſieurs autres ſemblables Ouvrages, où leurs Auteurs établiſſoient l'Amour pour le centre & le premier mobile de toutes les grandes actions de leurs Héros ; & faiſoient tourner autour de ce pivot les plus fameuſes révolutions qui ſoient arrivées dans le Monde. Le ſujet principal en étoit orné de tant d'épiſodes galants, de tant de portraits bien touchés, de tant de pompeuſes deſcriptions de Fêtes, de Palais, de Batailles, de Naufrages, que cette lecture, ſoutenue d'ailleurs

par la beauté du langage & la ſuſpenſion de l'eſprit, ne pouvoit manquer d'être fort divertiſſante. On ſe laſſa néanmoins de cela comme du reſte: on en connut le faux au travers des ornemens ambitieux dont il étoit revêtu: on ſe ſcandaliſa de voir rapporter à nos mœurs la ſévérité de celles des Héros de l'antiquité; on s'indigna d'y trouver Lucrèce coquette, & Brutus galant, & ce qui ſur-tout en dégoûta le Public, ce fut la longueur de ces Ouvrages qui ne ſympathiſoit point avec l'impatience Françoiſe. Elle court après le dénouement, & ne ſouffre qu'à regret, qu'on lui en faſſe acheter le plaiſir par de longues lectures, quelque ſoin que l'éloquence & l'induſtrie puiſſent prendre pour les lui rendre ſupportables.

Ce déclin des Romans de longue haleine, obligea nos Auteurs de ces Livres, que les Eſpagnols nomment *de entretenimiento*, & que nous pouvons nommer d'amuſement, à changer de batterie, & à paſſer tout-à-coup d'une extrémité à l'autre. Ils convertirent leurs compoſitions de ce grand nombre de Volumes, en Ecrits volans de

dix à douze feuilles, & ſe jetterent ſur ce qu'on nomme *Nouvelles*. Ils changerent leurs Héros en Perſonnages de médiocre condition, & même quelquefois de la plus baſſe, pour ſe réconcilier avec cette vraiſemblance, qu'ils avoient ſi fort outragée.

On fouilla dans la pouſſiere de toutes les Bibliothéques pour en tirer les anciens Auteurs de Nouvelles Italiennes & Eſpagnoles. Boccace, Pogge, Staparole, Giraldi, furent habillés à la Françoiſe; Cervantes, Montalvan, Marie de Zayas apprirent à parler notre langage, & l'on ajuſta la Reine de Navarre à la mode de nôtre temps. Chacun de leurs Traducteurs les marqua tous de ſon mieux pour déguiſer ſes larcins, & ſe para, ſans ſcrupule, des plumes d'autrui. Scarron fut un des premiers qui s'en aviſa, & le ſuccès qu'il eut, dans quatre nouvelles tirées de l'Eſpagnol, qu'il donna au Public, exciterent ſi fort ſes confréres les Auteurs à rechercher cette eſpece de gloire, que l'on vit bientôt la Librairie fourmiller de mauvaiſes Nouvelles, comme elle l'avoit fait, à ſon exemple, de méchans Vers burleſques, déteſtables copies de

l'enjouement de cet excellent Original. Mais nos François ne se contenterent pas de traduire, ou d'imiter en matiere de Nouvelles ; ils en forgerent à l'envi l'un de l'autre ; & l'on en vit éclore des couvées nombreuses pendant trente ans, jusqu'à ce que *la Princesse de Cleves*, Ouvrage également délicat & poli, imposa silence à tous ces Ecrivains de balle, par le désespoir où il les réduisit de pouvoir atteindre à sa perfection.

Ce fut alors que nos gens se ruerent sur l'Histoire, & la mirent en lambeaux. Il falloit bien satisfaire à la démangeaison d'écrire, à l'avidité des Libraires pour le gain, à l'amour du François pour la nouveauté ; car il en veut, à quelque prix que ce soit, & malgré Salomon, qui a dit, il y a trois mille ans, qu'il n'y avoit rien de nouveau sous le Ciel. Pour cet effet, nos beaux esprits détacherent du corps des anciens Historiens ce qui leur parut de plus brillant & de plus propre à exciter la curiosité. Ils en composerent de petits Volumes de cinq ou six heures de lecture, où ils ne manquerent pas de coudre leurs conjectures & leurs

raiſonnemens. Ils fouillerent dans le Cabinet, & juſques dans le cœur des Princes; ils pénétrerent dans leurs penſées les plus ſecrettes, ils firent à leur maniere une liaiſon de tous les événemens des temps dont ils écrivoient. Ils les attribuerent à telle cauſe qu'ils jugerent à propos, & ces politiques modernes, du fond d'un grenier, ou de l'obſcurité d'une cellule, décideren en maîtres de tout ce qui s'étoit paſſé ſept ou huit ſiécles avant qu'ils vinſſent au jour. Ainſi le monde inſenſiblement ſe trouva rempli de *Maimbourgs* & de *Varillas*, & connut cependant bientôt la ſupercherie que de bonnes plumes, mais infidelles, faiſoient à ſa crédulité.

Enfin, l'induſtrie des Auteurs, chaſſée de tant de poſtes différens, s'aviſa, pour derniere reſſource, de ſe jetter à corps perdu dans les retranchemens de ce que l'on appelle *Mémoires*, ou *Commentaires*. Ils avoient obſervé combien, parmi les Anciens, on conſerve encore de reſpect & d'eſtime pour ceux de Jules-Céſar, & de l'Empereur Marc-Aurele; & parmi ceux de notre Nation, quel crédit avoient maintenu ceux de *Phi-*

lippe de Commines & du *Maréchal de Montluc.* En effet, ces ſortes d'ouvrages paroiſſoient hors d'atteinte, &, pour me ſervir des termes des Juriſconſultes, au-deſſus de toute exception. On les conſidéroit comme les ſources de l'hiſtoire les plus pures, comme les productions de gens qui avoient agi de la tête & de la main dans les événemens dont ils faiſoient le récit, & auxquels, par conſéquent, on ne pouvoit refuſer d'ajouter une entiere foi. Il ne fut donc queſtion après cela, pour les Auteurs des nouveaux Livres, que de faire des Extraits des Gazettes du temps qui les avoit immédiatement précédés, de mettre à la tête de ces Extraits quelques noms d'un homme qui eût été dans l'emploi, & d'égayer ce tiſſu par quelques Contes familiers, qui donnaſſent à tout le reſte un air de vérité. Cela réuſſit, & le Public voulut bien encore une fois être trompé, parce qu'il l'étoit aſſez finement. C'eſt ce qui donna pendant quelque temps, une grande vogue à cette foule de Mémoires, que l'on intitula de *Baſſompierre*, d'*Arragon*, de *Rochefort*, de *Grammont*, & autres ſemblables

qui n'avoient rien autre chose que le titre de leurs Auteurs prétendus. On commence présentement à se détromper de cette imposture ; & si le peuple est infatué, ceux qui ont quelque teinture de bonne critique, demêlent facilement cet artifice, & rendent justice à la mémoire de plusieurs grands hommes, sur le tort que l'on fait à leur réputation, en abusant impunément de leurs noms illustres, pour un petit intérêt de Librairie

Permettez-moi, Monsieur, d'ajouter à tous les mets différens dont je viens de vous servir une espéce de *hors-d'œuvre*. Ce sera, si vous le trouvez bon, les Livres de voyages. Ce n'est pas que le fonds n'en soit excellent, & que l'on ne doive avoir beaucoup d'estime pour ces illustres Argonautes, qui, par des fatigues immenses, & par l'exposition de leurs vies à une infinité de dangers presque inévitables, ont fait des découvertes qui nous facilitent le moyen de faire le tour du Monde, sans sortir de notre cabinet. Mais c'est une marchandise si fort mêlée, qu'il est comme impossible d'en séparer le vrai d'avec le faux. Ces Livres sont en partie

composés par des Auteurs ignorans Otez-les de la manœuvre d'un Vaisseau, ou de la connoissance du Rumb de vent, ils ne sçavent plus où ils en sont : dans ces pays qu'ils ont parcourus, ils ne découvrent rien au-delà du cours d'une Riviere, ou des ruines d'un Château, ou d'un *Caravanserai*. D'autres plus éclairés, mais plus fourbes, ont chargé de leurs conjectures le peu qu'ils ont pu pénétrer, en courant, dans les mœurs, la Religion & le Gouvernement des Nations les plus reculées.

Vous en trouverez qui se sont enivrés avec le Roi de *Perse*, qui ont pesé jusqu'au dernier carat les pierreries du Mogol ; qui, par la confidence d'un Eunuque, ou d'un Page, ont été informés exactement de tous les secrets impénétrables du Sérail de Constantinople, & de la coquetterie impraticable de ses Sultanes. D'autres enfin, sans quitter le coin de leurs foyers, nous ont donné, sur la foi d'autrui, le détail de tous les Carbets des Sauvages, & le rôle exact de tous les Chrétiens qu'ils ont boucanés dans le Carême ; & tout cela débité avec d'autant plus de hardiesse, qu'ils ont compris que la plûpart des hommes

hommes s'en rapporteroient plus volontiers à leur parole, qu'ils ne se donneroient la peine de l'aller vérifier sur les lieux. Ce qu'il y a de plus ridicule à tout cela, c'est que, comme les Soldats de Cadmus, ils se détruisent les uns les autres, & se donnent à tout propos d'illustres démentis; en cela, seuls uniquement véritables: de telle sorte, que dans l'embarras de se déterminer auquel on doit ajouter foi, il ne reste d'autre parti à prendre que celui de ne croire à pas un d'eux.

A quoi doit aboutir, me direz-vous, toute cette généalogie de mauvais Livres? Voici un discours qui donne dans le défaut, que les Architectes condamnent en certains édifices, dont le frontispice est plus grand que tout le reste du bâtiment. Doucement, s'il vous plaît; ce n'est pas ici une Piéce que j'aye prétendu revêtir de toute la régularité des ouvrages que l'on a dessein d'exposer au grand jour; c'est un entretien familier avec un ami, où l'esprit se donne la liberté de s'égayer sur tout ce qui se présente à lui, & dont le désordre fait la principale beauté, comme la vue des rochers & des falaises n'arrête pas

quelquefois moins agréablement les regards que les allées & les compartimens des Parterres. Mais après avoir repassé sur toute la parenté des impostures des Auteurs, il est temps de venir aux Mémoires attribués au *Cardinal de Retz*, & de commencer à vous faire juger de ce que peut être ce Livre, en vous donnant une légere idée de la Race dont il est sorti. Je viens présentement au fait, & je prétends vous faire toucher au doigt, que le Livre que vous m'avez prêté, & qui est intitulé, *Mémoires du Cardinal de Retz*, n'est point un Ouvrage de ce Cardinal; mais que c'est une de ces fraudes lucratives, par lesquelles les Auteurs & les Libraires, sous l'amorce d'un beau nom, ont coutume d'imposer à la crédulité des Lecteurs.

Je tire ma premiere preuve de la fausseté des faits que je trouve dans ce Livre, & que M. le *Cardinal de Retz* n'auroit pas pu ignorer, ni les alléguer contre la notoriété publique. Telle est la fausseté que l'on avance contre M. le Cardinal *Mazarin*, que l'Auteur soutient avoir été d'une naissance basse. Cela ne peut pas être vrai à toute rigueur. Vous sçavez, Monsieur, que j'ai demeuré quel-

que temps au Palais Mazarin ; car enfin,

Où n'ai-je point porté la honte de mes fers ?

pour parler avec l'Alphée de *Quinaut*. Du moins, n'allez pas donner une mauvaise interprétation à cette citation ; je ne prétends en faire aucune application particuliere, mais je prétends dire seulement, qu'un homme qui est né libre, est une grande dupe de se réduire à consommer les plus belles années de sa vie dans un esclavage volontaire. Quoi qu'il en soit, c'est au Palais Mazarin que j'ai appris par de bons & fidèles Auteurs, & qui n'avoient pas plus de lieu d'y être content que moi, que M. le Cardinal *Mazarin*, qui pour lors étoit mort depuis long-temps, & dont, par conséquent, on n'espéroit plus de faveurs, ni on ne craignoit plus de disgraces, étoit d'une Maison qualifiée de Sicile ; que son pere, véritablement assez mal partagé des biens de la fortune, étoit venu la chercher à Rome ; qu'il y en avoit fait une espéce en devenant Capitaine des Gardes du Pape Innocent X, & que dans la suite il avoit marié une de ses filles à l'aîné de la Maison de *Mancini*, qui,

après les quatre premiers Barons Romains, qui ſont, comme vous le ſçavez, *Urſin*, *Colomne*, *Conti & Savelli*, ne cédoit en ancienneté de Race, ni en dignité, à aucune Maiſon de l'Etat Eccléſiaſtique; & il ne faut pas croire que la Demoiſelle *Mazarin* fût entrée dans cette alliance par la porte dorée, comme on voit aujourd'hui qu'il ſe pratique par pluſieurs de nos grands Seigneurs qui épouſent des filles ſans naiſſance pour rétablir leurs affaires; car la Maiſon des Mazarins n'avoit pas encore mis le pied dans le Palais de la Fortune, & la Dame de *Mancini* n'avoit jamais eu de dot que dix mille écus Romains. Tout cela ſont des faits que M. le Cardinal de Retz ne pouvoit pas ignorer; mais ſi l'on veut dire, que c'eſt un trait de malignité, qui lui eſt échappé contre ſon rival d'ambition, voici d'autres faits, où la même exception ne peut point avoir lieu.

Dans une aſſemblée célébre du Parement, tenue en l'année 1651, pour eſſayer ou de pacifier les troubles de l'Etat, ou de ſoutenir la faction contre la Cour, tous les Seigneurs du parti *de la Fronde* s'y trouverent en grand

nombre. M. de Beaufort, alors mécontent du Parti, fut le ſeul qui n'y parut point. Sur quoi l'Auteur des Mémoires fait dire ce beau mot au Cardinal de Retz : *Il faut avouer que M. de Beaufort & M. d'Angoulême ſont les Seigneurs les plus pacifiques du Royaume & qui ſe donnent le moins de mouvement.* Et pour faire ſentir la force de ce bon mot, vous remarquerez, ajoute-t-il, que M. d'Angoulême étoit alors âgé de plus de 90 ans, & détenu dans le lit, dont il ne ſortoit point depuis pluſieurs années. Il y a dans cette réflexion autant de fauſſetés que de mots. En premier lieu, ſi *Charles de Valois*, Duc d'Angoulême, & fils naturel du Roi Charles IX. avoit eu en 1651 plus de 90 ans, il auroit été preſque auſſi vieux que le Roi ſon pere, qui n'avoit que 9 ans quand il parvint à la Couronne en 1562. M. d'Angoulême n'en a pas vécu plus de 78. Secondement, bien loin que ce Prince fût réduit à garder le lit les dernieres années de ſa vie, il jouit juſqu'à la fin de ſes jours d'une parfaite ſanté, & même peu de temps avant ſa mort il épouſa une jeune fille de la Maiſon de *Nargone*,

qui lui a survécu plus de 40 ans, & qui a été connue de toute la Cour, demeurant aux Filles de Sainte-Elisabeth, dans la réputation d'une haute vertu. Et ce qui acheve de convaincre de fausseté ce prétendu bon mot, c'est que dans le temps que l'on avance qu'il fut dit, M. d'Angoulême le pere étoit déjà mort il y avoit plus d'un an; car il cessa de vivre au commencement de 1650. Vous sçavez bien, Monsieur, que je ne puis pas ignorer ces particularités, ayant demeuré quinze ou seize ans à l'Hôtel d'Angoulême, au service de Madame Henriette de la Guiche, veuve de Mgr. *Louis de Valois*, fils de ce Duc d'Angoulême, dont il est ici question. Ces faits n'étoient pas si obscurs, qu'ils pussent être ignorés de M. le Cardinal de Retz, & si c'étoit véritablement lui qui fut l'Auteur des Mémoires que l'on nous suppose sous son nom, il n'auroit eu garde de tomber dans de semblables anacronismes.

J'ajouterai à la fausseté de ces deux faits, celle d'un troisiéme qui m'est fort présent; car je n'entends parler que de ceux qui sont de ma connoissance, & inférer par-là que la plus grande

partie du Livre en question, est du même caractère. Le faux-Cardinal de Retz parle en deux endroits d'un jeune homme de Paris, nommé *Noblet*, qui, pour lui sauver la vie, s'exposa dans une occasion, où M. de la *Rochefoucaut* le tenoit enfermé entre les deux battans de la porte de la Grand'-Chambre du Palais de Paris. J'ai connu très-particulierement ce *Noblet*, & j'ai été pendant dix ans en société de repas & de jeu avec lui. Il étoit frere d'un Architecte, associé avec *Villedot* pour l'exploitation de la Butte Montmartre, où ils construisirent ensemble plusieurs maisons. *Noblet*, dans le temps que je l'ai fréquenté, étoit un vieux garçon, demeurant dans la rue Saint Louis au Marais, qui aimoit le jeu, & qui, après avoir mangé son patrimoine, subsistoit d'une pension de 200 liv. que M. le Cardinal de Retz lui avoit assignée sur un de ses bénéfices, & dont il a joui jusqu'à sa mort. Je lui ai souvent entendu raconter de quelle nature étoit le service qu'il avoit rendu à ce Cardinal. Ce n'étoit pas entre deux portes, ni dans les derniers troubles de Paris en 1651. Ce fut en l'année 1649, aux

premieres Barricades ; & en pleine rue de l'*Arbre-Sec*, où il saisit un mousquet qu'un artisan alloit lâcher à bout portant sur M. le Coadjuteur : le feu y prit comme *Noblet* le tenoit par le bout, & il en eut deux doigts de la main gauche emportés, qui ne l'empêchoient pas de bien mêler les cartes. D'ailleurs, l'épithéte de jeune Garçon de Paris ne lui convenoit pas, comme ce Livre lui donne ; car en l'année 1670, que j'ai commencé à le pratiquer, il avoit plus de soixante ans, & par conséquent plus de quarante, quand il exposa sa vie pour sauver celle de M. le Coadjuteur. Doit-on penser que ce Seigneur, qui avoit une si excellente mémoire, comme nous le dirons ci-après, pût en manquer pour des circonstances si remarquables pour lui, & où il s'agissoit du plus grand danger qu'il ait couru de sa vie ?

Vous avez connu M. l'Abbé *Charier*, qui n'est mort que depuis quelques mois. C'étoit un homme sorti d'une famille des plus distinguées de *Lyon*, d'une probité connue, & dont le mérite lui avoit procuré l'Abbaye de Quimperlai, dès le ministère du Cardinal de Richelieu. Son Abbaye étoit en Breta-

gne, Pays où ſont ſitués les plus grands biens qui ont appartenus à la Maiſon de Retz, & où j'eſtime que notre Cardinal étoit né. Il n'y a pas encore deux ans que cet Abbé étant en notre Province, aſſuroit, que l'on verroit bientôt paroître une Hiſtoire du Cardinal de Retz, & qu'il avoit reçu des Lettres de Hollande, par leſquelles certain homme de ſa connoiſſance le prioit de lui vouloir envoyer des Mémoires qui puſſent aider à ce deſſein. Concluez par-là de quelle Boutique eſt ſorti ce Livre, que l'on a jugé à propos de parer de l'illuſtre nom de ce Cardinal, pour donner vogue ſous ce paſſe-port à toutes les fauſtés dont il eſt rempli.

A ces inſcriptions de faux, tirées des faits inconteſtables, j'ajouterai d'autres preuves, qui, bien qu'elles ne ſoient que vraiſemblables, ne me paroiſſent pas moins concluantes. Dans les crimes capitaux on fait ſouvent le procès aux coupables ſur de violentes préſomptions. La premiere ſera que M. le Cardinal de Retz avoit compoſé ſes Mémoires en latin, & que moi-même je lui en ai oui réciter de fort beaux

morceaux en cette Langue chez M. le Maréchal d'*Albret*, après ſon retour de Rome. Il aſſuroit même qu'il n'en avoit jamais rien écrit, & qu'il les avoit mis en ordre par un ſeul effort de mémoire. J'en ai appris une circonſtance aſſez ſinguliere par un de ſes Aumôniers, homme d'eſprit & de probité : c'eſt que, quand il y vouloit changer quelque période, il le faiſoit avec la même facilité que nous avons à effacer avec la plume les premiers traits de l'écriture pour en ſubſtituer d'autres à leurs places, & ne ſe reſſouvenoit non plus de la premiere maniere que ſi l'éponge y avoit paſſé, tant il avoit d'empire ſur ſa mémoire : faculté de notre ame, qui n'eſt pas toujours ſi ſoumiſe, ni ſi obéiſſante, & qui ne nous repréſente que trop ſouvent ce que nous voudrions oublier, pendant qu'elle nous refuſe à tout propos des idées que nous ſouhaiterions de rappeller. A la vérité, ce n'eſt pas une preuve fort concluante que ce Cardinal n'ait pas écrit ſes Mémoires en François, parce qu'il les avoit premierement ébauchés en Latin. Le fameux Jéſuite *Mariana*, après avoir compoſé ſon Hiſtoire d'Eſ-

pagne en Langue ſçavante, la réduiſit bien lui-même en ſa Langue maternelle ; & j'ai oui dire à feu M. *Menage*, qu'il ſçavoit de bonne part que ſi M. *de Thou* ne fût pas mort ſitôt, il auroit mis en François ſa belle & curieuſe Hiſtoire. Il auroit par ce travail, épargné bien de la peine & des bévues à ſes Lecteurs, pour déchiffrer tant de noms propres qu'il a jugé à propos de latiniſer.

Mais ſi l'on peut ſauver de ce reproche les Mémoires que nous tenons ſur la ſellette, comment les exempterat-on de celui qui ſe tire de l'inégalité du ſtyle ? C'eſt la méthode que les plus fameux Critiques ont coûtume de tenir pour établir la ſuppoſition des Ecrits qu'ils veulent attaquer, que de comparer ces Ouvrages avec d'autres des mêmes Auteurs, ou de leurs contemporains, pour faire juger par cette comparaiſon de ce que l'on en doit croire. *Apicius*, ce célébre débauché, dont l'intempérance étoit ſi grande qu'il s'empoiſonna de déſeſpoir, après avoir ſupputé ſur ſon Livre de Compte qu'il ne lui reſtoit plus que deux cens mille écus pour les employer en bonne

chere : sur quoi *Martial* dit agréablement, que jamais il n'avala de morceau plus cher. Ce même *Apicius*, dis-je, nous a laissé, ou du moins on nous a donné sous son nom un Livre de cuisine, dans lequel il enseigne la composition des ragoûts qui étoient en usage de son tems, ou que lui-même avoit inventés. Adrian *Turnebe*, ou Fournebœuf, un des plus éclairés Critiques des derniers tems, a soutenu en quelque endroit que ce Livre ne pouvoit être d'*Apicius* à qui on l'attribuoit; parce que ce fameux dissipateur avoit vécu sous l'Empire de Tibère, & que ses expressions ne répondoient pas à la belle Latinité qui étoit en vigueur en ce tems-là. Les Mémoires en question peuvent être attaqués par le même raisonnement; non-seulement ils ne répondent pas à la pureté du style dont on s'est servi dans le milieu du Regne de Louis le Grand, où ils devroient avoir été écrits, mais ils ne sont point conformes au style du même Auteur auquel on les attribue. Nous avons de sa façon cette belle Histoire de la Conjuration de *Fiesque* contre la République de Gènes, qui est un des plus

beaux morceaux qui ayent parus en notre Langue, où la netteté des penſées concourt par-tout avec la pureté de l'expreſſion. Qui pourra s'imaginer, en comparant cet Ouvrage avec les Mémoires, que ce puiſſent être des productions du même Auteur ? Je ſçais qu'à la vérité on varie quelquefois le ſtyle, ſuivant la diverſité des matieres, ou des âges auxquels on écrit; mais ce n'eſt jamais ſi fort qu'il ne s'y conſerve toujours quelques traits de conformité, telle que l'ingénieux *Ovide* nous la repréſente dans les *Heures* qui aſſiſtoient autour du Soleil : elles n'avoient pas toutes le même air de viſage, dit-il, mais auſſi ne l'avoient-elles pas ſi différent que l'on n'y pût remarquer quelques traits de reſſemblance.

Mais ce n'eſt pas ſeulement avec les autres Ouvrages de notre Auteur, que les Mémoires qu'on lui attribue ne ſont pas conformes, leur compoſition eſt très-inégale en elle-même. A la vérité j'y ai remarqué deux aſſez beaux endroits, & raiſonnablement bien touchés. L'un dans le premier Volume qui concerne les dégrés par leſquels la puiſſance arbitraire eſt arrivée en Fran-

ce à son Apogée ; & l'autre, dans le quatriéme Tome, qui est la description du Conclave, où le Pape Alexandre VII fut élevé au Pontificat. Le premier est une matiere rebattue & pillée dans les Libelles de nos François réfugiés : le second n'est qu'une espéce de traduction de la Relation Italienne du Conclave du Pape *Chigi*, qui est imprimée avec plusieurs autres Conclaves, dans une compilation que l'on a faite, & que je conserve dans mon Cabinet. Il faut encore avouer que dans cet Ouvrage, parmi les obscurités dont il est enveloppé, on entrevoit par fois briller quelques bons mots, comme des éclairs dans un nuage. Tel est celui qu'il rapporte du *Grand Condé*, qui parlant du tour que les Auteurs donnoient aux affaires & aux intérêts des Grands dans les Libelles qu'ils semoient parmi le Peuple : ces marauds, *disoit-il*, nous font agir & parler, comme ils agiroient & parleroient s'ils étoient à notre place. Ce grand Prince, qui avoit autant de sçavoir que de valeur, pouvoit bien avoir pris ce trait de l'Histoire d'Alexandre, qui, sollicité par un de ses Généraux d'accepter les

offres que lui faisoit Darius de l'une de ses filles & de la moitié de ses Etats, en lui disant que s'il étoit *Alexandre*, il se contenteroit de cette offre: & moi aussi, reprit ce jeune Conquérant, si j'étois *Parmenion*. S'il y a quelques traits de cette qualité dans nos Mémoires, il faut convenir qu'ils y sont clair-semés, & qu'il s'y en est répandu nombre d'autres qui me paroissent bien froids.

Tout le tissu de cet Ouvrage est un cahos, une obscurité perpétuelle & impénétrable, si ce n'est à force de contention d'esprit. L'Auteur, en certain endroit, parle d'une conversation qu'eut un jour son Cardinal supposé avec le *Duc Charles de Lorraine*, où ils se payerent réciproquement d'un si profond galimathias, qu'ils parlerent ensemble plus d'une heure, sans entendre un seul mot de ce qu'ils se disoient l'un à l'autre, dont ils rirent ensuite de bon cœur dans un éclaircissement qu'ils eurent au Luxembourg sur ce sujet. Il seroit à souhaiter que le Cardinal imaginaire voulût entrer en conversation avec nous pour nous interpréter une infinité d'endroits de son Livre qui sont d'un pareil caractère.

On y affecte une maniere de parler, qui, à force de raiſonnement & de choix dans les termes, n'eſt rien moins que naturelle, ni du bel uſage de la Cour, dont celui que l'on fait parler avoit une ſi grande pratique : il s'y rencontre nombre de mots dont *Richelet* ou *Furetiére* ne firent jamais mention. Vous voyez preſque à chaque page que l'Auteur qui ſent ſon embarras, eſt obligé de nous dire, *je m'explique* : & quand il s'eſt expliqué, il ſe trouve encore que ſon explication en demanderoit une autre. Que dirons-nous de cette répétition dégoûtante de certaines expreſſions favorites, où il prétend briller : *Je ſçavois le deſſous des cartes ; je connoiſſois le dedans de la machine* ? Je conviens que ces métaphores ſont ſupportables pour exprimer figurément que l'on ſçait la fin d'une intrigue, le ſecret d'une négociation, les motifs cachés qui font agir ceux avec leſquels on traite : mais quel eſt le lecteur délicat qui ne ſente pas ſoulever ſa bile à lui entendre ſi ſouvent redire la même choſe ? Non, Monſieur l'Auteur, que je ne connois point, & que je ne me ſoucie pas de connoître,

ce n'eſt point ainſi que s'expliquoit l'éloquent Auteur de la conjuration de Fieſque :

Puiſque vous me voulez tromper, *
Trompez-moi mieux que vous ne faites.

Encore deux petites obſervations, Monſieur, & je vous quitte. J'ai deux Volumes in-4°. intitulés : *Journal du Parlement*, qui contiennent les plus ſignalées aventures de cette fameuſe rébellion de Paris, ſous la minorité du feu Roi, où ſont rappellées, dates par dates, toutes les Délibérations du Parlement à cette occaſion. Comptez, Monſieur, que notre Hiſtorien en fait un extrait ſi fidèle, que juſqu'à la diſtribution de l'Ouvrage, & preſque partout aux mêmes termes, il ne s'en eſt point écarté. Je ne fais aucun doute que l'Auteur des Mémoires n'ait mis en œuvre ces matériaux, avec la liaiſon de quelques épiſodes qu'il a couſus, partie inventés & partie véritables, & le tout cimenté par la malignité qui ſe trouve répandue dans les paſ-

* Quinaut, dans Phaéton.

quinades de ce temps-là, qui se sont conservées dans les Bibliothéques des Curieux. A quoi, pour donner un plus grand air de vérité originale, on a artificieusement affecté de semer quelques lacunes, qui pussent faire juger qu'elles partent de quelque Manuscrit curieux, auquel l'Auteur n'avoit pas mis la derniere main, ou qui n'avoit pas été assez soigneusement conservé. Car nos beaux esprits, sur toutes choses, sont curieux de lacunes, & j'en connois tel qui donneroit volontiers la moitié de son bien pour déterrer quelques vieux Manuscrits, où celles de Pétrone fussent remplies. Telle est la malignité du cœur humain, tel est son goût pour la satyre. Ce sont ces sortes de Livres que l'on s'arrache des mains, que l'on débite sous le manteau, & dont il ne faut qu'un ou deux pour faire la fortune d'un Libraire.

Je n'ai plus qu'un coup à porter à mon adversaire, que j'ai réservé pour le dernier, comme le plus mortel; ce n'est qu'une conjecture, mais elle est pressante. Trouvez-vous quelque apparence, Monsieur, qu'un homme du génie, du poids, de la dignité, de

la réputation de M. *le Cardinal de Retz*, ait voulu tracer un ſi vilain portrait de lui-même, pour le laiſſer à la poſtérité ? Il ſe repréſente, dans ſa jeuneſſe, un Eccléſiaſtique libertin, duelliſte, inceſtueux ; méditant l'enlevement de ſa couſine-germaine & l'aſſaſſinat d'un Cardinal, Miniſtre de ſon Roi. Dans un âge plus avancé, & déja revêtu du ſacré caractère d'Archevêque, vous le voyez par ſes propres confeſſions ; vous le voyez, dis-je, dépeint comme un hypocrite fiéfé, faiſant ſervir aux vues de ſon ambition l'extérieur d'une Religion ſimulée. Vous le voyez le corrupteur perpétuel des femmes & des filles de la Cour & de la Ville, en faiſant ſervir ſes intrigues galantes à celles de ſes factions : d'un eſprit ſi léger, qu'il ſe met en tête de pouvoir être reçu à faire le ſoupirant de la Reine, ſur l'unique fondement de ce que cette Princeſſe avoit remarqué qu'il avoit les dents blanches : ſa politique eſt ſi flottante & ſi incertaine, que tour-à-tour il ſe jette à corps perdu dans tous les Partis qui ſe préſentent, tantôt ami du Cardinal Mazarin, & peu après ſon ennemi juré & irréconciliable : par fois dans les in-

térêts du Grand Condé, & un moment après, lui tournant le dos, jusqu'à se rendre suspect d'avoir voulu le faire assassiner ; attaché à M. le Duc d'Orléans par la protection qu'il en recevoit, & le dénigrant continuellement sur sa mollesse & ses irrésolutions ; attaquant toutes les femmes sur le point essentiel de la réputation, & après avoir commencé par la Reine qu'il traite sans ménagement de coquette, il déchire toutes les Princesses de son temps, jusqu'à celles dont la réputation étoit hors d'atteinte. Telle étoit Madame la Princesse de *Guimené*, ayeule des Princes qui portent aujourd'hui cet illustre nom que j'ai eu l'honneur de connoître, comme amie particuliere & voisine de Madame d'Angoulême, qui la voyoit souvent sur le pied qu'elle avoit toujours été dans le monde ; c'est-à-dire, d'un modéle achevé de sagesse & de vertu.

Que l'on me donne un exemple dans les siécles anciens, ou dans les modernes, d'un homme d'un haut rang, piqué de l'ambition de se faire un grand nom, qui ait voulu écrire sa vie avec de pareilles taches, & qui se soit fait un plaisir de se peindre en laid à tous

les siécles à venir. Il n'y a qu'un fonds de piété chrétienne & d'humilité profonde qui ait pu obliger Saint Augustin à faire une confession publique de ses fautes qui n'approchoient pas des crimes que l'on nous représente ici ; & je n'estime pas, que l'on prétende nous livrer notre Cardinal pour un homme du caractère du saint Evêque d'Hyppone. Celui-ci gémissoit de ses fautes les plus légeres ; cet Augustin moderne tire vanité de ses plus grands crimes. Qu'on ne m'allégue point que c'est un ami à qui il adresse ses Mémoires, & qu'il ne prétendoit pas qu'ils pussent devenir publics. Ami tant qu'il vous plaira, il n'y a personne de bon sens, qui aime à faire des confidences si complettes de sa turpitude. On ne veut point perdre l'estime de ses amis, en leur manifestant un si grand nombre de foiblesses ; & quand l'effusion du cœur engageroit à en découvrir quelques-unes dans la conversation, toujours un homme de bon sens se garderoit-il bien de donner des preuves par écrit contre soi-même.

Vous voyez, Monsieur, que pour n'avoir lu ce Livre qu'en courant, je

n'en ai pas moins reconnu le foible ; qui saute aux yeux de toutes parts. Mais que prétens-je inférer de tout ce long raisonnement ? Le voici. Plût aux Dieux, disoit un Tyran de Rome, que le peuple Romain n'eût qu'une seule tête pour la pouvoir abattre d'un seul coup ! Ce sentiment étoit barbare, impie, digne d'exécration. Rendons-le légitime, en le tournant sur un autre objet. Plût au Ciel que tous ces Romans mitigés que l'on nous débite sous le titre de Mémoires, fussent tous réduits à un seul, afin de les pouvoir tous confondre par la seule censure de celui que j'attaque ! Ils se parent de noms illustres pour nous déguiser leur turpitude ; ils se couvrent avec insolence du masque de la bonne-foi, pour égorger la Vérité ; & empoisonner les justes idées que l'on prétend se former de l'Histoire. Ce seroit sur cela, que les Censeurs devroient exercer toute leur sévérité, plutôt que contre quelques jeux indifférens de Poësie ; qui ne tirent pas à grande conséquence ; parce que ceux, qui les lisent, ne les prennent que pour le prix qu'ils peuvent valoir.

EXAMEN

DE CETTE QUESTION:

Lequel eſt plus utile dans la Société de la Vérité ou du Menſonge ?

AVERTISSEMENT.

DANS une Société de Gens de Lettres ; dans un de ces cercles, où ſe réuniſſent des Dames aimables & ſpirituelles, & des hommes qui joignent l'enjouement aux connoiſſances étendues, on diſcutoit cette maxime, combien il eſt utile pour la Société d'être vrai. Ariſte *ſur-tout s'étoit étendu ſur ce ſujet : c'étoit une de ces ames rigides qui épouſent & défendent avec chaleur les intérêts de la vertu, qui en parlent avec enthouſiaſme.* Ariſte *parloit depuis long-tems & prouvoit que la Vérité étoit le ſeul lien de la ſociété.* Eugene *ſon ami, qui avoit beaucoup de gaieté dans l'humeur, & de vivacité dans l'eſprit, prenoit ſouvent plaiſir à le*

contredire, & l'assemblée s'amusoit beaucoup de l'espece de guerre qui se faisoit entr'eux. Ariste *parloit depuis long-tems lorsqu'*Eugène, *qui l'avoit écouté sans dire un seul mot, prit tout à coup la proposition contraire, & avança que loin d'être de son sentiment, il ne trouvoit rien de plus utile dans la société que le Mensonge. Cette proposition révolta, comme on le pense bien, le rigide* Ariste; *mais* Eugène *soutint son sentiment, & prétendit le prouver par tant de raisons, que cette proposition parut avoir quelque vraisemblance aux yeux mêmes d'*Ariste. Eugène *s'offrit à la prouver plus en détail. Chacun dans l'assemblée prit parti pour l'un ou pour l'autre. La dispute devint une espéce d'affaire, une sorte de procès; on voulut s'en faire un amusement; & comme on étoit alors dans les fêtes du Carnaval, on décida que la cause se plaideroit par chacun des contendans, on nomma un Juge, & l'assemblée étant formée au jour indiqué,* Ariste *se leva & parla ainsi pour la Vérité.*

DISCOURS

DISCOURS

POUR LA VÉRITÉ.*

QUI l'eût penſé, Meſſieurs, que la Vérité, aſſiſe depuis la naiſſance du Monde ſur ſon Trône immortel, s'y verroit un jour attaquée par ſon plus cruel ennemi? On oſe eſſayer d'occuper ſa place, on veut lui arracher ſa couronne; je me trouve obligé de ſoutenir ſes droits devant vous, & quel rival ai-je à combattre? Ma bouche conſacrée à la Vérité, n'oſeroit prononcer ſon nom: mais puiſque vous en êtes déja inſtruits: le Menſonge; (qui ne frémit à ce nom?) le Menſonge vient diſputer ici la prééminence à la Vérité; & ce vil adverſaire force cette Reine auguſte à défendre ſes priviléges inconteſtables.

Quelqu'aſſuré que je ſois de la bonté de ma cauſe, je tremblerois ſi j'avois à parler devant ces mortels, qui, livrés à l'erreur, la ſœur de mon ennemi, ſuivent ſans régles, ſans prin

* Les trois Piéces ſuivantes n'ont point été imprimées.

cipes les fougues de leurs caprices. Mais ce qui me rassure, c'est que je parle devant vous, Messieurs; c'est dans vos cœurs que je puiserai ma défense. Vous les avez donnés il y a long-tems à la Vérité; elle seule peut y avoir des droits. Sûr de votre amour pour elle, je vois ici autant de protecteurs que de Juges. Quelle confiance ne me donne pas une perspective si flatteuse! vos vertus m'assurent vos suffrages.

Un silence dédaigneux seroit peut-être la seule réponse à faire aux prétentions du Mensonge. Mais, audacieux comme il l'a toujours été, il s'en prévaudroit sans doute, il le prendroit pour une marque de foiblesse ou pour un secret aveu de notre défaite & de son triomphe. Souffrez donc que je m'explique, & qu'en défendant ma partie, je vous fasse connoître le plus perfide des adversaires. Au reste, pour le convaincre & pour justifier ma cause, je n'irai point emprunter les secours de l'art.

Je laisse au Mensonge ces ressources. Elles conviennent à ceux qui, timides pour le succès, ont soin de se farder avec des couleurs étrangères. La Vérité

eſt ſimple, naïve, pleine de candeur; c'eſt ſous ces traits ingénus qu'elle ſe montre à vos yeux, plus ſûre de vous plaire par ſa beauté naturelle, que par des graces étudiées.

Je pourrois d'abord, Meſſieurs, faire ici comparaiſon d'origine, mettre en parallele la naiſſance de la Vérité & celle du Menſonge; vous dire que la premiere eſt fille de l'Etre immenſe, qui gouverne l'Univers; qu'émanée de ſon ſein, elle eſt deſcendue chez les Mortels pour faire leur bonheur en régnant ſur eux; que le Tartare, au contraire, eſt le pere horrible du Menſonge, qu'il eſt ſorti des eaux infectées de l'Enfer, & que ſéduiſant les hommes, ce tyran n'obtient leur hommage qu'aux dépens de leur vertu, qu'il n'éleve ſes Autels que ſur les débris de leur innocence.

Mais j'aurois de ce côté un avantage trop ouvertement décidé contre mon adverſaire. Je veux bien encore le ménager, & ne pas l'accabler de tout le poids de mes prérogatives.

Puiſque nous devons être jugés par des hommes, intéreſſons-les uniquement à notre cauſe, ne raiſonnons de

nos droits, que par rapport à la société: bornons-nous à ce point, & prouvons que sans la Vérité, la société ne peut subsister; prouvons encore qu'elle seule fait le bonheur de chaque homme en particulier.

1°. Qui ne voit du premier coup d'œil, que sans la Vérité, la société ne pourroit subsister; que la dissension, les cabales, les crimes inonderoient la Terre? Qu'est-ce que c'est que la société, Messieurs? C'est la réunion d'une multitude infinie d'hommes de caractères différens, animés de mille passions, qui ne se sont rassemblés que par le besoin, qui n'ont senti la nécessité de suivre des loix & d'obéir, qu'après les tristes épreuves qu'ils avoient faites d'une vie vagabonde, livrée à tous les désordres de l'audace & de l'impunité.

Tels étoient les hommes, lorsque le monde sortoit de son berceau. Le plus fort, ou le plus hardi devenoit le maître des autres, & s'en faisoit craindre. La Loi de la violence étoit seule écoutée. Triste enfance du monde! On sentit bientôt la nécessité d'un frein capable d'arrêter les complots du crime. On se réunit dans les Villes, on borna

les terres, on élût des Magiſtrats, on créa des Rois. Ces premiers Réglemens n'auroient pas ſuffi, ſi les hommes n'euſſent demandé au Ciel la Vérité, s'ils ne l'euſſent appellée dans leurs conſeils.

Oui, Meſſieurs, les Villes ceintes de murailles, l'Election des Princes, les bornes données à chaque Empire n'étoient pas encore des digues aſſez fortes contre les vices des hommes: bientôt chaque Etat fut livré à la barbarie des guerres inteſtines, aux fureurs de la diſcorde, & chaque Citoyen, à l'audace de l'ambition, aux excès de la débauche, à tous les vices. Les hommes le ſentirent, & zélés pour leur bonheur, ils adreſſerent mille vœux au Ciel; ils lui demanderent la Vérité pour être leur Reine: elle vint, & ſe fit un plaiſir d'habiter parmi les Mortels. Elle vint accompagnée de la Bonne-Foi & de l'Equité ſes ſœurs; elle préſida aux conſeils des Rois, elle fit des Loix, dreſſa des Statuts, régla la Police, promit des récompenſes pour la vertu, ordonna des ſupplices pour le crime. Ce n'étoit pas encore aſſez. Elle voulut être elle-même l'ame de leurs alliances, le lien de leurs conventions, qui dès-lors

ne subsisterent, qui n'eurent de force que par elle. On s'apperçut bientôt qu'elle seule avoit trouvé le secret d'arrêter les désordres subsistans, & de prévenir ceux qui pouvoient arriver: bientôt tout entra dans l'ordre; tout fut soumis. Le Sujet jura fidélité à son Prince; & la Vérité fut le garant de son serment. Le Prince promit à son Peuple le secours de son bras: la Vérité scella sa promesse. L'union, la concorde, l'intelligence réunirent les différens Corps des Etats; tout obéit à la même régle, tout suivit le même plan, tout tendit au même but.

Tels furent les premiers avantages que la Vérité procura à la société en général: mais développons davantage cette premiere réflexion.

Je vous l'ai dit, Messieurs, la Vérité voulut être l'ame des traités, des alliances, des conventions entre les hommes. N'est-elle pas en effet le lien universel qui les enchaîne l'un à l'autre? Quels désordres ne naîtroient pas, si la Vérité n'étoit plus l'ame des promesses qu'ils se font mutuellement?

Le Sujet s'engage à obéir à son Roi: si la Vérité n'étoit pas dans son cœur,

s'il ne promettoit cette fidélité que de bouche, & que ſon ame démentît ſon ſerment, le verriez-vous aller les armes à la main venger ſur des ennemis redoutables l'honneur lézé du Diadême? Iroit-il affronter mille morts dans les combats? Iroit-il acheter au prix de ſon ſang l'honneur de monter le premier ſur une bréche meurtrière?

Quoi donc? ſi le François n'avoit pas le cœur pénétré de cet attachement tendre pour ſes Princes, qui le diſtingue des autres Nations, ſi ſes ſentimens, à force d'être vrais chez lui, ne lui étoient pas devenus naturels, eût-on vû juſqu'à deux fois la France en larmes redemander au Ciel la vie de ſon Roi? Spectacle conſolant pour un Monarque, ſans doute, mais ſpectacle digne aſſurément de LOUIS XV, qui méritoit par tant de titres d'en être l'objet & le témoin! Verroit-on des Magiſtrats ſe conſacrer au bonheur des Villes, ſe charger de préſenter au Prince les beſoins & les gémiſſemens d'un Peuple dont les flatteurs lui voilent & les malheurs & la pauvreté, ſi le ſerment que font ces dignes Citoyens de ſervir l'Etat étoit un ſerment faux & ſimulé? Le

peuple ſeconderoit-il le Monarque, les uns en parcourant à travers mille dangers des mers immenſes, pour étendre ſon Empire ou pour punir des ennemis qui manquent à la foi des Traités, les autres en ſupportant le poids du jour & de la chaleur, pour procurer à leurs Concitoyens les néceſſités, ou les aiſances de la vie ? Verroit-on en un mot cette liaiſon qui régne dans les Etats, & qui eſt l'ouvrage de la Vérité ſeule, ſi les ſentimens que les hommes d'un même Empire ont les uns pour les autres étoient des ſentimens plâtrés, qui n'euſſent que l'apparence, enfin ſi la Vérité n'en étoit l'ame, la baſe & le principe ? Non, Meſſieurs, à la premiere occaſion tous ſortiroient de leur devoir, on n'écouteroit plus que la paſſion, qui ne connoit point de bornes, on ne ſuivroit qu'un aveugle intérêt, qu'une ambition ſanguinaire : dès-lors plus d'ordre, plus d'économie, plus de Loix, plus de frein, tout rentreroit dans le premier cahos, dans cette confuſion horrible que j'ai déplorée, & qui ſubſiſtoit avant que la Vérité fût deſcendue des Cieux ; déſordre, confuſion, qui paſſeroient bientôt

des premiers ordres d'un Etat dans chaque Ville, dans chaque Juriſdiction. Car ce que je trouve de plus admirable dans l'ouvrage de la Vérité, c'eſt qu'engageant les hommes à la prendre pour le principe de leurs actions, le lien unique par lequel elles les enchaîne l'un à l'autre, elle eſt encore une ſource inépuiſable des biens les plus précieux, puiſque de-là vient la correſpondance intime & mutuelle des différens Corps de l'Etat, une intelligence, une harmonie ſoutenue & parfaite entre les divers membres, qui, tous réunis vers le même objet, concourent unanimement au ſoutien de l'Empire, à ſa conſervation, à ſon aggrandiſſement, au ſalut de l'Etat entier, qui, comme un corps ſain & robuſte, jouit alors d'une ſanté ferme & conſtante. Mais rompez ce lien, je veux dire, mettez le Menſonge à la place de la Vérité, il en naîtra bientôt la diſſolution de la ſociété. La fourberie amenera néceſſairement la déſunion du chef avec les membres; les Loix ſeront ſans force, la République entiere dans le péril le plus prochain de ſon entiere deſtruction.

Descendons maintenant, Messieurs, dans les détails de la vie : examinons la société, non dans ce point de vue général des peuples & du Monarque, mais dans les rapports particuliers d'homme à homme, dans les conventions qu'ils font ensemble ; examinons ce commerce réciproque de mœurs, de langage, de visites, d'égards, de services, de liaisons, qu'ils ont entre eux, & voyons si la Vérité n'est pas encore dans tous ces Chefs l'ame de la société, si la société peut subsister sans elle.

Parcourez-les ces divers rapports, que les hommes ont les uns avec les autres, dès que la Vérité ne sera plus la base de leur conduite, le fondement de leurs conventions, l'ame de leurs traités ; ces rapports ne pourront plus subsister. La preuve en est palpable : admettez le Mensonge dans les ventes & les achats, quelle en sera la sûreté ? Admettez-le dans les contrats, dans les promesses, dans les obligations, dans les nantissemens, quelle sera la foi de ces Traités ? Sur quoi pourra-t-on appuyer ses droits ? Admettez-le dans les Mariages, dont les liens sont

ſi ſacrés, ils ne ſeront plus qu'une convention chimérique, qui n'aura nulle réalité. Que ſeroit-ce que la Juſtice, ſi ceux qui l'adminiſtrent, au lieu de prendre les intérêts de la Vérité contre les efforts de l'oppreſſion, ſuivoient au contraire les erreurs du Menſonge & les routes obliques de la fourberie? Mais, non, graces aux Loix pleines de ſageſſe, que la Vérité eſt venu dicter aux hommes, & par leſquelles elle a voulu qu'on la cherchât, mille précautions ſont priſes pour la connoître à travers les détours obſcurs & ténébreux de la calomnie, de l'ambition, de la violence, d'un intérêt bas & ſordide déguiſé ſous le voile du zèle. Un criminel eſt arrêté; que de procédures! que de témoins à entendre! Avoue-t-il ſon crime? on ne s'en fie pas à ſon témoignage. La Vérité eſt ſi délicate, qu'elle penſe qu'il pourroit être des hommes aſſez inſenſés pour ſe déclarer coupables ſans l'être réellement. On examine, on informe, on diſcute, on queſtionne, on donne des moyens de défenſes à l'accuſé; on n'oublie rien pour découvrir la Vérité, pour la mettre dans tout ſon jour. Il

ſemble que la Vérité ne ſe montre alors qu'à regret. Pourquoi ? C'eſt que, faite pour le bonheur des hommes, lorſqu'il en eſt d'aſſez malheureux pour violer les Loix ſaintes qu'elle a établies, cette Déeſſe ne peut les retrancher du ſein de la ſociété ſans qu'il en coûte à ſon cœur, ſans qu'elle en gémiſſe.

La Vérité régne donc ſur les Loix : elle en eſt l'ame & la force ; elle l'eſt encore des devoirs, des ſentimens & des égards parmi les hommes.

Il eſt entr'eux un droit établi, une ſorte de commerce de reſpects & de ſervices mutuels. Les devoirs du pere reſſortiſſent aux enfans, & ceux des enfans à leurs parens ; devoirs de ſentimens, de tendreſſe, de ſecours. Il en eſt d'autres entre les hommes, qui ne ſont point unis par le ſang ; devoirs de prévenance, de politeſſe, de déférence pour les ſupérieurs ; de bonté, de douceur, de zèle pour les inférieurs ; devoirs de complaiſance & d'attachement pour les égaux. Il eſt inconteſtable que la ſincérité & la Vérité doivent être le fondement, le ſoutien de ces devoirs différens. Que le Menſonge en ſoit le principe, il eſt néceſſaire que ces

devoirs, quelque juſtes, quelqu'inviolables qu'ils ſoient, ſe détruiſent au même inſtant. L'amour du pere pour ſes enfans eſt-il faux ? il ne les ſecourra plus, il ne leur donnera aucune éducation, il ne ſongera ni à ſoutenir, ni à augmenter leur fortune, il ne penſera point à leur établiſſement. La reconnoiſſance des enfans pour leurs parens eſt-elle menſongère, eſt-elle démentie par le cœur ? dès-lors, plus de ſentimens, plus de reſpect de leur part, plus de ſoumiſſion. Que dirai-je de l'amitié, ce bien eſtimable, cette unique conſolation dans la foule des maux qui nous accablent ici-bas ; cette chaîne heureuſe, formée par l'union des cœurs, par l'harmonie des ſentimens, par la confiance mutuelle, par le partage réciproque des différentes ſituations de la vie ; l'amitié a-t-elle d'autre appui que la Vérité ? Otez-là du commerce intime qu'ont deux hommes enſemble, vous ruinez l'amitié, vous la ſappez par le fondement. En effet, quelle amitié que celle qui n'auroit pas la Vérité pour baſe ? Si de deux hommes qui s'attachent l'un à l'autre, le premier ne montre pour le ſecond

des ſentimens, du zèle, des attentions que pour le tromper, s'il n'entre dans ſa confidence, que pour révéler ſes ſecrets, s'il ne lui fait des carreſſes, que pour le poignarder plus ſûrement; conçoit-on une trahiſon plus noire, des forfaits plus odieux? tel ſeroit cependant le crime d'un homme, qui prendroit le Menſonge pour guide & pour bouſſole en amitié. Qui ne voit que de pareils ſyſtêmes ſont affreux à ſoutenir, qu'ils anéantiſſent toute équité naturelle, toute l'harmonie civile; & que ſi le Menſonge étoit le Dieu de la Terre, les hommes reſſembleroient plutôt à des brigands, qui s'épient l'un l'autre, pour ſe ſurprendre & pour ſe dépouiller, qu'à des eſprits raiſonnables que la politeſſe & les ſentimens uniſſent enſemble?

Je viens de prouver comment la Vérité fait l'ame de la ſociété en général; voyons maintenant comment elle fait le bonheur de l'homme en particulier.

2°. L'eſprit & le cœur de l'homme ſont-ils donc faits pour d'autres objets que pour la Vérité? N'a-t-elle pas les droits les plus ſolides ſur l'un & ſur l'autre?

Souffrez, Meſſieurs, que j'en appelle ici à votre témoignage.

Qu'avez-vous cherché dans les ſciences auxquelles vous vous êtes appliqués ? Quel but aviez-vous ? celui de vous inſtruire? Or quelle eſt la fin de l'inſtruction, ſinon la connoiſſance de la Vérité ? Elle fut le terme unique de vos démarches, comme elle eſt le but de tous les hommes qui s'appliquent aux ſciences ; les Belles-Lettres, les Arts, tout ce qui s'appelle ſcience a toujours eu pour objet l'étude de la Vérité, & pour but la Vérité trouvée, & reconnue Vérité.

Les Arts qui naiſſent du trait, la Peinture, la Sculpture, la Gravure, cherchent à copier la Nature, & à la copier avec vérité : or plus les Artiſtes la copient avec exactitude, avec vérité, plus ils approchent de la perfection, qu'ils n'atteignent jamais, que quand l'objet repréſenté reſſemble tellement à l'original, qu'on reconnoit l'un dans l'autre, & qu'on les confondroit aiſément.

Qu'un Tableau rende mal ſon objet; qu'au lieu d'avoir copié les traits finis de la Nature, d'avoir exprimé avec

Vérité ſon brillant coloris, le Peintre ait groſſi les traits, chargé les ombres, épaiſſi les nuances; on ſe révolte, on quitte le Tableau; une épithète de mépris dont on couvre l'ouvrier téméraire, eſt la preuve de l'indignation que l'on ſent contre lui. Qu'un portrait au contraire rende aux yeux avec Vérité, les traits, le ton de la couleur, la gradation des nuances, le mélange heureux du clair & de l'obſcur, la fraîcheur de la carnation, que les chairs ayent leur molleſſe & la rondeur qui leur convient; on loue, on admire, on achete à grand prix le Tableau. De-là, les miracles de l'Art, qu'expoſa jadis un Zeuxis, qui peignoit la Nature avec tant de Vérité, que les oiſeaux trompés ſe jettoient en foule ſur la toile pour piquer les raiſins qu'il avoit deſſinés.

N'a-t-on pas démontré depuis peu que les Beaux-Arts ſe réduiſoient à un même principe? Quel eſt-il? L'imitation de la Nature *. Plus elle eſt copiée fidélement, c'eſt-à-dire, ſelon la Vérité, plus on atteint la perfection. Prin-

* Les beaux Arts réduits à un principe, par M. le Batteux.

cipe fécond, qui s'étend non-seulement aux Arts qui dépendent de la main, mais à ceux mêmes qui n'exigent que l'opération de l'esprit, qui ne demandent que du raisonnement.

Telles sont l'Eloquence, la Poësie, la Philosophie, les Mathématiques, & jusqu'à la Musique. Qu'on les examine toutes, on verra que Démosthène, Cicéron & Bossuet; Homere, Aristote & Platon, Newton & Gassendi, Corneille, Mallebranche & Rohault, Rameau & Vivaldi, ont cherché chacun dans leur genre la Vérité. Après l'avoir découverte, ils l'ont montrée aux hommes, les uns dans ces discours admirables qui ravirent Athènes, Rome & Paris, les autres en développant ses nuances & ses traits naïfs aux yeux du Spectateur ou du Lecteur: ceux-ci, en la prouvant par des raisonnemens; ceux-là, en la démontrant par l'évidence. Quelques-uns, par mille recherches, se sont efforcés de la découvrir, lorsqu'elle sembloit se cacher à leurs yeux, & vouloir fuir leur curiosité; d'autres enfin, fidéles copistes de la Nature, l'ont saisie dans les plus petits détails; ainsi les Musiciens, par

la magie de leur Art, par la combinaiſon des ſons, ont trouvé le ſecret de nous tranſporter tantôt au milieu des Enfers & dans le ſombre Empire, tantôt ils nous entraînent ſur l'aile des vents, & nous font ſuivre le cours léger du Zéphir. Qui ne s'imagine être dans une forêt, entendre les plaintes de Philomele, & le chant de mille oiſeaux, en écoutant le Printems de Vivaldi ? Qui ne croit aſſiſter aux concerts de la Cour céleſte, quand on entend le *Venite exultemus* de Mondonville ?

Tous ces grands hommes n'ont cru réuſſir & mériter les éloges de leurs contemporains & de la poſtérité, qu'en faiſant tous leurs efforts pour trouver, pour ſaiſir la Vérité, ſoit dans les principes & dans les conſéquences, ſoit dans les tableaux qu'ils nous ont laiſſés, & qu'ils copient ſur la Nature même. Ils l'ont expoſée avec les traits ſeuls qui lui conviennent véritablement ; & ce n'eſt qu'après avoir poſſédé ce ſecret admirable, qu'ils ſe ſont acquis cette grande réputation, qui les a immortaliſés. Un Orateur qui ne prouveroit point la Vérité de ce qu'il avance ; un Poëte qui ne la ſaiſiroit point dans

les deſcriptions, dans les détails; un Mathématicien qui ne la démontreroit point; un Muſicien qui ne chercheroit à l'imiter par ſes ſons, manqueroient la deſtination, le point fixe & unique de leur Art, ne mériteroient aucune louange, aucune approbation.

Parmi les Philoſophes, les uns creuſerent l'abîme des idées, & donnerent les régles du raiſonnement : ils enſeignerent que la Vérité devoit ſe trouver dans le principe, dans ſon développement, dans ſes conſéquences; qu'un diſcours ne devoit être qu'une chaîne de Vérités dépendantes d'une premiere Vérité qui en étoit comme la mere & la ſource. D'autres Philoſophes oſerent ſonder la nature de l'Eternel & la perfection des Etres. Il y en eut qui, moins hardis peut-être, mais plus zélés pour l'humanité, examinerent les phénomènes de la Nature qui paroiſſoit piquer leur amour pour la Vérité en dérobant ſes ſecrets à leur curioſité. Mais guidés par une flamme ſi pure, ils ſçurent bientot franchir les obſtacles qu'elle oppoſoit à leur ardeur. Un travail aſſidu dompte toutes les difficultés: de-là ces découvertes

admirables dans la Phyſique, dans l'Aſtronomie qui font tant d'honneur à notre ſiécle. Tous ces grands hommes amoureux de la Vérité, la rechercherent uniquement, n'eurent d'autre intention que de la découvrir. Quelle joie ne les animoit pas quand ils avoient trouvé quelqu'un des ſecrets de la Nature dont ils voyoient la cauſe ſans nuage ? Qu'eſt-ce qui engage aujourd'hui tant de perſonnes à cultiver les Mathématiques ? N'eſt-ce pas l'amour de la Vérité ? Des principes ſecs, des problêmes en apparence inintelligibles, des Théorêmes dénués d'ornemens, des termes barbares, un ſtyle rebutant, quoi de moins propre à gagner l'attention des hommes ? Mais à travers ces épines la vérité ſe montre à découvert : on la voit ſous les traits de l'évidence, & la ſatisfaction qu'elle procure dédommage avec uſure des peines qu'on a priſes pour la découvrir, & ſert d'aiguillon pour en chercher de nouvelles.

Quelques-uns de ces Philoſophes preſcrivirent à l'homme des devoirs, lui donnerent des régles de conduite ; & c'eſt encore ici comme dans tout le reſte le triomphe de la Vérité.

Dieu même, c'eſt-à-dire la Vérité par eſſence, a gravé dans le cœur des hommes une Loi ſainte, que l'on reſpecte toujours, & contre laquelle les paſſions ne peuvent preſcrire. Cette Loi immortelle nous crie ſans ceſſe de ne point faire aux autres ce que nous ne voulons pas qu'on nous faſſe : d'être bons parens, bons amis, bons citoyens, de faire du bien à nos ſemblables, de garder nos promeſſes, d'être vertueux. Mais cette Loi, quoiqu'imprimée dans le cœur des hommes n'eſt oubliée que trop ſouvent: Nous fermons volontairement l'oreille aux cris de la conſcience. La Vérité toujours attentive aux beſoins des hommes, envoya pour rappeller ſes auguſtes préceptes dans le cœur des Mortels, ces Philoſophes, ces ſages Légiſlateurs, qui leur apprirent à devenir heureux par la pratique de la vraie ſageſſe, de la vertu ſolide. Si ces grands hommes euſſent propoſé au genre humain des régles de conduite qui n'euſſent pas été conformes à cette Loi que nous portons dans le cœur; auroient-ils pu ſe faire reconnoître pour les maîtres du Monde ? auroient-ils pu entrer dans le

cœur des hommes, les gagner, les vaincre, les plier à l'amour du devoir & de la vertu? Non, Messieurs, on se fût bientôt révolté contre des préceptes chimériques qui n'auroient eû aucune liaison avec ces principes éternels de droiture, de bonne-foi, de vertu, qui sont comme autant de flambeaux lumineux dont la Vérité éclaire nos ames. Lorsque nous lisons dans les Auteurs Payens, dans un Epictète, dans un Platon, dans un Cicéron, ces préceptes de saine Morale que la Vérité leur dictoit, & qu'ils nous ont rendus avec tant de force & d'éloquence; pourquoi naît-il en nous un plaisir secret, une joie intime qui nous pénetre, qui nous fait approuver ces leçons quoique rigides, quoiqu'elles condamnent le plus souvent notre conduite? C'est que notre cœur fait pour la Vérité, reconnoit à l'instant l'image des préceptes qu'il porte en lui-même, & qui ne sont le fruit ni de l'éducation, ni de la réflexion. Les Maîtres, en effet, ne nous les apprennent pas; mais nous les puisons dans l'essence de notre être; il nous retrace sans cesse à nous-mêmes nos obligations. Cette même image est

ſi bien imprimée en nous, nous la voyons ſi diſtinctement, elle nous eſt ſi préſente dans tous les temps, dans tous les lieux, que ſi quelqu'un contredit dans ſes diſcours, ou par ſes actions ces principes immuables, nous ne pouvons nous empêcher de le blâmer intérieurement: au lieu que nous ne pouvons refuſer notre eſtime à celui dont les paroles & la conduite s'accordent avec ces idées originelles de vertu, que nous tenons de la Vérité.

J'en appelle à votre cœur, Meſſieurs; quelle idée avez-vous d'un homme fourbe, impoſteur, diſſimulé, politique juſqu'à la duplicité? Quel reſpect, au contraire, n'a-t-on pas pour un homme droit, ſincere, généreux, ami de la vertu, qui la cultive ſans faſte, qui s'abaiſſe ſans foibleſſe, qui ſe ſoutient ſans orgueil, qui loue ſans baſſeſſe, doux, humain, complaiſant, en un mot, un parfait honnête homme?

Je vais plus loin encore, & je dis que la véritable vertu ſe fait révérer, chérir & comme adorer par ceux mêmes qui ne la cultivent pas. Il eſt des hommes ſans doute qui n'aiment que le Menſonge; il y en a que la foibleſſe

ou la passion entraînent. Mais tous les hommes s'accordent dans l'hommage qu'ils rendent à la vertu solide & véritable. Quelque libertin que l'on soit, le caractère de la Vérité écrite, pour ainsi dire, sur le front du vertueux, se fait sentir & respecter. On n'ose mal parler d'un Sage, vrai dans sa conduite, fidèle dans ses promesses, sincere dans l'accomplissement de ses devoirs. Que dis-je? Le cœur du libertin soupire en secret d'être le témoin de tant de vertus, & de ne point partager le bonheur que l'on goûte à les pratiquer. Il trouve l'honnête homme heureux; il a raison, il l'est aussi, & si ce libertin vouloit vaincre ses passions, rompre les fers de l'habitude vicieuse qui le captive, il éprouveroit bientôt la paix & la tranquillité dont l'autre jouit, & qui est si bien gravée sur son front: hommage, encore une fois, que le libertin rend comme malgré lui à la véritable vertu, mais qui n'en constate que plus solidement le triomphe de la Vérité dans le cœur des humains. N'ai-je donc pas eu raison d'avancer que la Vérité n'étoit descendue des Cieux que pour faire le bonheur de l'homme, &

que

que la ſociété ſans elle ne pouvoit ſubſiſter.

Que vous dirai-je de plus pour prouver le légitime empire qu'elle a ſur les hommes ? Après avoir copié votre portrait, Meſſieurs, en traçant celui de la Sageſſe véritable, de la véritable probité, irai-je ſouiller mes pinceaux & noircir mes couleurs pour caractériſer le Menſonge ? Non, Meſſieurs, il eſt inutile d'ajouter ici à l'idée que vous en avez ; je ne ferois qu'exprimer vos ſentimens, & peindre l'horreur que vous en concevez vous-mêmes. Vous préviendrai-je encore de ne pas vous laiſſer ſurprendre par le preſtige de l'éloquence que mon Adverſaire va ſans doute étaler à vos yeux ? Eclairés comme vous l'êtes, vous ne ſerez point la dupe de ſes ruſes, de ſes détours, de ſes équivoques. Il me ſuffit d'avoir établi ſolidement la prééminence de la Vérité & la néceſſité de ſon empire ſur les hommes. Souffrez qu'elle implore aujourd'hui votre amour pour elle, qu'elle réclame votre protection. Elle n'a d'autres reſſources que dans votre équité. C'eſt à elle qu'elle remet ſes plus chers intérêts : elle le fait d'autant

plus volontiers, qu'elle ſçait, qu'en ne conſultant que vous-mêmes, vous la maintiendrez pour jamais ſur ſon Trône.

DISCOURS

POUR LE MENSONGE.

SI quelqu'un a jamais eû le droit de ſe plaindre de n'avoir point parlé le premier dans un procès intéreſſant, perſonne, je penſe, ne ſera tenté de me diſputer aujourd'hui ce triſte privilége.

L'Avocat qui vient de s'expliquer, n'a pas craint de charger mon portrait des plus noires couleurs. Il m'a peint avec les traits odieux du pere du crime, de deſtructeur de la ſociété, de tyran des hommes.

Peut-être, Meſſieurs, avez-vous contre moi les préjugés les plus forts. Mais je me trompe. Des Juges auſſi intégres que vous l'êtes, ne ſe laiſſent jamais prévenir. Une éloquence fauſſement majeſtueuſe, la hauteur, le ton décidé d'un Avocat préſomptueux, ſont

des moyens plus propres à révolter contre lui, qu'à rendre les Juges favorables à sa cause.

Vous l'avez remarqué, Messieurs, ce ton emphatique avec lequel la Partie adverse s'est exprimé. *La noble Vérité assise sur son trône immortel* vous a déja dicté ses oracles, & le jugement que vous devez porter : elle a même affecté pour moi une pitié insultante ; vous l'avez entendu me dire d'un air dédaigneux qu'elle vouloit *me ménager & ne pas m'accabler de tout le poids de ses prérogatives.* Enfin vous aurez remarqué, comme moi, dans tout son Discours un ton de suffisance & de confiance aveugle, qui sembloit vous dire que vous vous deshonoreriez si vous jugiez contre elle.

Est-il vanité moins dissimulée ? est-il orgueil plus soutenu ? Mais que dis-je ? je sçais qu'auprès des Juges éclairés, les reproches les mieux fondés n'ont jamais la force des raisons. Je ne répondrai donc pas aux invectives de mon Adversaire : laissons-lui cet avantage ; qu'il en relève sa fausse grandeur.

Je ne viens point défendre un paradoxe amusant, une proposition soute-

nue par plaisanterie : & c'est fort inutilement que l'Avocat de la Vérité vous a dit de vous mettre en garde contre mon éloquence, contre mes détours, contre mes équivoques. Je ne veux point vous en imposer, Messieurs, je n'emprunterai pas des couleurs étrangères, je vous parlerai naïvement & sans feinte. Des moyens vils, ou trompeurs ne surprendroient pas votre équité. On n'obtient vos suffrages que par des raisonnemens solides & convaincans. Et ce n'est point à d'autres titres que j'ose les implorer.

Avant que d'entrer dans aucun examen, il me paroît nécessaire de fixer ici le sens des deux termes sur lesquels nous disputons, & ce qu'on doit entendre par Mensonge & par Vérité. L'Avocat adverse a étendu le mot de Vérité à mille objets qui n'y ont point de rapport immédiat ; il a de même compris sous le nom de Mensonge des objets qui ne lui conviennent pas.

C'est ainsi qu'il a mis sur le compte de la Vérité l'attachement du Prince pour son peuple ; est-ce là ce qu'on appelle Vérité ? Non ; c'est zèle, c'est tendresse. Le peuple sert & seconde son

Roi, c'eſt obéiſſance; une femme aime ſon époux, c'eſt fidélité; les Juges rendent la juſtice ſans acception de perſonnes, c'eſt l'équité qui le demande, & non pas la Vérité.

D'un autre côté, l'adverſaire a rendu le Menſonge reſponſable des excès de la haine, de l'ambition, de l'avarice, de la jalouſie: ce ſont ces paſſions qui font enfreindre les Traités, qui enfantent les crimes, les déſordres; ce ſont elles qui troublent la Société, & non pas le Menſonge; & s'il ſe trouve quelquefois joint à ces deſordres, ce n'eſt jamais comme cauſe principale, mais ſeulement comme cauſe accidentelle. On ne doit donc pas en accuſer ma partie, comme ſource primitive.

Qui ne voit que donner aux termes une ſignification, une étendue qui ne leur appartiennent pas, c'eſt vouloir en impoſer avec art, avec fineſſe. Auroit-on jamais cru que la Vérité, l'auguſte Vérité, eût employé la ruſe & la ſupercherie pour vous entraîner dans ſon parti?

Il eſt de mon devoir, Meſſieurs, de lever ces équivoques, & de réduire chaque terme à ſa juſte valeur. Qu'eſt-

ce donc que la Vérité ? Qu'eſt-ce que le Menſonge ? La Vérité, pour la définir avec préciſion, conſiſte à dire, ou à montrer les choſes comme elles ſont, ou comme on les croit être ; & le Menſonge conſiſte à les dire, ou à les montrer autrement qu'elles ne ſont, ou qu'on ne les croit être. Tenons-nous-en à ces expreſſions, & ne diſons rien de plus. Vous verrez que dans tout mon Diſcours je ne m'écarterai jamais de cette définition, je la ſuivrai ſcrupuleuſement. Jugez de-là, Meſſieurs, ſi je prétends vous tromper par des équivoques, par des ſubterfuges, comme l'Avocat de la Vérité vous a prévenu très-inutilement que je le ferois.

Non, Meſſieurs, le Menſonge ne fut jamais le pere de ces excès indignes qui deshonorent la Nature ; ces monſtres d'iniquité ſont le fruit des vices ; & les vices n'ont rien de commun avec le Menſonge, dont j'entreprends la défenſe.

Que la droiture, que la ſincérité uniſſent donc le Prince & les Sujets, que la bonne-foi ſoit l'ame des Traités entre les hommes, que la concorde

uniſſe les différens corps de l'Etat, que l'ami ſoit fidele à ſon ami ; l'épouſe, à ſon époux : en un mot, que toutes les vertus enchaînent & captivent les humains ; quoi de plus juſte ! Qui peut nier que de tels avantages ne faſſent le bonheur de la Société, qu'ils n'y ſoient eſſentiels ? J'en conviens donc avec mon Adverſaire. Mais ce que je lui diſpute, c'eſt que la Vérité ſoit la ſource unique de ces biens ineſtimables, comme il l'a prétendu. Ce que je nie encore, c'eſt que le Menſonge ſoit l'auteur des déſordres qui déchirent le ſein de la Société ; que ce ſoit lui qui ſépare ceux que le ſang ou la patrie uniſſent, ou qui arme le bras des parricides ; & ſi le Menſonge enfantoit de telles horreurs, je me déſiſterois de ma cauſe, Meſſieurs.

Qui ſeroit aſſez hardi pour défendre de tels principes ? S'il ſe trouvoit quelqu'un de ce caractere, n'en doutez pas, je ſerois le premier à m'élever contre lui : à Dieu ne plaiſe que je ſoutienne jamais la cauſe du crime & de la paſſion !

Mais il eſt ſans contredit un art *de dire & de montrer les choſes autre-*

ment qu'elles ne ſont ou qu'on ne les croit être : il eſt un art de déguiſer les choſes, de les peindre ſous des traits charmants, d'en maſquer les défauts. Il eſt un art de taire les verités dures, d'en adoucir du moins l'amertume, & de couvrir les défauts d'un voile obligeant : art aimable, puiſqu'il fait les délices de tout homme de goût, & juſtement curieux : art utile, puiſqu'il procure les biens & les douceurs de la Société ; art néceſſaire, puiſque ſans lui la Société ne pourroit ſubſiſter. En un mot, art poli, officieux, décent ; art charmant, fait pour le bonheur des eſprit raiſonnables, cultivé par les hommes les mieux élevés, chéri des Dames les plus aimables, & même des plus ſévères.

Tel eſt l'art que je défends : tel eſt celui que poſſédent tous les honnêtes gens ; je dirois preſque ; tel eſt celui que vous pratiquez, Meſdames & Meſſieurs, avec le plus grand ſuccès, ſi je ne craignois qu'un reſte de préjugé contre le Menſonge ne vous indiſpoſât contre moi. Mais j'eſpere que vous avouerez que cet art vous appartient & qu'il fait vos délices, quand vous

aurez entendu le détail de mes preuves : c'eſt à quoi je vais maintenant m'appliquer.

I. POUR le faire avec ſuccès, je ne connois point de voie plus courte, que de réfuter mon adverſaire en établiſſant mes moyens ſur les débris de ſes argumens. Car ce que je trouve de plus ſingulier, c'eſt que dans tout ſon Plaidoyer, il ſe ſoit attribué ce qui m'appartient en propre : c'eſt ainſi qu'après avoir enrôlé toutes les vertus ſous ſes drapeaux, il a rendu tous les Arts ſes tributaires, comme ſi la Vérité étoit la Reine des unes & des autres. Il m'eſt permis, ſans contredit, de revendiquer mes avantages, & de prouver qu'on me les a enlevés injuſtement. C'eſt ce qu'a fait pour tous les articles l'Avocat de la Vérité : rien de plus aiſé que de vous en convaincre.

Et d'abord ce que l'adverſaire a dit ſur la naiſſance de la Vérité, n'eſt qu'un pur jeu d'eſprit. Il a voulu nous prouver qu'il avoit l'imagination féconde. Sa preuve eſt ſans réplique : il faudroit être de mauvaiſe humeur pour lui refuſer ce don avantageux. Il nous avoit promis ſolemnellement dans ſon Exorde

qu'il n'auroit pas recours à l'art ; aux subterfuges : nous nous attendions en conséquence à des oracles, mais non pas à des prodiges, à des miracles. Cependant dès le commencement de son Discours, vous avez vu, Messieurs, la brillante Vérité descendre en pompe du Ciel sur la Terre. Un nombreux cortége la suit, elle vient pour faire votre bonheur ; sans elle vous ne pouvez vivre ensemble. Pour moi, victime infortunée de sa bile, mère ou de son caprice, je sors de l'affreux Ténare, le Cocyte m'enfanta dans son sein putride, & l'Enfer m'a jetté sur la terre pour être votre tyran. Avouons-le : l'imagination est un riche talent.

Mais parlons sérieusement, si la Vérité est aussi ancienne que le monde, je partage avec elle ce privilége. Elle se vante de sortir du Ciel ; mais il est certain que pour moi je suis né parmi les humains. A peine ont-ils existé, la Société étoit à peine formée, que l'on vit des hommes pratiquer l'art du Mensonge avec un tel succès, que la Vérité, fille du Ciel, si l'on veut, & mère auguste qu'elle croit être, ne fut plus regardée que comme une Déesse

antique, auſtère, ſauvage, incommode, & qu'ils la bannirent de leur commerce.

La Vérité ſe flatte encore d'être l'auteur des Loix, des Réglemens, de la Police. Diſons mieux : la néceſſité ſeule fit naître les Loix, la Sageſſe les dicta. Il falloit réprimer des Mortels, que la raiſon & l'honneur n'arrêtoient plus. Mais alla-t-on chercher la Vérité pour réformer la terre ? Nullement, Meſſieurs. Qui fit donc les Loix ? Des hommes ſages, que la vertu s'étoit réſervés, & qui ne ſe livroient pas, comme le reſte des humains, à la fureur du crime. Ces Sages, dis-je, s'aſſemblerent ; ils chercherent des remédes aux maux préſens, ils prirent des précautions pour l'avenir. On balança les moyens, on prévit les inconvéniens, on s'aſſura du ſuccès, & l'on plia tout le monde au devoir & à la règle. Voilà la ſeule origine des Loix humaines.

La Vérité s'eſt attribué l'honneur de régner ſur les beaux Arts : ſuivons ſes détails, & nous verrons bientôt qu'elle s'eſt enrichie de mes dépouilles, loin de ſe parer de ſes propres richeſſes.

Où ſuis-je ? quel endroit délicieux !

quel charme, quelle tendre volupté captive mes sens ! Sous un Ciel pur & serein, s'élevent des arbres de diverses grandeurs ; les uns cachent leur tête dans les nues ; d'autres se perdent dans les enfoncemens : ici une sombre allée vous conduit à un bosquet délicieux ; là, des montagnes en amphithéâtre terminent agréablement l'horison en fuyant dans le lointain ; à droite, des rochers entés les uns sur les autres fournissent une cascade qui tombe en blanchissant : à gauche, une verte prairie tapisse le plus riche vallon ; il est coupé par une belle riviere, qui serpente majestueusement. Là, le jeune Berger amuse les échos par les sons légers de son chalumeau, & la tendre brebis y paît tranquillement.

Quelle soudaine horreur s'empare de moi ! quel affreux spectacle ! Je frémis. La mer se couvre de ténébres horribles, une épaisse nuë s'abaisse sur les ondes, l'éclair brille, sa lueur sombre & pâle ajoute encore aux horreurs de la nuit ; la foudre éclate de toutes parts, & seme la mort. Conjurée avec le Dieu des Orages, la mer bouillonne au fond de ses abîmes ; elle blanchit,

elle écume ; ſa rage pouſſe juſqu'au Ciel des montagnes d'eau ; puis ouvrant ſes vaſtes entrailles, elle les y fait retomber avec furie. Victimes de la fureur des vents déchaînés, des navires infortunés n'oppoſent aux ondes irritées que des efforts impuiſſants. L'un emporté loin de ſon cours eſt briſé contre des rochers ; l'autre eſt enſeveli dans des montagnes de ſable ; un troiſiéme eſt lancé tout-à-coup au ſommet des flots, & dans l'inſtant précipité juſqu'au fond des enfers : quelques malheureux, portés ſans eſpoir ſur les frêles débris de leur Vaiſſeau, élevent au Ciel des mains ſuppliantes : la pâleur couvre leur viſage, la frayeur ride leurs traits, la mort ſe lit ſur leur front.

Raſſurons-nous, Meſſieurs, tout ceci n'eſt qu'illuſion : cette belle campagne eſt un tableau de Coypel ; & la tempête eſt une Scène des Spectacles, par Servandoni. Effets raviſſans du pinceau, & que la Vérité a grand tort de s'attribuer ! Car, d'où naît le plaiſir que nous occaſionne la Peinture, plaiſir qui nous enleve, qui nous enchante, qui captive tellement nos puiſſances, que, ſans ſonger où nous ſommes, no-

tre ame est toute entiere dans l'objet représenté ? C'est de l'illusion même, c'est du Mensonge que vient ce plaisir. Si les objets étoient réels, on y seroit indifférent ; ou bien ils rempliroient notre ame d'un chagrin qui seroit d'autant plus amer, que nous nous trouverions dans un danger véritable.

On aime à voir représenter les objets les plus terribles, les plus effrayans, mais à condition qu'on ne courra soi-même aucun risque. Qui de nous voudroit se trouver au milieu de la mer dans un orage ? Mais nous sommes enchantés d'en voir les effets dans la perspective : preuve indubitable que c'est l'illusion, que c'est le Mensonge qui nous plaît, & non la Vérité.

Du moins, ajoûte l'Adversaire, faut-il que l'objet représenté le soit avec vérité, & copié d'après la Nature si littéralement que l'on croye voir la Nature elle-même.

Non, Messieurs. Le Peintre qui dessine un tableau ne doit point copier servilement la Nature : disons mieux. La Nature est le fond sur lequel il travaille ; mais c'est un fond qu'il orne, qu'il embellit, qu'il farde. Il ajoute,

il retranche, il crée, il imagine, il donne enfin à la Nature ſimple & toute nue un coloris qu'elle n'a point, une fraîcheur qui lui manque, un éclat, une vivacité qui ne ſe remarque que ſur la toile. S'agit-il de peindre un beau payſage ? Le Peintre raſſemble dans ſon tableau toutes les beautés imaginables, tous les objets riants & gracieux. Or, quelle eſt la Campagne qui réuniſſe réellement tant de beautés ſous un même coup d'œil ?

L'Artiſte ſçait encore orner, embellir la Nature, & l'enrichir au-delà de la Vérité. Voilà le portrait d'Eglé, vous écriez-vous ! C'eſt elle-même, vous l'avez bien reconnue. Mais admirons enſemble la fraîcheur du teint, l'éclat des yeux, le coloris, la régularité des traits. Tout cela frappe, ſaiſit dans le portrait, captive l'attention. Voyez Eglé, elle eſt belle ſans doute, mais ſon portrait eſt encore plus beau. On eſt fixé par la peinture, l'objet n'eſt qu'agréable.

Que dis-je ? Cloris veut ſe faire peindre, mais une couleur malheureuſe teint ſes cheveux. Le Peintre, s'il eſt habile, déguiſera ce défaut naturel : Cloris ſur

la toile ſera blonde. Damon a une tache dans l'œil, on le repréſente de profil. Célimene n'a pas la main belle, elle ſera peinte en hyver, les bras dans un manchon. Clitandre n'a pas la taille riche, on l'enveloppe d'un long manteau. Ainſi cet Art divin employe le Menſonge avec adreſſe contre la Vérité : tantôt il la déguiſe, tantôt il la maſque ; ici il la corrige, là il la pare de graces qu'elle n'a pas.

Qui voudroit être peint parfaitement au naturel ? & quel Peintre vendroit ſes tableaux, acquerroit un nom, feroit ſa cour aux Dames, auſſi-bien qu'aux hommes, s'il ne ſçavoit pas donner aux têtes un ton de nobleſſe, qu'elles ont aſſez rarement ; à la figure, un air riant, tandis que ſouvent elle eſt ſombre naturellement ; à la peau, une blancheur qui eſt mille fois démentie par la Vérité ; au port, cette contenance majeſtueuſe, que très-peu de perſonnes ont reçue de la Nature ? Pourroit-on aimer un Peintre, qui rendroit exactement toutes les taches du viſage ; les traces malheureuſes d'une maladie perfide que nous eſſuyons dès l'enfance ; qui ne ſçauroit pas diminuer & affoiblir des

traits grossiers, bien ranger des cheveux mal plantés par la Nature, donner à la maigreur un embonpoint justement proportionné, des graces à la beauté, des charmes à la noblesse ?

Le Mensonge, dans la Peinture, a tant de pouvoir sur notre esprit, que des objets indifférens d'ailleurs nous arrêtent, nous fixent, enlevent notre admiration. Nous marchons dans une campagne; un troupeau erre dans la prairie; le Berger avec sa musette endort ses ennuis; son chien veille auprès de lui : objets indifférens; nous passons sans y faire attention. Le même spectacle est-il peint ? il nous ravit. *Une fête de Village*, *une halte*, *un retour de chasse* ont-ils dans le vrai le charme aimable, & l'éloquence que leur prête le pinceau ? Non, Messieurs, point d'objets moins flatteurs pour un spectateur cultivé : mais point d'objets plus aimables pour le même homme, quand *Wouvermens* les peint, ou quand *Le Bas* les grave d'après lui.

Si de la Peinture nous passons à la Sculpture, nous verrons encore que le plaisir qui naît de l'imitation de la Nature vient du Mensonge & de l'art de

l'employer, en donnant à cette même Nature une dignité, une grandeur, une force qu'elle n'a pas d'elle-même. Le fier ciseau des Phidias & des Girardon a produit des merveilles qui surpassent, sans contredit, la vérité de la Nature. Fut-il jamais une femme aussi belle que la Vénus de Praxitèle, ce chef-d'œuvre de la Sculpture? Quel homme fut jamais aussi terrible que l'Hercule de Farnese, aussi fort que le Milon du Puget ou son Gladiateur? Le jeune homme le mieux fait approche-t-il des graces de l'Apollon de Girardon? Laocoon, dévoré par les deux serpens, montra-t-il aux Troyens tant & de si terribles passions que celles qu'on lit sur cet admirable morceau de Michel-Ange?

Tous les Arts inventés pour le plaisir de l'homme sont tributaires du Mensonge: Peinture, Sculpture, Gravure, Poësie, Musique. Pour ne point parler de ce dernier qui rentre dans la classe des Arts imitateurs, & qui plaît comme les autres, non par la vérité de l'imitation, mais par le prestige de l'illusion, est-il un plus vaste champ pour le Mensonge que la Poësie? Mon Adversaire s'est gardé de le l'attribuer;

il ſentoit bien qu'elle m'appartenoit en entier, & que la Vérité en étoit bannie. En effet, & vous le ſçavez, Meſſieurs, la fiction en eſt l'ame. Un Poëte ſans imagination, eſt un ſoleil ſans lumiere. Qu'eſt-ce que la veine? qu'eſt-ce que le feu poëtique? qu'eſt-ce que l'enthouſiaſme, ſinon ce génie créateur qui, comme un autre Prométhée, ravit la flamme du Ciel pour en animer toute la Nature, qui donne un corps, une ame, une vie, une exiſtence à tout ce qui n'en a point? Quoi de plus triſte que la Vérité toute nue? Le jour naît, le ſoleil ſe leve, il ſe couche; le Printems ſe renouvelle, l'Eté commence, nous touchons à l'Automne: expreſſions communes, idées triviales, qui n'offrent à l'eſprit nul plaiſir, nul agrément. Voyez comment le Menſonge ſçait les revêtir. L'Aurore ouvre les portes de l'Olympe: traînée ſur un chariot étincelant d'or & d'azur, elle chaſſe devant elle la nuit & les ombres fugitives; elle cherche toute en pleurs l'aimable Céphale. Les fleurs ſont enrichies du tribut de ſes larmes. Bientôt Phébus, comme un Géant ſuperbe, pouſſe avec rapidité ſes courſiers fougueux; ils reſpirent

que la flamme, ils se précipitent sur l'Olympe radieux; il acheve sa carrière, & va se plonger dans le sein de Thétis. Dans sa course il échauffe la terre, qui, sans lui, seroit stérile. C'est lui qui fait éclore mille dons précieux. Flore conduit les Nymphes qui viennent danser sur des tapis de fleurs; Cérès, à sa suite, dore les moissons; Bacchus, Dieu de la Vendange, est porté sur des Thyrses. Une troupe de jeunes Bacchantes enchaînent avec des festons le vieux Silène, dont elles soutiennent la marche incertaine. Idées charmantes! peintures admirables! portraits ravissans! C'est ainsi qu'une noble imagination sçait tout personnifier: Que dis-je? les bois, les prairies, chaque arbre, chaque fleur est un personnage, un Dieu, une Nymphe: tout est animé, tout respire; il semble que les Poëtes ayent osé partager avec Jupiter le droit de création. Telle que Pallas nâquit toute armée du cerveau de ce Dieu terrible; ainsi un Monde nouveau sort tout peuplé de la lyre des Poëtes. Les Etres en éclosent en foule & raviſſent les regards des Mortels.

Quoi donc? si l'on banniſſoit ces

riantes images, ces portraits heureux, comme une ſcrupuleuſe délicateſſe vouloit le tenter au ſiécle dernier, pour qui auriez-vous travaillé, Horace, Virgile, Homère, mortels ineſtimables, que le Dieu des vers porta au ſommet de l'Hélicon? Admirés dans tous les ſiécles, le nôtre vous eût condamnés? & pourquoi? parce que vous avez ſçû orner de mille beautés les traits ſimples de l'Hiſtoire? Troye attaquée & vaincue par les Grecs, devient la proie des flammes. Enée quitte ſa Patrie réduite en cendres, voyage, arrive en Italie, épouſe la fille de Latinus. Ulyſſe vainqueur d'Ilion, retourne à Ithaque. Un Lutrin eſt placé dans le Chœur d'une Egliſe. Henri IV entre enfin dans ſon Royaume: telle eſt la Vérité hiſtorique qui ſe réduit à ce peu de paroles. Eſt-il rien de plus ſec? Quoi de moins attrayant? Mais ſuivons Homère, Virgile, Boileau, Voltaire, quelle longue ſuite de miracles! quelle brillante galerie de tableaux! quelle richeſſe de coloris! quelle touche mâle & ſûre! quel heureux enchaînement de Menſonges! Tout Paris court en foule pleurer la mort d'Iphigénie; on ſe plaît à répandre des larmes ſur le ſort de

Zaïre : ce n'eſt cependant qu'un tiſſu de fictions : fictions dans les Scènes, dans les ſituations, dans les ſentimens ; mais fictions & Menſonges qui, conduits par les mains habiles des Corneille, des Racine & des Voltaire, deviennent les choſes les plus intéreſſantes comme les plus aimables. Ces grands Hommes convertiſſent tout ce qu'ils touchent dans l'or le plus pur : & tout cela, Meſſieurs, le fruit de l'imagination & du Menſonge, le fruit de la fiction ; qualités ſi néceſſaires à un Poëte & même à tout Ecrivain, qu'un Auteur n'a pas craint d'avancer cette propoſition générale : *L'invention eſt l'attribut le plus eſſentiel & le ſigne le plus infaillible du génie. En fait d'Arts, qui n'invente pas ne mérite pas le titre de grand homme.* L'imagination n'eſt-elle pas en effet un préſent divin ? Il ſemble, dit Cicéron, que les Poëtes ont reçu des Dieux une ame privilégiée, une ame toute céleſte. Et faut-il moins qu'une ame toute céleſte pour enfanter des miracles ſi aimables, des prodiges ſi charmans & ſi utiles à l'humanité ?

Je dis ſi utiles à l'humanité, & je

n'avance encore rien ici qui soit un paradoxe. Non, Messieurs, je n'aurois jamais pris le parti du Mensonge, si je n'étois en état de prouver que son Art est aussi utile au genre humain, qu'il lui plaît & qu'il l'enchante.

II. Dès l'origine du Monde, la triste, la sombre Vérité fut obligée, pour paroître devant les hommes, de se voiler, le dirai-je? sous les traits du Mensonge. Qui le croiroit? & qu'il sera humiliant pour elle d'en être convaincue! Qui, Messieurs, pour se faire écouter des hommes, elle se vit forcée de se montrer sous l'habit de la Fable & de l'Allégorie. Voulut-on leur donner des leçons de sagesse & de vertu? Ce ne fut pas par des principes secs, par des préceptes sauvages, par des leçons amères, on eut recours au Mensonge.

Le secours de la Fable est si puissant, que les hommes écoutent avec plaisir, avec délices, les Vérités que l'on en tire, & qui, sans ce stratagême ingénieux, les endormiroient, ou les aigriroient. Les Grenouilles demandent un Roi à Jupiter. C'est Athènes qui veut changer le Gouvernement établi. Démosthène n'est point écouté:

le Prince des Orateurs, le foudroyant Démosthène voyoit le Peuple inappliqué, affectant même la distraction, & ne voulant point l'entendre. Ruse admirable de cet immortel génie ! il interrompt son discours, il commence une Fable ; quel changement ! Tout le peuple à l'instant fait un grand silence, il prête l'oreille, il écoute attentivement, il devient docile : en vain Démostène eût continué son discours, en vain se fût-il épuisé, si le Mensonge ne l'eût secouru ; & qu'on ne pense pas que ce secret n'est bon que pour amuser un peuple épais & stupide. Celui d'Athènes étoit délicat, spirituel, sévère jusqu'au scrupule ; c'étoit, en un mot, le peuple le plus policé qu'il y ait jamais eû. Sans le Mensonge de la Fable, Rome étoit perdue. Le peuple soulevé contre le Sénat, se retire sur le Mont Aventin : En vain plusieurs Ambassadeurs, de la part du Sénat, l'invitent à revenir dans la Ville ; personne ne vouloit entendre à cette proposition. Menenius Agrippa employe la Fable des membres révoltés contre l'estomac ; le peuple fait l'application, & rentre en foule dans ses murs. Ainsi

des

des deux peuples les plus célébres de la terre, l'un s'endormoit sur ses plus chers intérêts, l'autre renonçoit à sa Patrie, & consentoit à sa ruine, si le Mensonge ne les eût rappellés l'un & l'autre dans leur devoir. Preuve sans réplique du pouvoir du Mensonge sur l'esprit & de son utilité dans la société.

Qui de nous, Messieurs, ne lit plus volontiers les leçons de la Fontaine qu'un Livre de Morale ? L'un nous ennuie, l'autre nous amuse : l'un souvent nous déplaît, l'autre nous enchante toujours. Ce sont néanmoins les mêmes Vérités que l'on nous annonce ; c'est-à-dire, l'équité, la bonne-foi, la fuite des vices, la pratique de la vertu. Mais le Renard qui dupe le Corbeau nous fait rire, en nous apprenant qu'il ne faut pas écouter les flatteurs. Nous rions de l'orgueil de la Mouche qui croit être conduite en triomphe dans une Ville, parce qu'elle est sur l'impériale d'un équipage. L'Ane chargé de reliques, qui reçoit avidement l'encens, nous amuse par sa fatuité. La Vérité, ainsi déguisée, plaît à tous les hommes : on aime à s'instruire, mais en s'amusant, on abhorre

le ton pédanteſque de la Vérité lorſqu'elle débite ſans ſel & ſans déguiſemens ſes vieilles maximes de ſageſſe & de rigidité: monnoie antique qui n'a plus de cours, à moins qu'on ne la frappe à un nouveau coin.

Parmi les Arts utiles, il n'eſt perſonne qui ne compte l'Eloquence. Mon Adverſaire s'eſt encore attribué l'honneur qui en revient, & toujours fort injuſtement. Un Avocat, dit il, doit ſoutenir la Vérité; qui en doute? Accordons-lui ce point: à Dieu ne plaiſe que je conſeille de défendre l'injuſte & l'oppreſſeur! Mais ſi l'Avocat ſe contente d'expoſer la Vérité toute ſimple & telle qu'elle eſt, que devient l'Eloquence? Héros de la parole, Cicéron, Boſſuet, que deviendront ces Diſcours magnifiques qui ont fait graver vos noms immortels au Temple de Mémoire? Réduits à peu de pages, par l'expreſſion ſimple & ſans développement des vérités que vous avanciez, on ne verra plus qu'un ſquelette hideux, au lieu de ces embonpoint noble, mâle, nerveux d'un corps éclatant de mille beautés, lorſqu'il ſortit de vos mains.

Mais ſi la Vérité doit faire, à l'exclu-

sion du Mensonge & de la fiction, l'unique ornement de nos Discours, pourquoi ces régles multipliées qui nous coûtent tant à apprendre ? Brûlons nos Livres, Messieurs, & munis de la Vérité seule, banniſſons loin de nous cette longue suite de Figures, la tendre Allégorie, l'Hyperbole hardie, la majestueuse Prosopopée. Il faut brûler Aristote, Cicéron, Quintilien & tous les Auteurs qui nous ont donné sur cet Art des préceptes si longs & si difficiles. Mais non, Messieurs, vous sentez parfaitement qu'il faut même dans un discours amplifier & orner, qu'il faut affoiblir les preuves qui nous sont contraires, & fortifier en même temps celles qui sont à notre cause, qu'on doit développer ces dernieres avec une juste étendue, les parer de toutes les fleurs d'éloquence qui peuvent les faire valoir & les mettre dans tout leur jour. Il faut scavoir atténuer, détourner adroitement ce qu'on nous oppose : il faut semer le sel & la fine plaisanterie sur l'Avocat adverse & sur son discours ; lui supposer des vues que souvent il n'a pas. Il faut pour soi-même montrer beaucoup d'assurance

& de modeſtie tout à la fois, bien maſquer le foible de ſa cauſe, n'en faire voir que le côté avantageux; il faut enfin affecter de ne point ſçavoir l'Art, & ſi bien couvrir le ſien que l'Auditeur ne s'en apperçoive jamais. Il faut faire en un mot tout ce qu'a fait mon adverſaire, qui a ſi bien caché ſon art & ſon jeu, qu'avant d'entrer en lice, je me ſuis vû obligé de dévoiler tous les petits myſtères dont il s'étoit enveloppé. Il a prouvé certainement qu'il connoiſſoit le ſecret de l'éloquence, & l'on ne pourroit lui refuſer cet éloge, qu'il ſçait les employer avec adreſſe & ſagacité.

A l'égard de la Philoſophie, mon Adverſaire a ſi bien prouvé, & l'expérience démontre ſi clairement que la Vérité y régne ſans fard, ſans ornement, que je me ſens obligé de baiſſer pavillon, & de lui accorder tout ce qu'il demande. Le moyen de lui réſiſter, de vouloir même la combattre, lorſqu'armée de toutes piéces, elle ſe préſente aux hommes pour les inſtruire de ſes plus profonds myſtères? Qu'elle eſt charmante alors! Qui ne ſe laiſſeroit ſéduire par ſes attraits? Quelle

Syrène plus capable d'entraîner par le charme de ſa voix : Ecoutons-la.

Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton
Celantes, Dabitis, Fapeſmo, Freſiſomorum
Cæſare, Camestres, Feſtino, Baroco, Darapti,
Felapton, Diſamis, Datiſi, Bocardo, Feriſon.

Quel ſublime langage ! quelle divine Poëſie ! Ecoutons encore.

Aſſerit *A*, negat *E*, verùm generaliter ambæ:
Aſſerit *I*, negat *O*, ſed particulariter ambo.

Ne nous laſſons pas.

Simpliciter feci, convertitur Eva per accid.
Aſto per contrap. Sic fit converſio tota.

Quelle douceur, quelle harmonie ! quel raviſſement ! Que je vous plains, Meſdames ! Qu'il ſeroit flatteur pour vous d'entendre de ſi belles choſes ! d'avoir reçu les leçons de la Vérité ſur les *Prædicamens*, *les Anteprædimens* & les *Poſt prædicamens* ; de connoître les *Grades Métaphyſiques*, les *Univerſaux*, les *Cathégories* ; de ſçavoir ce que c'eſt que *terme énunciatif*, *Cathégorématique*, *Syncathégorématique*, *Abſolu* & *Commutatif*, *Concret* & *Abſ-*

trait, *Complexe* & *Incomplexe* : ce que c'eſt que la *méthode Analytique* & *Synthétique* ! Quel plaiſir n'auriez-vous pas de ſoutenir les intérêts de la Vérité par des argumens en *Barbara*, en *Baroco*, en *Freſiſomorum*, en *Baralipton* ! d'examiner *ſi la nature eſt univerſelle formellement de la part de la choſe* !

Vous ne m'entendez pas ! des Mortelles ſont-elles faites pour entendre le langage des Dieux ? Vous ne m'entendez pas ! & voilà votre malheur ! D'où je ſuis forcé de conclure que vous ne ſçavez pas raiſonner. Pardon : ce n'eſt point ici un arrêt que je dicte de moi-même ; c'eſt celui que la Vérité même prononce contre vous. Un Candidat ſe préſente pour entrer dans ſon ſanctuaire : on commence, eût-il quarante ans, par lui prouver qu'il n'a jamais raiſonné, & l'on lui apprend cet Art en lui expliquant les profonds myſtères que je viens de citer.

Inſtruit de la méthode du Raiſonnement, il entre dans la Métaphyſique & dans la Phyſique. Là, il entend débattre mille queſtions problématiques ſur la nature de nos idées, ſur l'ame

des bêtes, ſur l'origine des vents, ſur la cauſe de l'électricité, ſur l'union du corps & de l'ame, & ſur mille autres matiéres abſtraites, où les recherches aboutiſſent d'autant moins à la vérité, qu'elles ſont impénétrables à nos foibles perceptions. C'eſt là qu'il voit des Lutteurs furieux crier l'un contre l'autre, s'embarraſſer dans des raiſonnemens éternels, ſoutenir des principes ſur leſquels perſonne n'eſt d'accord, en déduire des conſéquences bien moins évidentes, s'accabler réciproquement de diſtinctions barbares, juſqu'à ce que l'épuiſement des combattans termine la querelle, ſans la décider. Voilà, Meſſieurs, ce qu'on appelle Philoſophie, & la façon de trouver la Vérité.

Quel eſt cet homme hâve & deſſéché qui s'avance vers moi ? Il eſt armé de triangles, de demi-cercles, de cercles, de régles, de compas, d'équerres. Quels caractères magiques ſont tracés ſur ces cartons, qui le couvrent de la tête aux pieds? Pourquoi a-t-il imaginé ces Taliſmans? J'enſeigne la Vérité, dit-il, & la Vérité par l'évidence; je ſuis Mathématicien, Algé-

briſte, Géométre ; je vous prouverai que, *dans une ſuite de raiſons égales, la ſuite des antécédens eſt à la ſomme des conſéquens, comme un ſeul antécédent eſt à ſon conſéquent.* Je vous démontrerai par *A* & par *B*, que *lorſque deux figures ſont ſemblables, leurs périmétres ſont entre eux, comme les côtés homologues des figures ; que les primes ſont en raiſon compoſées de la baſe à la baſe, & de la hauteur à la hauteur.* C'en eſt aſſez, Monſieur, promenez ailleurs votre teint jaune & livide, vos yeux creux & diſtraits, votre ſquelette ambulant; je ne veux point d'une ſcience qui exténue le corps, en rendant l'homme ſauvage, en lui faiſant parler un langage barbare & hors de la portée des humains : vous ne fûtes jamais fait pour la ſociété.

Enfin le Proſélyte de la Vérité perce juſqu'au Sanctuaire du Temple. C'eſt-là que la Philoſophie lui donne des régles de Morale pour la conduite de la vie. Il apprend à les analyſer, à les diſcuter, à les anatomiſer, pour ainſi dire ; & toujours ſans ombre d'agrément, toujours avec ce ſtyle dur, agreſte, hériſſé, qui caractériſe la fa-

rouche Vérité. Que doit-on penſer de tels préceptes de Morale ? Ecoutons le grand Rouſſeau :

Homère adoucit mes mœurs
Par ſes riantes images ;
Sénéque aigrit mes humeurs
Par ſes préceptes ſauvages.
. . . . . .
Je ne prends point pour vertu
Les noirs accens de triſteſſe
D'un Loup-garou revêtu
Des habits de la Sageſſe :
Plus légere que le vent,
Elle fuit d'un faux Sçavant
La ſombre mélancolie,
Et ſe ſauve bien ſouvent
Dans les bras de la Folie.

Rouſſeau, Ode ſeconde, Livre 2.

C'eſt le ſeul parti à prendre, Meſſieurs : gardons-nous d'une Sageſſe atrabilaire & miſantrope ; jettons-nous bien plutôt entre les bras d'une folie aimable, d'une douce illuſion : nous trouverons ces biens en cultivant le Menſonge : il fera nos délices, puiſqu'il eſt le charme de la ſociété, il em-

bellit tous les Arts, il les rend précieux, intéreſſants : enfin il nous eſt néceſſaire, ſi nous voulons vivre heureux & nous concilier l'amour de nos ſemblables. J'ai avancé que ſans lui la ſociété ne pouvoit ſubſiſter : je finis par cette derniere démonſtration.

III. POUR juger tout d'un coup de la néceſſité du Menſonge, tranſportons-nous dans ces aſſemblées, que le plaiſir de communiquer enſemble fait réunir, où le beau ſéxe amène avec lui cet air de grandeur, de dignité, de décence, qui releve le prix des graces & de la parure, où des hommes polis & ſpirituels apportent le badinage élégant, un enjouement badin, les jeux & les plaiſirs. Ces Ecoles du Monde, où l'on ſe forme mutuellement, où l'on ſe monte, comme malgré ſoi, quand on les fréquente, à la probité, à la décence, à une certaine élégance de mœurs & de langage, enfin à la douceur de caractère, à une politeſſe aiſée, à la complaiſance ; ces Ecoles, dis-je, ſont le Théâtre du Menſonge, c'eſt-là qu'il triomphe.

J'entre dans cette aſſemblée ; pourquoi Liſe y vient-elle avec un rouge

qui releve ſon teint, qui maſque les rides, ou les flétriſſures de ſon viſage ? Pourquoi Lucinde, qui eſt petite, rehauſſe-t-elle ſa taille par une chauſſure élevée ? Pourquoi celle-ci, qui a le pied gros, eſt elle aux entraves dans un ſoulier étroit ? Pourquoi celle-là qui a le bras mal fait & la main laide ne porte-t'elle jamais de gants travaillés à jour ? Pourquoi Cloris cache-t-elle les défauts de ſa bouche en ne riant que du bout des lévres, ou en portant des dents étrangères ? Pourquoi Damon ombrage-t-il d'une vaſte perruque ſa tête dégarnie de cheveux ? Je n'examine pas leur intention, quelque parti que je puſſe peut-être en tirer pour ma cauſe. Mais, qu'eſt-ce que ce langage de compliment & de politeſſe, de galanterie délicate, qui fait tout l'agrément de cette aſſemblée ?

Si je voulois jouer ſur les mots, je dirois que l'étymologie du terme de *compliment* eſt *Menſonge complet.* En effet, le commerce établi entre les hommes n'eſt preſque qu'un tiſſu de Menſonges. Vous êtes auprès d'Aminte; elle eſt laide, & vous lui jurez qu'elle eſt jolie. Doriméne porte ſur ſon front

trente ans en caractères très-lisibles. Par le miracle le plus subit, & de votre plein pouvoir vous lui en ôtez douze ; c'est tout au plus, lui dites-vous, si l'on vous donne dix-huit ans : quelle fraîcheur, quelle beauté de teint ! Vous mentez d'autant plus hardiment, que vous sçavez que le mensonge de cette nature est la voie la plus sûre pour plaire. Vous dites à Climéne qu'elle a des graces, & tout le monde la trouve gauche dans ses façons : tant il est vrai que la Vérité n'a pas sur le cœur des hommes cet empire, dont elle s'est tant vantée.

Examinons un jeune homme qui fait ce qu'on appelle la cour à une Demoiselle qu'il veut épouser. Quelle foule de Mensonges de part & d'autre ! quelle étude pour ne pas laisser percer la Vérité de quelque côté ! Tous deux s'observent, se ménagent, s'étudient, se captivent. Damon jure à Cloris qu'il l'adore, qu'il l'aimera toute sa vie : quel empressement, quelle ardeur, quelle tendresse, que de complaisance ! Damon vole au devant des volontés de Cloris ; celle ci le fait obéir d'un coup d'œil. Qui ne croiroit que tant de sen-

timens ſont ſinceres ? Le mariage ſe célébre : dès-lors la Vérité reprend ſes droits. Damon eſt ou jaloux, ou joueur, ou emporté, ou diſſipateur. Cloris eſt boudeuſe, coquette ou grondeuſe. Qui ne ſent néanmoins combien ces ruſes ſont néceſſaires dans la Société, & qu'on ne peut la fréquenter quand on ne les pratique pas ? Que deviendroit le genre humain, ſi l'on ne ſe contrefaiſoit pas avant de s'engager dans le Mariage, ſi l'on ne s'étudioit pas à maſquer ſes défauts ?

Mais quand une fois on eſt lié l'un à l'autre, ſi l'on veut entretenir la paix, ne point donner à parler par des indiſcrétions deshonorantes, ou par des éclats ſcandaleux ; quelle reſſource ? Le Menſonge eſt encore l'unique. Oui, Meſſieurs, il faut dévorer des chagrins trop réels ; couvrir, du moins à l'extérieur, les dégoûts ſous l'apparence de l'amitié ; enſevelir au fond de ſon cœur ſes mécontentemens, & ſur-tout ne laiſſer jamais voir aux yeux d'un Public curieux & malin des regrets trop amers, des ſentimens trop équivoques l'un contre l'autre.

Quoi de plus néceſſaire dans le monde

que la politeſſe ? & qu'eſt-ce que c'eſt ? ſinon le talent de mentir avec art, avec fineſſe. Un homme eſt bruſque: celui-là vous déplaît ; celui-ci vous ennuie : gardez-vous, ſi vous voulez être poli, de leur témoigner vos ſentimens, ou de leur faire ſentir leurs défauts. Comblez-les de careſſes, au contraire ; ayez pour eux des égards; qu'en leur parlant, le miel coule de votre bouche. Ils vous ſont inſupportables ; mais ils vous aimeront ſi vous leur témoignez des ſentimens.

Voyez ce Courtiſan, qu'il ſoit votre modèle. Tout le monde vante ſa politeſſe, ſa douceur. Dorimon le laſſe, le fatigue, l'excéde par ſes aſſiduités, par ſes reſpects. Lui en témoigne-t-il l'ombre du chagrin ? au contraire, il l'embraſſe, il le flatte, il lui fait mille proteſtations de zèle, d'attachement, mille offres de ſervice, il l'appelle ſon ami. Dorimond ſort extaſié, il ne ſoupçonne pas même que le Courtiſan n'ait pas ces ſentimens dans le cœur : pourquoi ? On l'a flatté ; il eſt content.

La Vérité s'eſt vantée d'entretenir la paix avec les hommes Mais qui peut douter un inſtant que ſi l'on la diſoit à

tout le monde ſans ménagement, ce ſeroit ſemer par-tout le feu de la diſcorde ?

Qui ſe chargera de dire au Petit-Maître Damis qu'il eſt un fat, & que ſes manières déplaiſent aux perſonnes ſenſées ; à Dorante, qu'il eſt importun ; à Geronte, qu'il eſt vieux & degoûtant ; à Liſandre qu'il parle beaucoup & ne dit rien ? lui impoſerez-vous ſilence par la plus dure des Vérités ? Un Poëte vous amène myſtérieuſement dans le coin d'une chambre ; il tire un fatal papier ; j'ai fait, vous dit-il, ce matin un Sonnet : vous vous y connoiſſez ; parlez-moi naturellement, je ne veux point être flatté ; je connois le précepte,

Aimez qu'on vous conſeille, & non pas qu'on vous loue. *Boileau.*

& je veux le pratiquer. Vous eſſuyez la lecture du Sonnet, il eſt déteſtable, le langage en eſt gothique, la penſée fauſſe, la conſtruction louche ou forcée. Tout le monde ſçait combien les Poëtes chériſſent les enfans de leur Mu-

ſe. Serez-vous aſſez barbare pour déchirer les entrailles de ce pere tendre? lui direz-vous bruſquement que ſon ouvrage eſt déteſtable, qu'il ne devroit jamais écrire en proſe ni en vers? Si vous le faites, la colére entrera dans ſon ame, il vous chargera d'imprécations; il appellera enfin de votre ſentence à celui qui lui dira, que, ſi ſes vers ne ſont pas tout-à-fait bien, on reconnoît cependant en lui du talent & de la facilité, qu'on eſt encore heureux de faire des Vers comme lui. Voilà, s'écriera notre Poëte, un homme charmant, un excellent juge, un homme de beaucoup d'eſprit, & le meilleur des amis!

Dans l'amitié même eſt-ce toujours la Vérité qui ſcelle l'attachement qui régne entre deux perſonnes? Oſe-t-on toujours dire à ſon ami ſes défauts en face? N'eſt-ce pas le moyen de rompre ſur le champ avec lui? Vous aimez Liſimon, & vous lui dites qu'il eſt avare: il ſera dans l'inſtant votre ennemi; vous voulez lier avec Clitandre, ne lui dites pas qu'il eſt étourdi: ſi cela vous échappe, plus de commerce, plus de liaiſon à eſpérer. Il eſt des cas, ſans doute,

où l'amitié exige que l'on avertiſſe ſon ami de ſes fautes. Mais qu'il eſt difficile alors de bien jouer ſon rôle ! Que de ménagemens, que de biais, que de détours ſont néceſſaires pour ne pas choquer l'amour-propre de ſon ami ! combien de circonlocutions avant de s'expliquer ! quelle délicateſſe dans la main pour lever adroitement le voile de la Vérité, pour la faire même entrevoir, ou ſeulement pour la laiſſer ſoupçonner !

La Vérité s'eſt flattée de faire le bonheur de celui qui la cultive. Mais loin de-là, quelqu'un veut-il être abhorré dans la Société ? qu'il diſe la vérité. Dire à un homme qu'il eſt ſot ; à un autre, qu'il eſt lâche ; à celui-ci, qu'il eſt indiſcret ; à celui-là, qu'il manque de génie : rompre en viſiere à toute la terre, relever les défauts d'autrui, les reprocher ſans égards, c'eſt un ſecret ſûr pour ſe faire déteſter, pour être traité de miſantrope, d'homme atrabilaire, de ſauvage & d'inſociable.

Il eſt une claſſe d'hommes qui ne ſont pas, il eſt vrai, aſſez imprudents pour dire aux autres leurs défauts & leurs

vérités en face; mais qui se font un plaisir malin de s'en occuper dans la Société, & de les tourner en ridicule. On rit, si vous voulez, avec eux de leurs plaisanteries; mais les aime-t-on eux-mêmes? aime-t-on à fréquenter un médisant? On lui accorde de l'esprit; c'est tout au plus: mais du reste on le craint, & l'on le méseſtime. Tant il est vrai que relever même en Société les défauts du prochain quand il est absent, quoique souvent ces médisances retombent sur des personnes indifférentes, quoique ces défauts soient véritables, c'est le moyen de se faire haïr. Aussi jamais homme un peu délicat sur sa réputation ne se permet ces libertés, qui mettent trop souvent le trouble dans la Société.

Jugez, Messieurs, de tant de preuves si l'art de taire la Vérité est un secret si fatal à la vertu, s'il est le destructeur de la Société; jugez si ce reproche ne tombe pas plutôt sur la Vérité elle-même.

Qui fait souvent qu'un François appelle son ami en duel? n'est ce pas une vérité amérement reprochée? Que d'hommes pour avoir fait des autres un

portrait trop reſſemblant, ſe ſont précipités dans les derniers malheurs! Que dis-je? Qu'on admette dans la Société le droit de ſe dire la Vérité, de ſe révéler mutuellement ſes défauts, de ſe les reprocher l'un à l'autre; vous verrez à l'inſtant la fureur étinceler dans les yeux des hommes; elle jettera dans leur cœur la vengeance, la haine & tout ſon fiel: elle leur inſpirera ſes horreurs. Bientôt le glaive à la main, le Citoyen voudra venger lui-même ſur le Citoyen l'injure qu'il en aura reçue: le fer, le feu, le poiſon, ſeront employés; tout un Royaume nagera dans le ſang, & les plus fermes ſoutiens de l'Empire ébranlés par la Vérité, entraîneront ſous leurs ruines celles de l'État entier.

Détournons nos yeux d'un ſpectacle ſi tragique; abandonnons, Meſſieurs, cette triſte Vérité, qui ſeroit la ſource de tant de malheurs. Recourons au Menſonge: il nous amuſera par ſes productions; achetons les biens qu'il nous procure, nous n'en ſerons que plus honnêtes gens, quand nous ſçaurons nous taire ſur les défauts du prochain, que nous le flatterons à propos, que nous ſerons polis,

officieux, complaisans : ce sont là les vertus de Société. Le Mensonge nous les procurera, si nous sommes dociles à ses leçons, si nous consentons qu'il fasse notre bonheur.

JUGEMENT.

LA cause que l'on vient de plaider devant vous, Messieurs, paroît au premier coup d'œil un procès suscité par badinage, & facile à décider. Les Avocats que nous venons d'entendre n'en ont pas ainsi jugé. Chacun en particulier a envisagé sa partie sous les rapports les plus sérieux, & nommés pour terminer leur différend, nous allons décider en même temps de ce qui fait le bonheur ou le malheur des Etats.

Des objets aussi graves exigent toute notre attention, & pour porter une sentence équitable, il nous paroît nécessaire de rappeller en peu de mots sur quelles preuves l'un & l'autre Avocat ont appuyé la bonté de leur cause : nous en jugerons plus sûrement.

L'Avocat qui a parlé pour la Vérité

nous a montré qu'elle étoit néceſſaire dans un Etat, & qu'elle faiſoit le bonheur de tout particulier qui la prenoit pour guide de ſa conduite. Dans la premiere Partie, il a choiſi pour principe que la Vérité ſeule étoit le lien univerſel qui doit unir tous les hommes d'un même Empire. Dans le développement de ce principe, il a d'abord enviſagé l'Empire en général du coté du Prince & des Sujets : il eſt enſuite deſcendu dans les diverſes parties d'un Etat. Il a fait voir que la Vérité doit être l'ame de nos ſermens, de nos conventions, de nos engagemens, & les preuves qu'il nous a données, nous ont paru également fortes & convaincantes. Dans ſa ſeconde Partie, il a montré que l'eſprit & le cœur de l'homme étoient faits pour la Vérité, que rien ne pouvoit ſatisfaire ſon eſprit dans les beaux Arts, dans leſquels la perfection dépend d'une juſte imitation de la Nature, à moins que ces mêmes Arts ne portaſſent l'empreinte & le caractère de la Vérité : que tout y tendoit ; que la Vérité étoit le but de tous les Artiſtes dans l'imitation de la Nature ; que c'étoit la Vérité pour elle-

même qu'on cherchoit & qu'on trouvoit dans la Philoſophie & dans les Mathématiques. Enfin à l'égard du cœur, il nous a démontré que la probité doit être ſincere, c'eſt-à dire, véritable, & que notre cœur, ou la conſcience ne ſe rend jamais qu'à la Vérité.

Des idées auſſi conformes à celles que la Religion nous inſpire n'ont pas empêché que le Menſonge n'ait tenté de diſputer le pas à la Vérité.

Il s'eſt plaint du ton de fermeté que la Vérité a ſoutenu dans ſon Diſcours. Mais il nous paroît que c'eſt le ſeul qui lui convienne, & qu'une bonne cauſe doit être défendue ſans crainte & ſans molleſſe. Le Menſonge, en accordant que la ſincérité & la droiture dans notre conduite, dans nos ſentimens ſont néceſſaires à la Société, a, ce ſemble, décidé contre lui. Les diſtinctions qu'il a apportées ne détruiſent point la Vérité, puiſqu'elles en ſont de purs ſynonimes : la droiture eſt la Vérité dans la conduite ; l'obéiſſance doit être vraie, auſſi bien que le zèle & l'attachement. Ce ſont des chicanes qu'il a formées plutôt que des raiſons

ſolides, oppoſées aux principes les plus eſſentiels : principes qui ont avec la Religion ſainte que nous profeſſons une liaiſon ſi étroite, que nous avons été ſurpris, puiſque Dieu même l'a dictée, puiſqu'elle eſt la baſe du bonheur de la Société, le fondement des Empires, & qu'elle poſe toute entière ſur la Vérité même, que l'Avocat de la Vérité n'en ait jamais parlé dans ſon Plaidoyer. Sans doute qu'il a ſenti que s'il avançoit ce moyen, il fermeroit par ce ſeul argument la bouche à ſon Adverſaire qui n'auroit pû lui répondre. Louons ſa complaiſance ; mais qu'elle ne nous empêche pas de lui rendre la juſtice qu'il mérite. Poſons donc pour principe inconteſtable, qu'avant tout moyen humain, la véritable Religion, qui eſt la nôtre, fait le bonheur & des Etats, & des Sujets, que ſans elle la Société ne peut ſubſiſter, qu'elle eſt la ſource des vertus morales, qui cimentent cette Société, que celles-ci n'en ſont que dépendantes, & ne doivent marcher qu'en ſecond.

Paſſons maintenant aux Arts, & convenons avec le Menſonge, que l'Art ajoute des agrémens à la Nature,

qu'il l'habille, qu'il la pare. Mais, puiſque la Vérité, ſelon le Menſonge même, eſt le fond ſur lequel l'Art travaille, maintenons la Vérité comme néceſſaire abſolument dans les Arts d'imitation, & n'anéantiſſons pas le fond en faveur de la broderie.

La Vérité eſt encore l'ame & le principe des Sciences, comme de l'Eloquence & de la Philoſophie.

Si l'Eloquence ſe ſert de Figures, ce ſont des ornemens qui ne ſont point faits pour déguiſer la Vérité; mais pour la faire mieux agréer aux hommes qui aiment l'éclat & la parure. Vengeons ſurtout la Philoſophie des plaiſanteries du Menſonge. Il a ſenti le foible de ſa cauſe: il a voulu le couvrir par l'ironie; mais le badinage n'a jamais détruit la Vérité. Le langage dont ſe ſert la Philoſophie n'eſt pas plus extraordinaire pour les Philoſophes que les termes des différens Arts ne le ſont pour les Artiſtes. Ce ſont des expreſſions reçues dans l'Ecole, & qui ſervent à prouver les Vérités les plus utiles, comme les plus certaines.

S'il eſt des objets que l'eſprit humain ne voit pas avec toute l'évidence poſſible

poſſible, il lui ſera toujours permis de les examiner & de tâcher de les pénétrer. Il en eſt en revanche bien d'autres ſur leſquelles nous avons des notions claires, dont la connoiſſance apporte à l'homme les biens les plus ſolides. Telles ſont dans la Métaphyſique les preuves inconteſtables de l'exiſtence de Dieu, & de l'immortalité de l'ame. Que ne devons-nous pas dans ce ſiécle à la Phyſique que tout le monde cultive, de même qu'aux Mathématiques, que l'on a enrichies des découvertes les plus précieuſes? C'eſt donc bien à tort que l'Orateur du Menſonge a eſſayé d'y jetter un ridicule que ces ſciences ne mériterent jamais.

Il nous a paru qu'il s'étoit plus attaché au danger qu'il y auroit pour la Société, ſi l'on permettoit à chacun de dire au prochain la vérité en lui reprochant ſes défauts. Mais qui ne voit que la politeſſe, la douceur, la complaiſance, vertus ſi néceſſaires à la Société, n'ont rien de commun avec le Menſonge? Il eſt de la politeſſe de ne bruſquer perſonne; de la généroſité, de faire à tout le monde des offres de ſer-

vice, & de rendre réellement ſervice dans l'occaſion. Il eſt de la douceur de ne dire d'injures à qui que ce ſoit, & de la complaiſance d'aller au devant des déſirs du prochain. Mais toutes ces qualités n'excluent pas la Vérité du cœur des hommes : on doit être vrai dans ſes principes, vrai dans ſa conduite : on doit l'être dans le cœur. Il faudroit autrement renoncer à la qualité d'honnête homme. Mais doit-on pour cela révéler les défauts des autres, les leur reprocher, ne faire aucune politeſſe, n'avoir aucune prévenance pour les perſonnes qui nous ſont même indifférentes ? Non. Ce ſeroit une folie que de vouloir être ainſi le réformateur de la terre : ce ſeroit même un crime, puiſque la perte, ou la déſunion des mortels dépendroit de cette pernicieuſe liberté.

Concluons donc en déboutant le Menſonge de ſes prétentions injuſtes. Défendons-lui de vouloir régner ſur nous, de nous dominer. Que la Vérité reſte en poſſeſſion paiſible de tous ſes droits ſur les mortels, qu'elle régne dans notre cœur, qu'elle les forme à toutes les vertus. Nous ne ſerons ja-

mais plus honnêtes gens, nous ne ferons jamais mieux le bonheur de la Société, que quand nous ſerons ſoumis à ſes préceptes auguſtes, & que nous les ſuivrons avec fidélité.

SAPHO A PHAON,

ELÉGIE TIRÉE D'OVIDE.

EH! quoi? n'eſt-il pas tems que ta ſurpriſe ceſſe?
Phaon, méconnois-tu la main de ta Maîtreſſe?
Ah! ſans chercher le nom de celle qui t'écrit,
Rappelle-toi qui t'aime, & qui ton cœur trahit!
Ne me demande point pourquoi, quittant la Lyre,
La funébre Élégie eſt le Dieu qui m'inſpire.
J'ai voulu te fléchir par de triſtes accens,
S'il eſt vrai que Phaon ſoit ſenſible à mes chants.
O! comment t'exprimer l'ardeur qui me dévore?
Par ton abſence, hélas! je la ſens croître encore.

Non, le Véſuve en feu, ni l'Ethna ton ſéjour,
N'offrent point d'incendie égal à mon amour.
C'eſt en vain que Mnaïs, Thétélyle, Cyrène
Accourent près de moi pour ſoulager ma peine;
Je cherche quels attraits m'avoient plû dans Cydno;
Athys même eſt ſans charme aux regards de Sapho.
Trop facile beauté dont abuſa ma flamme,
Faut-il donc qu'un ingrat vous remplace en mon ame?
Trompeur! eh! quoi? le Ciel t'a-t-il fait ſi charmant,
Pour feindre ſans amour les tranſports d'un Amant?
O preſtige des yeux! ô bouche peu ſincère!
Parle, es-tu quelque Dieu déguiſé pour me plaire?
Apollon, ou Bacchus, ſous ce front gracieux,
Pour troubler mon repos, ont-ils quitté les Cieux?
Mais de ce même amour que ta fierté condamne,
L'un brûle pour Daphné, l'autre pour Ariane.
Quel art les illuſtroit! Qui connut à Claros,
La fille de Penée, ou celle de Minos?

Mais moi, quand ſous mes doigts, je fais parler ma Lyre,
Phœbus même eſt jaloux des accords qu'il m'inſpire.
Alcée, en qui Lesbos voit un autre Apollon,
Près de ſon nom fameux a vu placer mon nom.
Ce talent ſi vanté dont m'orna la nature,
De mes foibles attraits répare aſſez l'injure;
Et ſi ma taille échappe à de vulgaires yeux,
Mon art remplit le monde & m'approche des Dieux;
Je ſuis brune, & ta vue en peut être bleſſée:
Cependant Andromède a ſçu plaire à Perſée;
Mais quoi! le nieras-tu? j'eus pour toi des attraits.
Tes yeux me trouvoient belle, alors que je chantois:
Rappelle-toi ces chants, ... ô ſouvenir trop tendre!
Ces chants, que tes baiſers me forçoient de ſuſpendre.
Dieux! combien, qu'en mes bras, tu te diſois heureux!
Combien rapidement ſe ſuccédoient nos vœux!
As-tu donc oublié ce bonheur, cette ivreſſe,
Ces ſermens de s'aimer, de s'adorer ſans ceſſe,

Et ces transports brûlans, qu'irritoient nos desirs,
Et ces tendres langueurs qui suivoient nos plaisirs ?
Syracuse, à tes yeux, offre un champ plus fertile :
Ah ! que fais-je à Lesbos ? que ne suis-je en Sicile ?
Jeunesse que l'Hibla renferme dans son sein,
Renvoyez ce transfuge à son premier lien ;
Belles, n'écoutez point ses paroles traîtresses,
Le parjure autrefois me fit mêmes promesses.
Et toi, Divinité, qui préside à mes jours,
Est-ce ainsi qu'à Sapho tu prêtes ton secours?
O mere des plaisirs ! ô Déesse d'Eryce !
Est-ce ainsi qu'à mes vœux tu dus être propice ?
Souffrirois-tu qu'un cœur qui te fût consacré,
Aux rigueurs du destin soit sans cesse livré ?
A peine la raison me prêtoit sa lumière,
Mes pleurs, avant le tems, ont coulé pour un pere ;
Un frere me restoit, hélas! ses tristes vœux....
Mais, pourquoi retracer, & sa honte, & ses feux ?
De ses biens aujourd'hui rassemblant le naufrage,
Echappé de l'amour, il court tenter l'orage.

Ma pitié, mes avis, ne ſervent qu'à l'aigrir ;
Pour prix de mes conſeils, il oſe me trahir ;
Ma fille, foible enfant, trop tôt privé d'un pere,
Vient encore affliger ſa déplorable mere :
Et toi, Phaon, qui ſeul me pouvoit conſoler,
Surcroît de mes ennuis, tu veux les redoubler !
Tant de maux ont enfin épuiſé ma conſtance.
Cédons, puiſqu'il le faut, à cette violence ;
Qu'on ne s'étonne plus ſi mes cheveux épars
Dédaignent dès long-temps d'attirer des regards ;
Et ſi laſſe du jour, infirme & ſans parure,
Sapho laiſſe entrevoir les tourmens qu'elle endure,
L'ingrat Phaon me fuit ! pourquoi voudrois-je, hélas !
Pour qui pourrois-je encor avoir quelques appas ?
Le ſort, je l'avouerai, me fit ſenſible & tendre,
Mon cœur eſt par mes yeux trop facile à ſurprendre.

A peine un triſte amour expire dans mon ſein,
Qu'un amour plus ardent s'y rallume ſoudain,
Soit que l'ordonne ainſi ce charme dont l'empire
S'étend également ſur tout ce qui reſpire ;
Soit que le goût des Arts qui prévint ma raiſon,
Ait préparé mon ame à ce fatal poiſon.
Ah ! contre tant d'attraits, contre tant de jeuneſſe,
Ai-je pû réſiſter à ma propre foibleſſe ?
Peut-on rien voir en toi qu'il ne faille admirer ?
Pour un Mortel plus beau pourrois-je ſoupirer ?
O Phaon ! quelle grace à la tienne eſt égale ?
L'Aurore, à ſon lever, te prendroit pour Céphale ;
Vénus, en te voyant, croit revoir Adonis,
Se trouble, & craint encor le pouvoir de ſon fils.
Dans la fleur du Printems, ta molle adoleſcence
Paroît éclore à peine au ſortir de l'enfance :
Accours, aimable objet, dont mon cœur eſt charmé,
Et ſi tu n'aimes point, ſouffre au moins d'être aimé !

Mes pleurs, ſur ce Billet ont tracé ton ouvrage.
Lis, ingrat, vois mes pleurs, & connois ton ouvrage.
Si tu quittois Sapho, ſi tu fuyois ces lieux,
Ah! devrois-tu du moins la quitter ſans adieux?
Mais tu fuyois, cruel, mes adieux & mes larmes;
Tu voulois m'envier juſques à mes allarmes;
Et tu ne m'as laiſſé pour gage de ta foi,
Que l'horreur & le vuide où je ſuis loin de toi.
Encor ſi j'avois pû, de cette main tremblante,
T'offrir à ton départ les préſens d'une Amante;
Et dans l'inſtant fatal qui dût nous déſunir,
Te laiſſer de ma flamme un tendre ſouvenir!
Hélas! que j'étois loin de te croire parjure!
Et je n'ai pu prévoir les tourmens que j'endure!
Quand un cruel récit m'annonça mon malheur,
Je demeurai ſans voix, ainſi que ſans couleur.
Mes larmes dans mes yeux formerent un nuage;
Ma douleur de mes ſens m'avoit ravi l'uſage,

Et quand je les repris, quand je pus entrevoir
L'excès de ma disgrace, & d'un crime si noir,
Un désespoir affreux s'empara de mon ame,
J'étouffai la pudeur, je divulguai ma flamme;
Et mes cris contre toi jusqu'au Ciel élancés
Apprirent à Lesbos mes transports insensés.
Caraxe, cependant, pour me braver encore,
Affecte d'ignorer le feu qui me dévore.
Pourquoi ces pleurs, dit-il? qui peut tant l'affliger?
Les jours de sa Cléis ne sont point en danger:
Ah! comment accorder l'amour & la décence?
Mon indiscrette ardeur a forcé le silence.
Tout le peuple m'a vû en proie à mes douleurs,
Bacchante échevelée, avouer mes fureurs.
La nuit, la seule nuit, vient suspendre ma peine;
A mes esprits troublés, son charme te ramène:
Des songes mille fois plus riants que le jour,
Te peignent à mes yeux fidéle & plein d'amour.
Malgré l'éloignement ton Amante égarée,
Se retrouve avec toi dans une autre contrée,

Là Phaon de moi ſeule, attendant ſon deſtin,
Docile & tendrement renverſé ſur mon ſein ;
Goûte la même ivreſſe, où ſe perdoit ſon ame,
Quand ſes yeux dans les miens ſembloient puiſer leur flamme :
Nos baiſers confondus, & cent fois répétés,
Par cent baiſers nouveaux, ſont encore excités,
Et j'y reçois enfin, d'une bouche plus pure,
Tous ces mêmes ſermens qui t'ont rendu parjure :
Oui, dans un ſonge heureux, & dont l'erreur me plaît,
Je jouis de ton cœur, tout perfide qu'il eſt ;
Quand l'Aurore naiſſante a frappé ma paupière,
Je revois à regret l'importune lumière ;
Je fuis au fond des bois, comme ſi les forêts
Renfermoient un remède à mes triſtes regrets.
A chaque pas encor, leur aſyle ſauvage
De mon bonheur paſſé me retrace l'image ;
Cette roche entr'ouverte, & cet antre ſacré,
Sont témoins de l'amour que tu m'avois juré.
Et voici ce même arbre, où retirés à l'ombre,
Nous comptions nos inſtans par des plaiſirs ſans nombre ;
Mais je n'y revois point cet infidéle Amant,
Ce Phaon, qui des bois fut le ſeul ornement.

Cependant je t'y cherche, & mon aveugle plainte
Te redemande aux lieux qui portent ton empreinte,
A cet antre, à ces lits de verdure & de fleurs,
Où l'herbe plus foulée invite à ces erreurs.
J'arrose de mes pleurs ces traces qui m'enchantent;
Je m'arrête partout où ces traits se présentent.
Le murmure des eaux, & l'ombre des cyprès
Semblent se conformer à mes tristes regrets.
De la sœur de Procné l'éloquente tristesse
Flatte le désespoir, & l'horreur qui nous presse;
Philomèle plaintive, au fond des antres sourds,
Redemande son fils, & Sapho ses amours.
Non loin de ces forêts, tranquille sans murmure,
Parmi l'émail des fleurs coule une source pure;
Un chêne étend au loin ses rameaux à l'entour,
Et forme un bois lui seul impénétrable au jour:
C'est là que de fatigue accablée & mourante,
Un sommeil imprévu fixoit ma course errante;

Quand la Divinité qui préſide en ces lieux,
Dans un ſonge effrayant vint s'offrir à mes yeux,
Et me dit : » O Sapho ! quelle ardeur te poſſéde ?
» Cherche à des maux ſans borne, un extrême reméde :
» Au couchant de l'Epire eſt un lieu redouté,
» D'où la mer & les cieux s'offrent de tous côtés ;
» Leucate (c'eſt ſon nom) promontoire terrible,
» Sera le terme enfin d'une flamme invincible :
» D'un cruel déſeſpoir, Deucalion preſſé,
» Y vint jadis éteindre un amour inſenſé ;
» Et s'élançant du roc au ſein de l'onde amère,
» Eprouva le premier ce danger ſalutaire.
» L'heureux Deucalion fut guéri ſans retour ;
» Et ſentit dans ſon cœur expirer ſon amour.
» Fuis, céde, à ſon exemple, au tourment qui te preſſe,
» Va, cours, vole à Leucate oublier ta tendreſſe.
Elle dit, & le ſonge avec elle s'enfuit :
Mais il n'emporte point le trouble qui me ſuit
L'horreur ſaiſit mes ſens, je tremble, je friſſonne :...
Que dis-je ? ce péril n'a plus rien qui m'étonne

Oui, Nymphes, je veux fuir un funeste tourment;
Je tremblois! eh! qui doit m'arrêter un moment?
Hélas! puis-je jamais devenir plus à plaindre?
Quels revers, ou quels maux me reste-t-il à craindre?
Partons. D'un triste amour terminons les rigueurs;
Et courons en Epire expirer mes fureurs.
Mais cependant, pourquoi m'envoyer à Leucate?
Quoi, ne pourrai-je avant fléchir ton ame ingrate?
Faut-il chercher si loin un secours odieux?
Hélas! ma guérison, cruel, est dans tes yeux!
Un seul de tes regards porté vers ta Maîtresse,
De son cœur désolé banniroit la tristesse.
Je puis, je puis encor revivre dans tes bras;
Ta seule cruauté me condamne au trépas.
O toi donc, qui cent fois plus dur que cette roche,
De la mort où je cours ne crains point le reproche!
Peux-tu bien sans regret, peux-tu faire expirer
Celle que ses talens te forçoient d'admirer?

Je voudrois aujourd'hui, ſignalant leur puiſ-
ſance,
Réunir tous les dons, & ſur-tout l'éloquence:
Mais, hélas! la douleur a corrompu ma voix;
Ma lyre eſt ſans accord, & ma muſe aux abois;
Et vous qui, dans Lesbos, faites régner les
graces,
Vous Eléves des Arts qui marchent ſur mes
traces,
Vous, que je célébrai dans mes écrits divers;
Ceſſez, Belles, ceſſez d'accourir à mes vers:
Vous connoiſſez Phaon, faites-le reparoître;
Rendez-moi mon Amant, ma muſe va renaî-
tre:
Sans Phaon, mon génie eſt timide & con-
traint:
Phaon l'enflammoit ſeul, ſon abſence l'é-
teint.
Que croire? qu'eſpérer? entendra-t-il ma
plainte?
D'une douce pitié ſentira-t-il l'atteinte?
Vents, & flots orageux, qui portez mes re-
grets,
Ne le rendrez-vous point à mes ardens ſou-
haits?
Ah! s'il eſt vrai, Phaon, que ton cœur plus
ſenſible
Aux vœux de ta Sapho ne ſoit point inflexible;

Que tardes-tu? Pourquoi, plus léger que les airs,
Ton Vaisseau n'a-t-il pas déja franchi les mers?
Epargne-moi l'horreur d'une si longue attente;
Pourquoi désespérer le cœur de ton Amante?
Accours, vole, reviens sur l'aile de l'Amour;
La joie & les plaisirs t'attendent au retour....
Ou si ton cœur ingrat, peu touché de mes larmes,
A combler mon malheur trouve encore des charmes,
N'hésite point, barbare, écris-moi de mourir,
Et que ton ordre au moins me condamne à périr!

ISMEINE.

SUR ces bords enchantés, où le Printems régne au milieu de la verdure & des fleurs, Ariſtée, fils de la Nymphe Cyrène, ſe plaignoit du ſort qui le ſéparoit d'Iſmeine. Elle étoit Prêtreſſe d'Apollon, & ce Dieu qui l'inſpiroit, ſembloit en avoir fait l'objet de ſes complaiſances, tant il avoit répandu ſur elle ſes dons les plus précieux. Daphné, la tendre Iſſé, la charmante Eglé même en euſſent été jalouſes.

O fils de Latone! s'écrioit Ariſtée, ſerois-tu devenu ſenſible pour Iſmeine? Son cœur, plus pur que le feu de Veſta, t'offre chaque jour un encens délicieux; elle fait chérir ton culte par les graces, dont elle embellit tout. Lui voit-on broder un voile pour le ſervice du Temple; ſous ſes doigts de roſe, l'or, la ſoie, la pourpre de Tyr, & les perles les plus belles de l'Orient, ont moins d'éclat que l'art & la main qui les employe. Si quelquefois Iſmeine conduit

les danſes ſacrées, il ſemble que les zéphirs ſoutiennent ſes pas, & que l'Amour les forme lui-même. Dans ce moment, Vénus eſt moins piquante; mais lorſqu'Iſmeine prend le Ciſtre ou la Lyre, & qu'elle y joint une voix qui ſéduit les cœurs, elle enchanteroit les Dieux mêmes. Tout ſe taît pour l'écouter, & ce ſilence général eſt le moindre effet que produiſent les chants d'Iſmeine dans la Nature.

Le ſeul pinceau d'Iſmeine pourroit exprimer tous ſes charmes; c'eſt toi, Apollon, qui conduis ſa main, lorſqu'elle trace avec les couleurs les plus vraies, ce que le cœur & le goût déſirent le plus. On voit dans ſes peintures le feu que Promethée ravit au Ciel, pour animer l'argile; preſtige qui ſe renouvelle dans les tableaux d'Iſmeine. Sa touche auſſi puiſſante que la Lyre d'Orphée, donne la vie aux êtres les plus inſenſibles, & la rendroit à ceux qui ont bû les froides eaux du Léthé.

Iſmeine eſt chérie de ſes ſœurs immortelles, dont l'empire renferme dans le vaſte ſein de l'imagination tous les tréſors du goût & du génie. Iſmeine, quoiqu'en ſecret, a paré de fleurs les Au-

tels de Thalie; mais quelque ſoin qu'elle prenne pour cacher aux Mortels les myſtères de ſon culte, on reconnoît toujours Iſmeine, ſoit que dans ſes vers elle aille ravir à Flore une offrande charmante, ſoit qu'elle y peigne avec des traits de feu les tendres inquiétudes d'Epicharis, ou que, faiſant parler comme de ſinceres amies la vertu & la raiſon, elle trace aux hommes de vives images des paſſions & des malheurs qu'elles cauſent.

O Iſmeine! reprenoit Ariſtée, que ne voyez-vous couler mes pleurs? Je vous ai donc perdue, vous, dont un ſeul regard faiſoit mon bonheur! hélas! auprès de vous, mes jours couloient dans une ivreſſe ſi douce! ſans ceſſe mon ame cherchoit la vôtre, & s'y perdoit, & ſi je la retrouvois dans vos yeux, je vous la rendois encore, & vous la receviez toujours plus tendrement. O momens heureux! O cruelle abſence! Mes yeux ne s'ouvrent plus qu'aux larmes! Qui viendra les terminer pour jamais? Terminons dans les flots une vie importune.

A ces mots, cet Amant malheureux ſe précipite dans les ondes du fleuve;

la Nymphe Cyréne, attentive à ſes deſtins, le reçoit dans ſes bras; mais il eſt déja couvert des triſtes couleurs de l'Empire de Pluton. Toutes les Nymphes des eaux accourent auprès de cette mere éplorée; la jeune Doris, Cymothoë, Aréthuſe, Phenice, la naïve Syrinx & la belle Aſtarté, partagent ſes ſoins & ſa douleur; mais Glaucus arrête les larmes de Cyréne en rappellant ſon fils à la vie, par une eſſence de corail & de perles.

O mon fils! dit Cyréne, pourquoi voulez-vous interrompre vos deſtins? Avez-vous oublié le ſecours d'une mere qui vous aime? Reprenez un eſpoir plus doux. Avant que le ſoleil ſoit de retour dans l'Océan, je vous rendrai cette Iſmeine, ſi néceſſaire à vos jours, & je ne vous quitte que pour vous rendre heureux.

Elle dit; elle part à l'inſtant avec la jeune Doris, pour aller conſulter Protée. Les flots & tous les Dieux de la mer favoriſent ſes deſirs. Tel que ces oiſeaux qui annoncent au Pilote effrayé de la tempête le retour du beau tems, ſon char vole ſur la ſurface des ondes.

Protée avoit aimé Cyréne; il lui dit

ces mots: » O Nymphe! je ne puis » changer les ordres du deſtin ; Ariſtée » ne peut revoir ce qu'il aime avant que » le Soleil ait atteint le Sagittaire.» L'amour d'Ariſtée pourroit-il réſiſter à une ſi longue abſence ? je vois déja les Parques fatales ouvrir leur cruel ciſeau ſur le fil de ſes jours. Prenez cette ceinture que Jupiter m'a donnée: elle a le pouvoir de changer en toutes ſortes de formes ; il faut chaque jour qu'une Nymphe prenne la forme d'Iſmeine ; je ne puis y ajouter ſon cœur : tel eſt la volonté des Dieux.

Cyréne paya d'un baiſer le préſent de Protée. Auſſi-tôt Doris met cette divine ceinture. Qu'auroit pû faire de plus la ceinture de Vénus ? Doris devient la parfaite image d'Iſmeine. Cependant elle traverſe l'humide plaine. Tous les Dieux de la mer, en voyant Doris ſous les traits d'Iſmeine, croyent revoir ce beau jour, où la Mere des Amours ſortit du ſein des ondes.

Ariſtée comptoit tous les inſtans depuis le départ de Cyréne. Il vole au-devant d'elle, il croit voir, il voit ſa chere Iſmeine ; Doris veut profiter de ſon erreur ; mais le cœur de cet Amant

ne peut ſoutenir ſon bonheur ; il tombe ſans voix aux genoux de Doris, qui, par les ſoins les plus tendres, le rappelle à la vie ; alors le Palais de Cyréne retentit du doux tumulte de la joie : on y prépare des fêtes, & on y appelle la troupe aimable des plaiſirs.

Doris n'avoit pu être inſenſible à tant d'amour qu'Ariſtée faiſoit paroître. Ma chere Iſmeine, lui diſoit Ariſtée, quel jour heureux pour moi ! que ne dois-je point à Cyréne ? hélas ! je ſens que vous ne me pardonnerez pas les fautes dont vous êtes cauſe ; je n'ai point encore remercié les Dieux, ni cette mere ſi tendre. Eh ! qu'eſt devenu Doris, qui a accompagné Cyréne ?

Ariſtée, interrompit Doris, quels ſoins vous occupent ? Les Dieux ont-ils beſoin de la reconnoiſſance des Mortels ? Ne perdons point les momens précieux que l'Amour nous accorde ; il ſuffit que votre mere ſoit contente. Mais quel intérêt prenez-vous à Doris pous vous en occuper dans les momens que vous paſſez avec moi ?

Quelle fut la ſurpriſe d'Ariſtée ! Ah ! dit-il, en lui-même, il faut que nos malheurs ayent troublé le cœur d'Iſ-

meine ; elle ne veut pas que j'offre ma reconnoiſſance aux Dieux & à la mere la plus tendre ; elle prend une part inquiette à celle que je porte à Doris ; Iſmeine craignoit les Dieux, ſon cœur étoit juſte & rempli de tous les ſentimens qu'inſpire un beau naturel.

Doris, en parlant ainſi, avoit ſent que les couleurs qui ſe répandoient ſur ſon teint alloient trahir les mouvemens qui l'agitoient, & ſes couleurs n'en furent que plus vives aux yeux d'Ariſtée. Eſt-ce donc là Iſmeine, reprenoit Ariſtée ? je n'avois jamais vu ſon teint, ni ſes beaux yeux obſcurcis par les nuages des paſſions ; ſon front fut toujours le ſéjour de la candeur, & la vive image de l'innocence & du calme de ſon cœur.

Ariſtée fut interrompu par le malheur d'une Bergere que la rapidité des flots entraînoit. Il courut à ſon ſecours, & la délivra d'un péril certain. Doris à ſon retour le reçoit avec froideur. Vous profitez aiſément, dit-elle, des occaſions de me quitter ; mais, répondit Ariſtée, je ne fais, Iſmeine, que vous imiter ; ne vous ai-je pas vu cent fois voler au ſecours des malheureux, vous

attendrir ſur leur ſort, & remercier les Dieux de vous avoir donné l'heureux pouvoir de réparer en eux les rigueurs de la fortune ? Quelque ſoin que vous ayez pris pour la cacher, peut-on ignorer que le Temple que vous habitez eſt l'aſyle de tous les infortunés, qu'ils y trouvent toujours une main auſſi généreuſe que belle prête à les ſecourir?

Ariſtée pénétré d'une injuſtice, où il ne reconnoiſſoit point Iſmeine, ſe retira, pour ne point montrer combien il y étoit ſenſible ; mais pendant qu'il ſe livroit à pluſieurs penſées qui ſe combattoient, Apollon après avoir éclairé le monde, vint ſe repoſer dans le ſein de Thétis. Toutes les Divinités s'empreſſerent autour de ſon char lumineux, & ce jour étant fini pour Doris, Phénice avoit avec la même ceinture pris la forme d'Iſmeine, & le même intérêt pour Ariſtée. Cet Amant la ſuivoit, quoiqu'il connût trop le cœur d'Iſmeine pour en avoir des allarmes, il ne pouvoit ſe défendre d'un petit mouvement que lui cauſoit le Dieu du jour ; mais ſi Phénice aimoit Ariſtée, elle n'étoit pas inſenſible aux préférences du

plus

plus brillant des Immortels ; Apollon, qui pénétroit ſon déguiſement, les lui prodigua, & Phénice n'en parut que trop reconnoiſſante aux yeux d'Ariſtée.

Quel plaiſir, s'écria cet Amant, quel plaiſir prend Iſmeine aux maux qu'elle me fait ſouffrir ! Pourquoi ces airs pleins de mépris qu'elle a pour les Nymphes de ces lieux ? Veut-elle leur faire ſentir qu'elle ſe croit plus de charmes ? Mais Iſmeine n'eut jamais de goût que pour la véritable gloire. On lui a toujours vu ignorer les faveurs dont les Dieux l'ont couronnée ; elle auroit plutôt éteint le feu de ſes yeux & de ſon eſprit pour faire briller les autres.

Ariſtée un peu abattu par la contrariété des ſentimens qu'il éprouvoit, acheva ainſi la journée de Phénice. La belle Aſtarré fut revêtue de la ceinture & de la figure d'Iſmeine : ſous cette nouvelle forme, elle reçut de la naïve Syrinx des louanges qui la firent rougir. Quoi ! dit-elle, les traits d'Aſtarté ne ſont-ils pas plus beaux que ceux de cette Iſmeine ? & pour combler mes maux, je ſens que j'aime Ariſtée. O fatale ceinture ! tu me fais perdre à la fois la gloire de mes charmes & le repos

de mon cœur! mais je veux me venger de l'odieuſe Syrinx.

A ces mots, elle va trouver ſes compagnes, & leur dit : Sœurs immortelles, Ariſtée n'eſt venu parmi nous que pour y mettre le trouble ; Syrinx en eſt aimée ; elle a tant d'opinion de ſes charmes, qu'avec leur ſecours ſeul, elle veut nous enlever Ariſtée, C'eſt ainſi qu'elle allume un dépit violent dans le cœur de ces Nymphes, dont le chaſte ſein s'ouvre pour la premiere fois à toutes les fureurs des paſſions ; mais Aſtarté, pour achever les maux qu'elle prépare, revele à Cyréne, qu'elle a ſurpris Ariſtée aux genoux de Syrinx.

Quelle fut la douleur d'Ariſtée, lorſque Cyréne lui reprocha qu'il lui cachoit l'état de ſon cœur! Vous aimez Syrinx, mon fils, vous étiez à ſes genoux ; Iſmeine en a été témoin ; elle eſt aſſez généreuſe pour me l'avoir appris.

Iſmeine! s'écria-t-il, ah! c'eſt une illuſion : le cœur d'Iſmeine eſt le temple même de la Vérité : elle donneroit ſa vie pour faire le bonheur des Mortels ; mais elle n'y voudroit pas contribuer par le plus léger menſonge ; & vous dites qu'elle a été aſſez généreuſe! . . . . . O

Cyréne ! ô ma mere! Iſmeinē n'a point de fauſſes vertus ; elle deſire d'en avoir de véritables, & jamais d'en montrer ; l'envie même ne fut jamais bleſſée des vertus qu'elle eut, & jamais auſſi elle n'oſa approcher de ſon cœur : quelqu'autre Nymphe aura fait ces rapports odieux.

Non, mon fils, reprit Cyréne, Iſmeine vous aime ſans doute aſſez pour faire votre bonheur aux dépens du ſien; mais la voilà, dit Cyréne, en quittant Ariſtée. Eſt-il vrai, dit Ariſtée, qu'Iſmeine m'abandonne, & que, plus cruelle encore, elle me donne à Syrinx ?

Ne me parlez plus de Syrinx, dit Aſtarté ; que je la hais ! Si vous m'aimez, ſi vous ne l'aimez pas, venez donc détromper les Nymphes de ces lieux, & livrer Syrinx à d'éternelles douleurs ; alors je vous rends mon cœur, & votre amour ſera la même meſure du mien.

A ces mots, Ariſtée tomba dans une rêverie profonde : qu'auroit-il pû répondre ? Il trouvoit Iſmeine ſi différente d'elle-même ; juſqu'à ce jour il n'avoit point éprouvé près d'elle tous ces mouvemens dont il étoit agité ; au con-

traire, de même que la Lyre d'Orphée adouciſſoit les monſtres les plus furieux, les yeux d'Iſmeine, la douceur de ſes traits, calmoit les tempêtes que les paſſions font naître dans une ame.

Ariſtée demeura plongé dans les penſées les plus triſtes & les plus tumultueuſes: l'enjouement de Cymodipe, la langueur d'Aréthuſe, les ſoupirs des Nymphes de la mer, les fêtes & la beauté de ces lieux ne pouvoient guérir les maux de ſon cœur. Il y conſervoit l'image de cette Iſmeine, où il avoit trouvé tant de charmes réunis à tant d'amour & de vertus, & cette image lui paroiſſoit celle des immortelles la plus parfaite que l'on pût adorer.

Les Dieux eurent pitié de ſes maux: ſur la fin du plus beau des jours, Apollon deſcendit dans le Palais de Cyréne; il avoit dans ſon char cette Iſmeine dont le cœur ne pouvoit être imité. Le Dieu, par ſa puiſſance, changea toutes les Nymphes de Cyréne, & leur fit prendre la forme d'Iſmeine. Tu peux choiſir, dit-il à Ariſtée, & ton choix te demeurera. Dieu puiſſant! s'écrioit Ariſtée, à quelles erreurs expoſez-vous un malheureux Amant! En diſant ces

mots, ſes yeux cherchoient la véritable Iſmeine ; toutes les Nymphes animées du même intérêt, employoient ce que l'art de charmer a de plus ſéduiſant ; leurs yeux pleins de feux déceloient leurs deſirs. Ariſtée en vit une dont les graces s'offroient avec une ſimplicité noble ; ſa belle tête étoit un peu panchée, ſes regards étoient doux & modeſtes ; il paroiſſoit dans ſes yeux quelques impreſſions de cette triſteſſe que la compaſſion excite dans un cœur vertueux. Ariſtée tombe à ſes genoux : c'eſt vous, s'écria-t-il, mon cœur ne ſe peut tromper, il n'eſt pour lui qu'une ſeule Iſmeine.

LA RENAISSANCE DES LETTRES EN FRANCE,

ODE*,

Présentée au nom d'un Collége, à son Eminence Monseigneur le Cardinal de la Rochefoucault, en 1757.

QUEL est ce pouvoir invincible?
D'où naissent ces soudains transports?
Je sens une main invisible
Qui m'enleve sur d'autres bords....
Où suis-je?.... d'horribles ténébres
Enveloppent ces lieux funébres
De la plus noire obscurité:
Le flambeau seul des Euménides
Epand sur ces déserts arides
Le sombre jour de sa clarté.

* Cette Ode n'a pas encore été imprimée.

Arrachons cette torche impie! ...
Un Temple s'éleve à mes yeux :
Entrons. ... ô crime! ... ô barbarie! ...
Quels débris! ... quels cahos affreux!
Urnes, Pyramides, Statues,
Pêle-mêle ſont confondues
Avec des Buſtes, des Tombeaux :
Héros ſacrés, que je revère,
Virgile, & toi, divin Homère,
Vos Ecrits volent en lambeaux!

L'IGNORANCE eſt l'affreuſe idole
Que l'on adore dans ces lieux.
O monſtre! ta fureur immole
Les Héros les plus glorieux :
Voilà donc les triſtes ravages,
Voilà les ſanglantes images,
Le fruit de tes complots pervers :
Ce Temple, cette enceinte impure
Eſt la honte de la nature,
Et le tombeau de l'Univers.

Tu raſſemblas pour ton cortége
A tes Autels inceſtueux
La troupe impie & ſacrilége
Des vices les plus monſtrueux.

Mais quelle rage frénétique
Précipite vers ce portique
Une foule d'adorateurs ?
Où courez-vous, Mortels ſtupides ?...
Aux pieds de ces Démons perfides
Allez-vous enchaîner vos cœurs ?

O FRANCE ! ô ma chere Patrie !
Je te vois fléchir les genoux :
Quoi ! de cette aveugle furie
Tu vas donc ſervir le courroux !
Ce monſtre, par reconnoiſſance,
Se dépouille avec complaiſance
Du bandeau qu'il met ſur tes yeux :
Il ſouffle dans ton ſein la guerre,
Et tu vas dans toute la terre
Etendre ſon régne odieux.

Qu'entends-je ?... une horrible tempête
A tout-à-coup troublé les airs.
Le carreau gronde ſur ma tête,
Je vois briller d'affreux éclairs....
Fuyons..... d'horreur mon ame émue...
Mais briſant le ſein de la nue,

Le tonnerre a rompu ſes fers :
C'en eſt fait, ce Temple eſt en poudre ;
Le monſtre écraſé par la foudre,
S'enſevelit dans les enfers.

Un char étincelant de gloire,
S'élance du ſéjour des Dieux :
FRANÇOIS* guidé par la victoire
Vient eclairer ces triſtes lieux :
Déja ſa féconde lumiere
Ranime la nature entiere,
Et la pouſſiere des tombeaux :
Ainſi la diligente Aurore
Eclaire, embellit & colore
Les fleurs, les prés & les coteaux.

Toi, dont la voix enchantereſſe,
De Thebes conſtruiſit les murs,
Et toi, qu'un excès de tendreſſe
Porta dans les enfers impurs,
Jamais de ſi riches ſpectacles,
Jamais de ſi pompeux miracles,

* François I, Pere des Lettres.

N'éterniſerent votre nom :
FRANÇOIS eſt Apollon lui-même ;
Reconnoiſſez le Dieu ſuprême,
Qui commande au ſacré Vallon.

Il dit.... les Muſes empreſſées
Raſſemblent ces débris épars :
Leurs mains relevent ces trophées ;
Et font renaître les Beaux-Arts.
Là, les colonnes renverſées,
Sur leur baſe ſont redreſſées,
Et charment mes regards ſurpris :
Ici, la riante Peinture
Captive la belle nature
Sous les graces du coloris.

Bientôt ſur les cendres infâmes
Du Temple antique & déteſté,
Où le Vice ourdiſſoit ſes trames
Pour enchaîner la Vérité,
S'éleve un Palais magnifique,
Où du Monarque pacifique,
On dreſſe le Trône & l'Autel :
Réunis pour lui rendre hommage,
Les Arts autour de ſon image,
Brûlent un encens immortel.

Arrache ce bandeau magique,
FRANCE, ſubis une autre Loi !
Sors de ton ſommeil léthargique,
Ton Roi t'appelle, éveille-toi !
Il vient déſiller ta paupiere ;
Ouvre les yeux à la lumiere,
Rougis de tes excès honteux.
Voici le Temple de Mémoire ;
Cours, vole, conſacre ta gloire
Par les exploits les plus heureux.

Tel qu'après les froids de Borée,
Excitant ſes courſiers fougueux,
Phébus dans la voûte azurée
Promene ſon char lumineux :
Par ſa chaleur douce & puiſſante ;
La Terre bientôt renaiſſante,
Enfante au feu de ſes regards ;
Flore, de feſtons ſe couronne ;
Les dons de Cerès, de Pomone,
Se colorent de toutes parts.

Telle eſt cette chaleur féconde ;
Tel eſt ce ſouffle créateur
Qui va produire un nouveau Monde ;
Et que FRANÇOIS puiſe en ſon cœur

Des esprits la masse agissante,
S'échauffe, bouillonne & fermente
A ses rayons victorieux ;
Et bientôt de ce germe utile
S'éleve une moisson fertile
Des fruits murs & délicieux.

Rivale de Rome & d'Athène ;
FRANCE, tu voles sur leurs pas ;
Tu fais revivre Démosthène,
César, Sophocle & Phidias.
Déja la victoire enchaînée,
Par Turrene suit entraînée
Le char de son Roi triomphant :
LOUIS te ceint du Diadême,
Et devant ta grandeur suprême
L'Univers se courbe en tremblant.

Parmi tant de Héros sublimes ;
Je t'apperçois, ROCHEFOUCAULT *!
Grand par tes Ayeux magnanimes ;
Tu prends un vol encor plus haut.

* M. le Duc de la Rochefoucault, Auteur des célébres *Maximes* & des *Mémoires sur la Régence de la Reine Anne d'Autriche*. Cette Maison est une des plus anciennes & des plus illustres du Royaume.

L'on vit la céleſte Uranie
Enflammant ton divin génie,
Dicter ſes leçons par ta voix ;
Et la Déeſſe de l'Hiſtoire
Immortaliſa ta mémoire
Avec les faſtes de nos Rois.

Et TOI, que des Dieux la clémence
A fait naître d'un ſi beau ſang ;
TOI, que la paix & l'innocence
Regardent d'un œil careſſant ;
Tu fais dans notre ſiécle avare
Briller la vertu la plus rare
Sous les traits de l'humanité.
La douceur marche ſur tes traces ;
Et tu ſçais relever tes graces
Par la touchante urbanité.

Tu ſçais, & c'eſt ici la marque
D'un Héros ſolidement grand ;
Tu ſçais ſeconder le Monarque
Qui te plaça dans ce haut rang.
Sage PRÉLAT, ta main céleſte
Détache le voile funeſte

Qui couvre les yeux de Plutus;
Et distributeur des richesses,
Tu ne prodigues tes largesses
Que comme Mécène, ou Titus.

Oui, cette industrieuse flamme,
Dont brûloit leur cœur généreux,
Est plus vive encor dans ton ame;
Tu fais tous les jours des heureux.
Fiers ennemis de l'ignorance,
Ils déployerent leur puissance,
Pour faire régner Apollon:
Tu suivras leur auguste exemple,
Tu vivras comme eux dans le Temple
Des Héros du sacré Vallon.

Muses, quittez votre Permesse,
Quittez vos superbes côteaux!
Venez éprouver la tendresse
D'un PRÉLAT sensible à vos maux....
Ces Sœurs si souvent implorées,
Vois-les maintenant éplorées,
Vois-les à tes pieds s'abaisser,
Daigne entendre leur voix plaintive,
Et prête une oreille attentive
Aux vœux qu'elles vont t'adresser.

» Nous proscrivîmes l'IGNORANCE,
» Le fléau de l'humanité,
» Pour venir éclairer la FRANCE
» Du flambeau de la Vérité:
» Mais son efficace lumiere
» N'avoit pas jusqu'à la frontiere
» Porté l'éclat de ses rayons;
» LOUIS commande, & Polymnie
» Y conduit une colonie
» De ses plus tendres nourrissons.

» Tandis qu'à force d'industrie,
» Laborieux cultivateurs,
» Dans les déserts de leur Patrie
» Ils sement le goût & les mœurs;
» Faut-il que la pâle indigence
» Vienne toujours par sa présence
» Troubler leurs travaux généreux!
» Tu t'attendris.... tu nous releves....
» Calmez vos craintes, chers Éleves!
» Le Prélat va combler vos vœux.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
30 SEP 1955
OF OXFORD
LIBRARY

ANECDOTE

HISTORIQUE.

C'EST de tout temps qu'on a vû des maris perdre tout-à-coup la tendreſſe de leur femme, & des femmes ceſſer de poſſéder le cœur d'un mari, au moment qu'elles s'y attendoient le moins, ſans que ni les uns ni les autres ayent jamais connu les véritables cauſes de leur malheur.

Perſuadé que l'inſtruction de l'exemple a plus de pouvoir qu'aucune autre, je n'héſite point à mettre ſous les yeux des époux de nos jours, qui ſe plaignent d'avoir cette diſgrace commune avec pluſieurs de ceux qui les ont précédés, l'Hiſtoire que l'on m'a contée ces jours paſſés : on me l'a donnée pour vraie ; on m'a dit en avoir connu les Auteurs : mais qu'elle ſoit réelle ou ſuppoſée, il me ſuffit d'être certain qu'elle ſoit utile, pour eſpérer qu'on me ſçaura bon gré d'en avoir orné ces *Amuſemens* *.

* *Les Amuſemens du cœur & de l'eſprit.*

Puiſſe-t-elle ramener au lien conjugal les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe qui ſe croyent autoriſées à s'en écarter, faire diſparoître, ou du moins oublier un titre peu honorable qu'on donne avec raiſon à tant de maris ! Puiſſe-t-elle leur aſſurer la poſſeſſion d'un bien que la Religion & les Loix paroiſſent n'avoir réſervé que pour eux; faire pour jamais rentrer dans les ménages la paix & l'union que l'inconſtance en a bannies; rendre à leurs juſtes propriétaires tant de préſens de la fortune, que l'on voit ſouvent paſſer en des mains étrangeres, & faire croire à tous ceux qui nous ſuccéderont qu'ils portent leurs véritables noms !

Un Sénateur d'une famille des plus diſtinguées de la Ville de Veniſe, épouſa la fille d'un homme de ſon état, qui ne lui cédoit en rien, tant du côté de la naiſſance que de la fortune. Son mariage eut au commencement le ſort de tous les autres.

Le mutuel amour des époux l'avoit autant cimenté que l'autorité de leurs communs parens; ils s'aimerent pendant l'eſpace de trois années avec une tendreſſe digne des Amans les plus dé-

licats ; deux enfans en furent les heureux fruits.

La quatriéme année commençoit à peine, que l'on s'apperçut que déja quelques dégoûts avoient altéré leur union. La femme, quoique d'une vertu & d'une fidélité à l'épreuve de tout, vint insensiblement à perdre ces égards, ces attentions & ces carresses qu'elle prodiguoit au mari au commencement de leur mariage.

L'habitude de se voir & de se parler, fit naître entre eux une certaine familiarité que le mari s'accoutuma bientôt à prendre pour une marque d'une légere estime. Il ne tarda point à chercher dans une autre ce qu'il s'imagina ne plus obtenir de l'amour de sa femme.

Le jour arriva enfin qu'il crut l'avoir trouvé. La fameuse *Nina*, Courtisanne de ce temps là, quoique plus âgée de six ans que sa femme, qui n'en avoit alors que vingt-quatre, fut celle qu'il jugea la plus propre à le dédommager de la perte qu'il pensoit avoir faite. Il l'aborde un jour, & lui parle ; tout en elle lui promet ce qu'il cherche. Il se détermine à s'en déclarer hautement l'amant, & à lui proposer

un prix digne des plaisirs & de la félicité que son amour lui fait espérer.

Le parti, comme on peut le croire, fut accepté. Le peu de précautions que prit le Sénateur pour ôter la connoissance de ce nouvel engagement, fut cause que tout Venise en fut bientôt instruit, & sa femme ne fut pas la derniere à l'apprendre. Sa tendresse qui dans le fond étoit toujours la même, & n'avoit fait que changer de forme, la contraignit à en porter quelques plaintes à son mari. Le Sénateur qui crut découvrir qu'elles partoient plus d'un amour-propre humilié que d'une véritable passion, n'y parut aucunement sensible. Ses visites pour Nina n'en furent que plus fréquentes, & ses dépenses que plus considérables.

Le désespoir s'empara du cœur de sa femme : il ne rentroit jamais chez lui qu'il ne lui vît employer des reproches, & les traitemens que la plus jalouse fureur puisse inspirer ; rebuté de ce genre de vie, il prit le parti de ne la plus voir. Quoiqu'il eût fait lit à part avec elle dès le commencement de son commerce avec Nina, il ne laissoit pas de lui procurer assez exactement le plai-

sir de jouir de sa présence aux heures du repas, où il ne manquoit jamais d'inviter quelque ami, qui lui sauvoit les violens procédés de sa femme; il lui supprima encore entierement cette douceur.

Ce fut alors qu'elle s'étudia à découvrir les véritables moyens qui pouvoient faire renaître les premiers instans de son mariage; aucun de ceux que son esprit lui présenta ne lui parut solide: elle se crut obligée à consulter les lumieres de quelqu'un plus éclairé & plus expérimenté qu'elle; personne ne lui sembla plus capable de lui donner des conseils à ce sujet que la puissante rivale qui lui avoit enlevé le cœur du Sénateur.

Elle se rendit un matin chez Nina, déguisée de façon à n'en être pas reconnue dans un autre temps. Elle débuta par se donner pour une femme de la même profession qu'elle. Je laisse à deviner ce qu'il en coûta à cette femme, qui étoit la vertu même, pour se résoudre à jouer un si indigne personnage. Mais quels efforts de l'amour outragé peut on condamner, s'ils peuvent conduire à lui attirer la justice qui lui est dûe?

Voici, poursuit la femme du Séna-

teur, le ſujet de ma viſite. Depuis que je me connois malheureuſement un cœur, je dis malheureuſement, parce que je n'en ai point retiré les avantages qu'il m'auroit dû valoir; depuis ce tems, dis-je, croiriez-vous, belle Nina, que je n'ai encore pu découvrir le ſecret de me conſerver un ſeul Amant? Ils m'échappent tous au moment que je m'imagine qu'ils ont le plus de ſujet de m'être attachés. Ce n'eſt point le fruit que j'ai lieu d'attendre de leur amour qui me les fait regretter; je ſuis non-ſeulement en état de ne point ambitionner leur tendreſſe par des vues de cette nature, mais encore on me voit tous les jours acheter moi-même celle de pluſieurs; la poſſeſſion d'un cœur me flatte plus que celle de tout autre bien; je ne crois pas que perſonne puiſſe mieux que vous m'enſeigner un art que j'ignore, & dont la connoiſſance ne peut manquer de faire le bonheur de ma vie. Votre beauté, votre taille, vos graces, votre eſprit, l'éclatante fortune dont vous jouiſſez, tout m'eſt garant que vous poſſédez cet art au ſouverain dégré. Que je vous aye l'obligation, charmante Nina, de cette découverte:

ſoyez ſûre que j'égalerai ma reconnoiſſance au ſervice.

La Courtiſanne lui répondit, qu'elle venoit la conſulter ſur une matiere ſur laquelle on ne pouvoit guères établir de préceptes certains. Elle l'interrogea ſur le genre de ſa tendreſſe, & n'y trouva rien à déſirer ; elle paſſa de-là à des queſtions qui ſe reſſentoient beaucoup du métier quelle avoit embraſſé, & dont la femme du Sénateur ne crut pas que ſon état de femme la diſpensât de rougir. Enfin ne jugeant pas qu'elle eût rien à ſe reprocher qui eût juſqu'alors contribué à faire déſerter la plûpart des prétendus Amans que ſes charmes lui avoient ſoumis, Nina lui dit : je ne connois point d'autre expédient que de vous rendre témoin des ſoins que j'apporte moi-même pour me conſerver celui qui a le plus d'empire ſur mon cœur. L'heure approche où ſon amour doit l'appeller chez moi: je vous cacherai dans un cabinet, d'où aucune de mes carreſſes & aucune de mes paroles ne pourra échapper à vos yeux ni à vos oreilles: ſi ma recette vous paroît bonne, vous en ferez uſage.

La femme du Sénateur accepta la propoſition avec joie : elle vit bientôt

arriver l'heure où la Courtiſanne avoit coutume de revoir ſon Amant ; elle ne tarda pas à l'entendre monter, & à prendre le chemin de la retraite que Nina lui avoit indiquée ; ſes yeux l'apperçurent en même temps que ceux de la Courtiſanne ; c'étoit le Sénateur lui-même.

Le premier mouvement de Nina fut de lui ſauter au col dès qu'il fut entré dans la chambre, & de le ſerrer étroitement dans ſes bras pendant une aſſez longue eſpace de temps, ſans proférer une ſeule parole. Quand elle crut avoir ſatisfait au devoir de ſa joie, elle n'eut rien de ſi preſſé que de lui préſenter un fauteuil, de tirer d'une armoire un habit plus léger que celui qu'il portoit, qui devoit lui rendre inſupportable la chaleur exceſſive qu'il faiſoit ; & tandis qu'elle le rafraîchiſſoit avec un de ſes éventails, qui, en ce pays-là, ſont à l'uſage des deux ſexes, & qu'elle avoit arraché des mains d'un domeſtique diſpoſé à lui en épargner la peine, elle lui diſoit d'un ton paſſionné : que je veux de mal à cette charge qui en même tems qu'elle me fait voir en vous un homme d'une haute naiſſance, & d'un mérite

accompli, vous oblige à des ſoins qui, en m'ôtant votre préſence, me privent de tout ce que j'ai de plus cher au monde, de tout ce qui peut s'attribuer le pouvoir de décider de ma vie, de mes plaiſirs & de mon bonheur ! Faut-il qu'il ſoit déterminé que le bien général doit l'emporter ſur le particulier ?

Que vous êtes tendre & délicate, ma chere Nina, lui répondit le Sénateur ! Je n'ambitionnerois un autre état que parce que j'eſpérerois qu'il me feroit paroître encore plus digne de votre tendreſſe, & je ne puis me plaindre de celui que j'ai, que parce qu'il ne me fournit pas au point que je le voudrois, les moyens de vous prouver tout ce que vous êtes à mes yeux.

La femme du Sénateur toujours enfermée dans le cabinet, dont la porte étoit un peu entr'ouverte, ne perdoit pas un coup d'œil, ni une ſeule expreſſion de nos deux Amans. Elle eut le déplaiſir de voir les délicieux momens où leurs carreſſes & toutes leurs douceurs les conduiſirent l'un & l'autre. Que ne ſouffrit-elle point ? Vingt fois elle fut tentée de quitter ſa retraite pour les interrompre, de s'aller jetter

ter aux pieds du Sénateur, & d'y reclamer la jouiſſance de ſes droits : cependant elle crut devoir ſe déterminer à lui permettre, & pardonner ce dernier outrage à l'amour conjugal, dans la crainte que ſa rivale n'apportât de trop grands obſtacles au ſuccès de ce projet.

Le Sénateur qui, ce jour-là, étoit attendu à dîner chez un de ſes confreres, fit ſa viſite plus courte que de coutume. Il prit congé de ſa maîtreſſe, en lui faiſant les plus tendres adieux, tels que ceux que ſe font des Amans qui ſont obligés de ſe quitter pour des années entieres. Nina employa tout ce qu'elle crut pouvoir contribuer à prolonger le plaiſir de le voir ; enfin ils ſe ſéparerent à leur grand regret.

La femme du Sénateur vit à peine ſon mari ſorti, qu'elle quitta ſa retraite, & courut embraſſer Nina, la remerciant en termes les plus forts du ſervice qu'elle venoit de lui rendre ; & ſe reſſouvenant qu'elle avoit promis de la récompenſer, elle lui fit préſent d'une chaîne d'or, que les Dames Vénitiennes ont coutume de porter aux bras. Celle-ci étoit des plus riches qu'il y eût alors, pouvant bien être eſtimée

environ six mille écus à cause de sa beauté & de la quantité de diamans qui y étoient enchassés. La Courtisanne ne se fit guères prier pour accepter ce précieux effet ; outre que son avidité naturelle l'y portoit, l'état aisé où lui parut être celle qui le lui offroit, malgré le malheureux succès de ses amours, ne lui permit pas d'apporter la moindre résistance.

Elles ne se furent pas plutôt quittées, que la femme du Sénateur fut trouver une de ses amies, à qui elle conta ses chagrins & son histoire entiere ; & la pria de demander à dîner à son mari pour le lendemain, bien assurée qu'il ne chercheroit point à s'en exemter, & ne manqueroit pas de la recevoir lui-même chez lui. L'amie se prêta à tout, & se rendit l'après-midi, comme par hazard, dans la maison où elle sçavoit que le Sénateur avoit dîné ; elle le tira un moment à l'écart, & lui présenta la requête dont elle étoit convenue avec sa femme.

Cette priere mit le Sénateur dans le cas de parler de l'humeur de sa femme ; il objecta qu'il craignoit de s'y exposer ; qu'il y avoit près de trois ans

qu'il ne la voyoit que rarement, & que cette reſſource lui avoit fait trouver une tranquillité que rien n'avoit troublée. Vous ne pouvez raiſonnablement vous diſpenſer de m'accorder la grace que je vous demande, lui répondit l'amie. Qui vous aſſure que ma préſence ne vous mettra pas à l'abri de ſa mauvaiſe humeur ? Repréſentez-vous que c'eſt moins pour elle, que pour moi, que vous ferez cette démarche ; vous eſt-il ſi difficile de ſacrifier à votre femme dans l'eſpace de trois années une heure ou deux de votre tems vous qui tous les jours en paſſez pluſieurs avec des gens qui vous ſont inſupportables ?

Le Sénateur vaincu par ſes inſtances & par ſes raiſons, conſentit à la ſatisfaire, & fit dire à ſa femme, dès qu'il fut rentré chez lui, que ſon amie viendroit le lendemain lui demander à dîner. On peut s'imaginer l'excès de la joie de cette femme. Elle eut ſoin de faire préparer un repas dont ſes deux convives euſſent lieu d'être contents. Avec quelle impatience n'attendit-elle pas l'inſtant qui devoit les lui amener ! Elle le vit enfin arriver.

Le Sénateur qui vouloit éviter de ſe

trouver un moment seul avec sa femme, avoit jugé à propos d'aller chercher lui-même la Dame son amie, & de n'entrer qu'avec elle. Sa femme, dès qu'elle l'eût apperçu, n'oublia point de commencer à faire le personnage qu'elle avoit si bien vû jouer pour lui à Nina. Comme elle ne prit alors de conseils que de sa tendresse, préférable en tout point à celle de la Courtisanne, elle ne manqua pas, quoiqu'elle ne l'imitât pas exactement en tout, de s'appercevoir que ses façons ne déplaisoient aucunement à son mari. L'heure du dîner étant arrivée, on se mit à table.

Le Senateur remarqua, avec une espéce de satisfaction, dans le cœur de sa femme une gaieté qu'il ne lui avoit jamais connue; il lut dans ses yeux avec quelque émotion, cet amour qui avoit signalé les trois premieres années de son mariage. Les attentions continuelles qu'elle eut pour lui tant que dura le dîner, l'étonnerent & le charmerent en même temps; il se disoit souvent à lui-même: quel est mon aveuglement! Puis, je nier que je ne possede une des plus jolies femmes de Venise? N'a-t-elle pas les graces, l'esprit, l'hu-

meur, en un mot, tous les avantages qui m'ont plû dans Nina ? L'amant tendre & délicat, l'honnête homme & le chrétien, tout ſe réveilloit en lui.

Lorſque la Dame invitée fit compliment à ſon amie ſur le repas, dont tous les mets étoient choiſis, il entendit avec une extrême ſatisfaction ſa femme lui répondre, que quelque plaiſir qu'elle eût à la recevoir comme elle le méritoit, elle ne pouvoit ſe diſpenſer de convenir que ſon mari avoit autant de part qu'elle à l'attention qu'elle avoit apportée à bien faire les choſes, ſuppoſé qu'ils euſſent lieu l'un & l'autre d'être ſatisfaits. Elle n'oublia pas de la prier de lui pardonner cet aveu ; qu'une abſence auſſi longue que celle que le Sénateur lui avoit fait eſſuyer, & les ſentimens où elle ſe trouvoit, la rendoient excuſable. Elle s'apperçut de l'heureuſe ſituation de ſon mari ; elle étoit trop intéreſſée à la découvrir pour qu'elle pût lui échapper.

Elle en profita pour lui faire voir ſes enfans, dont l'éducation étoit confiée à une gouvernante reſpectable, & qui, de leur côté, dînoient dans un appartement ſéparé ; leur tendreſſe naturelle,

& les instructions qu'ils pouvoient avoir reçues avant cette entre-vue, les conduisirent entre les bras du pere, qui leur fit un accueil digne de celui qu'il en recevoit. Sa femme qui ne sortoit pas un moment de ses attentions & de ses complaisances, fit comme si elle craignoit que leurs caresses ne fussent à charge à son mari, & leur ordonna de se retirer. Le Sénateur qui pénétra le motif d'un ordre pareil, dit à sa femme d'un ton attendrissant: *Pourquoi les obliger de me quitter ainsi? Il doit vous souvenir que je n'ai point cherché à regret à leur donner la vie. Sur quelle apparence jugez-vous que j'aye quelque répugnance à les voir?* Cette réponse qui obligea les deux Dames présentes à cette scène touchante, d'espérer que la tendresse paternelle le ramèneroit à celle, qu'il eut pour sa femme; cette réponse, dis-je, les obligea à laisser voir quelques larmes qu'elles ne furent pas maîtresses de retenir.

Le Sénateur même, par compagnie, y mêla les siennes. Dès que l'on eut quitté la table, il se lia entre ces trois personnes une conversation de plus d'une heure; le mari montra un esprit ex-

trêmement satisfait & tranquille ; il répondit à toutes les questions de sa femme, sans que cette complaisance parût lui coûter. Les devoirs de sa charge l'obligeant à sortir de bonne heure, il prit congé de l'une & de l'autre, & après avoir embrassé l'amie de sa femme, il donna également un baiser à cette derniere, au grand étonnement de toutes les deux. Cette singuliere faveur lui fit hazarder de lui demander quand on le reverroit. Après avoir rêvé quelque temps ; *ce soir*, répondit-il, d'un air riant. La joie qu'eut sa femme de cette réponse fut si excessive, qu'elle se laissa tomber de foiblesse entre les bras de son amie. On vit de nouveau des pleurs couler des yeux des deux témoins de ce spectacle attendrissant, & le Sénateur, lorsque sa femme eût recouvré ses forces, lui dit adieu une seconde fois, en lui serrant la main.

Il fut effectivement de parole ; & rentra le soir chez lui d'assez bonne heure. Sa femme, en ce moment, non contente d'imiter la Courtisanne, s'efforça de son mieux à renchérir sur elle ; & le mari ne put s'empêcher de se montrer pour elle, telle qu'il étoit la veille pour Nina, & de lui accorder une

nuit qu'il auroit juré le jour précédent de sacrifier toute entiere à sa maîtresse.

Celle-ci étonnée d'avoir passé toute une journée sans le voir, en fut en même temps si inquiette, qu'elle l'envoya prier le lendemain de très-grand matin de se rendre chez elle le plutôt qu'il lui seroit possible. Il étoit encore si enchanté des plaisirs que lui avoit procuré sa réconciliation avec sa femme, qu'il avoit presque besoin de ce messager pour se ressouvenir que Nina étoit au monde; cependant comme il étoit résolu de mettre entiérement fin à ce commerce, il chargea le commissionaire de la Courtisanne de lui dire qu'il alloit au plutôt la trouver. Son premier soin, dès qu'il fut levé & habillé, fut de se transporter chez elle.

Après qu'il en eût reçu les caresses ordinaires, il vit qu'elle avoit au bras la chaîne dont sa femme avoit orné le sien. Surpris de voir qu'elle eût passé en d'autres mains, il lui demanda d'où elle tenoit ce présent. De quelque Magicienne, lui répondit-elle, qui, avec toute sa science, n'a pas encore trouvé le moyen de se faire aimer; j'ai tout lieu de croire que cet ornement à la

vertu d'attirer ce malheur à toutes celles qui le portent; je commence à m'en reſſentir. Je ne vous ai point vu hier de la journée, & vous recevez aujourd'hui les marques de mon amour avec une froideur qui ne vous eſt point ordinaire. Le Sénateur la pria de ne point plaiſanter, & de lui avouer par quelle aventure cette chaîne lui appartenoit. Elle ſe contenta de lui dire qu'elle lui venoit d'une Dame qu'elle ne connoiſſoit pas; qu'elle étoit le prix de quelques conſeils qu'elle lui avoit donnés, ne jugeant pas à propos de lui détailler par quelle voie elle l'avoit gagnée, craignant que le Sénateur ne lui ſçût mauvais gré de la complaiſance qu'elle avoit eue de rendre une inconnue témoin de ſes actions lorſqu'il étoit chez elle. On ne m'ôtera pas de l'idée, ajouta-t-elle, qu'elle a le funeſte pouvoir que je lui attribue; je n'héſiterai point à m'en défaire.

Le Sénateur feignant de croire qu'elle étoit dans ces intentions, l'invita à lui donner la préférence ſur tous ceux à qui elle pourroit la céder. Dès ce moment, elle eſt à vous, reprit-elle, en lui préſentant. Le Sénateur l'accepta,

& n'ayant ſur lui qu'une modique ſomme d'argent, il lui fit ſon billet de celle qu'elle avoit coûté à ſa femme, ſe propoſant d'apprendre de la ſincérité de cette derniere, le fond de cette aventure. Des prétextes d'indiſpoſition lui ſervirent à éluder une entre-vue ſemblable à celle dont ſa femme avoit été témoin deux jours auparavant. Il ne reſta qu'une heure de temps auprès de Nina; & tant qu'il y fut, il fit ſon poſſible pour ne la point rendre certaine de la diſgrace qu'il lui préparoit. Il la quitta enfin, réſolu à ne la revoir que le plus rarement qu'il pourroit.

Il retourna de ce pas chez lui, où il continua à retrouver ſa chere Nina dans ſa femme, qui lui avoua par quel hazard la chaîne d'or, qu'il lui rapportoit, avoit paſſé entre les mains de cette Courtiſanne; il lui ſçut un gré infini de cette démarche, qui lui prouvoit ſi bien la force de ſa tendreſſe, & les regrets qu'elle avoit donnés à la perte de la ſienne; il envoya dès le ſoir même à Nina la ſomme dont il lui avoit fait le matin ſon billet, & fut depuis ce jour extrêmement rare pour elle, ainſi qu'il ſe l'étoit promis. Chaque fois qu'il la

voyoit, il ne manquoit jamais de rencontrer ſa femme, je veux dire, d'en eſſuyer des traitemens, tels qu'étoient ceux de ſa femme avant ſon retour vers elle. Il ne tarda point à prendre le parti de ne plus remettre les pieds chez elle, ce qu'il exécuta ponctuellement.

Nos deux époux continuerent à s'aimer & à vivre en bonne intelligence juſqu'à la fin de leurs jours, & le Ciel favoriſa leur union de la naiſſance de deux autres enfans qui, avec les deux premiers, promirent de bonne heure d'hériter un jour des vertus du pere & de la mere. *

* C'eſt ſans doute cette Hiſtoire intéreſſante qu'on a miſe depuis peu en action dans la Comédie intitulée : *La nouvelle Ecole des Femmes.*

DISCOURS

SUR L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE,

PAR LE P. GUINARD.

Non plus sapere, quàm oportet sapere.

LEs siécles, de même que les hommes, ont un caractère qui les distingue. On se pique aujourd'hui de Philosophie : voilà le goût dominant, & j'ose dire, la passion générale de notre siécle. Le Sujet qu'on propose, intéressant par sa nature, devient donc par les circonstances plus intéressant encore ; & ce Discours seroit d'une utilité véritable, si dans un peuple d'esprit qui veulent être Philosophes, il pouvoit convaincre les uns qui ne le seront jamais, & montrer aux autres comment ils le doivent être : deux connoissances aussi rares que nécessaires. Sans espérance de procurer un si grand avantage, essayons cependant de traiter la question relativement à ce double objet : traçons d'abord les caractères qui distinguent l'esprit philosophique de tou-

te autre ſorte d'eſprit, & poſons enſuite, d'après l'Apôtre, les bornes qu'il ne doit jamais franchir.

PREMIERE PARTIE.

AVANT d'expoſer en détail les propriétés eſſentielles de l'Eſprit philoſophique, qu'il me ſoit permis de le définir en deux mots ; le talent de penſer. Cette notion me paroît juſte & naturelle : ouvrons cette idée, & développons ce qu'elle enferme. Le premier trait que j'en vois ſortir, c'eſt l'eſprit de réflexion, le génie d'obſervation ; caractère plus grand & plus ſingulier qu'il ne me ſemble d'abord, & qu'on doit regarder comme la racine même du talent de penſer, comme le germe unique de la vraie Philoſophie.

Aſſemblez autour de vous les Maîtres & les Docteurs, dévorez tous ces Volumes qui promettent la ſcience de penſer ; appellez au ſecours de votre intelligence toutes ces régles ſi vantées des Ecoles, qui ſéparent, dit-on, les ténébres de la lumiere ; votre mémoire eſt enflée de ſes richeſſes, & vous voyez le peuple ignorant ſous vos pieds. Ce-

pendant ſi vous n'avez cette activité, cette force de raiſon qui fait réfléchir profondément, & qui, d'une ſeule idée, fait tirer en la creuſant mille autres idées cachées dans la premiere; ſi vous êtes dépourvu de ce génie d'obſervation, dont le caractère eſt d'examiner ſans ceſſe, d'étudier tous les objets qui paſſent devant lui, comparant tout ce qu'il voit, remontant d'une choſe à l'autre par un raiſonnement vif & naturel, ſaiſiſſant rapidement ces rapports intimes & cachés qui enchaînent les différentes parties du Monde, Phyſique ou Moral; ſi la Nature vous a refuſé cette grande qualité, ne vous flattez point d'être véritablement Philoſophes, & d'en avoir l'eſprit: non, vous ſerez toujours peuple, vous ne penſerez jamais, malgré tous les ſecours de l'art, que d'une maniere foible & commune. En vain poſſéderez-vous le pénible ſecret de captiver vos penſées dans une forme plus réguliere; en vain ſerez-vous remplis de cette Philoſophie morte, pour ainſi dire, qui n'eſt point née de votre raiſon; mais qui vient d'un Livre & d'un Maître. Tout cela vous laiſſe encore dans l'ordre du Vul-

gaire. Par quel endroit l'Eſprit philoſophique s'éléve-t-il donc au deſſus de la foule, au-deſſus même de tous les Philoſophes ordinaires ? C'eſt par le coup d'œil obſervateur, qui découvre à tout moment dans ſes objets des propriétés, des analogies, des différences, un nouvel ordre de choſes, un monde nouveau que l'œil du vulgaire n'apperçoit jamais ; c'eſt par le talent ſingulier, non de raiſonner avec plus de méthode, mais de trouver les principes mêmes ſur leſquels on raiſonne : non de compaſſer des idées, mais d'en faire de nouvelles, & de les multiplier ſans ceſſe par une réflexion féconde.

Talent unique & ſublime, don précieux de la nature, que l'art peut aider quelquefois, mais qu'il ne ſçauroit ni donner, ni ſuppléer par lui-même. Voilà le génie qui créa les ſciences ; & lui ſeul pourra les enrichir, & lui ſeul pourra les élever à la perfection. Que ſont en effet toutes les ſciences humaines ? Un aſſemblage de connoiſſances réfléchies & combinées. Il n'appartient donc qu'aux génies inventeurs & toujours penſans d'ajouter à ce tréſor public & d'augmenter les anciennes ri-

cheſſes de la raiſon. Tous les autres Philoſophes, peuple ſtérile & contentieux, ne feront jamais que ſecouer, pour ainſi dire, & tourmenter les vérités que les grands génies vont chercher au fond des abîmes. Ils ont un art qui les fait parler éternellement, quand d'autres ont penſé pour eux, & qui les rend muets, quand il s'agit de trouver une ſeule idée nouvelle.

Au génie des réflexions, comme à ſon principe, doit ſe rapporter cette liberté & cette hardieſſe de penſer, cette noble indépendance des idées vulgaires, qui forme, ſelon moi, un des plus beaux traits de l'Eſprit philoſophique.

Penſer d'après ſoi-même, caractère plein de force & de grandeur; qualité la plus rare peut-être, & la plus précieuſe de toutes les qualités de l'eſprit. Qu'on y réfléchiſſe, on verra que tous les hommes, à la réſerve d'un très-petit nombre, penſent les uns d'après les autres, & que leur raiſon toute entiere eſt en quelque ſorte compoſée d'une foule de jugemens particuliers qu'ils ramaſſent autour d'eux. C'eſt ainſi que les opinions biſarres des peuples, les dog-

mes ſouvent abſurdes de l'Ecole, l'eſprit de corps avec tous ſes préjugés, le génie des ſectes avec toutes ſes extravagances, ſe perpétuent d'âge en âge, & ne meurt preſque jamais avec les hommes; parce que toutes ces idées ſortent de l'ame des vieillards & des maîtres, entrent auſſi-tôt dans celle des enfans & des diſciples, qui les tranſmettent de même à leurs crédules ſucceſſeurs. Oui, je le répete; juger par ſes propres yeux, être l'auteur véritable de ſes penſées, c'eſt une qualité ſinguliere, & qui prouve la ſupériorité de l'intelligence.

Rien de plus commun que le défaut oppoſé, même dans les Philoſophes. Toute leur ſcience ordinairement eſt-elle autre choſe qu'un amas d'opinions empruntées, auxquelles ils s'attachent par foibleſſe comme le peuple à ſes traditions? Il eſt aiſé de compter les hommes fameux qui n'ont penſé d'après perſonne, & qui ont fait penſer d'après eux le genre humain. Seuls, & la tête levée, on les voit marcher ſur les hauteurs; tout le reſte des Philoſophes ſuit comme un troupeau. N'eſt-ce pas cette lâcheté d'eſprit qu'il faut accuſer d'avoir prolongé l'enfance du monde &

des sciences ? Adorateurs stupides de l'antiquité, les Philosophes ont rampé durant vingt siécles sur les traces des premiers maîtres : la raison, condamnée au silence, laissoit parler l'autorité ; aussi rien ne s'éclaircissoit dans l'Univers, & l'esprit humain, après s'être traîné deux mille ans sur les vestiges d'Aristote, se trouvoit encore aussi loin de la Vérité.

Enfin parut en France un génie pensant & hardi, qui entreprit de secouer le joug du Prince de l'Ecole. Cet homme nouveau vint dire aux autres hommes que pour être Philosophe, il ne suffisoit pas de croire, mais qu'il falloit penser. A cette parole, toutes les Ecoles se troublérent. Une vieille Maxime régnoit encore : *ipse dixit.* Le maître l'a dit : cette Maxime d'esclave irrita tous les esprits foibles contre le Pere de la Philosophie pensante ; elle le persécuta comme novateur & comme impie, le chassa de Royaume en Royaume ; & l'on vit Descartes s'enfuir, emportant avec lui la Vérité, qui, par malheur, ne pouvoit être ancienne tout en naissant. Cependant, malgré les cris & la fureur de l'ignorance, il re-

fusa toujours de jurer que les anciens fussent la raison souveraine : il prouva même que ses persécuteurs ne sçavoient rien, & qu'ils devoient désapprendre ce qu'ils croyoient sçavoir. Disciple de la lumiere, au lieu d'interroger les morts & les Dieux de l'Ecole, il ne consulta que les idées claires & simples, la nature & l'évidence. Par ses méditations profondes, il tira presque toutes les sciences du cahos ; & par un coup de génie plus grand encore, il montra le secours mutuel qu'elles devoient se prêter, les enchaîna toutes ensemble, les éleva les unes sur les autres, & se plaçant ensuite sur cette hauteur, il marchoit avec toutes les forces de l'esprit humain rassemblées, à la découverte de ces grandes vérités que d'autres plus heureux sont venus enlever après lui, mais en suivant les sentiers de lumiere que Descartes avoit tracés. Ce fut donc le courage & la fierté d'esprit d'un seul homme qui causerent dans les sciences cette heureuse & mémorable révolution dont nous goûtons aujourd'hui les avantages avec une superbe ingratitude : il falloit aux sciences un homme de ce

caractère, un homme qui osât conjurer tout seul avec son génie contre les anciens tyrans de la raison, qui osât fouler aux pieds ces idoles, que tant de siécles avoient adorées. Descartes se trouvoit enfermé dans le labyrinthe avec tous les autres Philosophes; mais il se fit lui-même des ailes, & s'envola, frayant ainsi de nouvelles routes à la raison captive : seconde propriété de l'Esprit philosophique. Ajoutons un trait qui achève de le caractériser.

Je le trouve dans le talent de saisir les principes généraux, & d'enchaîner les idées entre elles par la force des analogies : c'est véritablement le talent de penser en grand. Ce brillant caractère me frappe d'abord dans tous les ouvrages marqués au coin de la vraie Philosophie : je sens un génie supérieur qui m'enleve au-dessus de ma sphère, & qui m'arrachant aux petits objets autour desquels ma raison se traînoit lentement, me place tout d'un coup dans une région elevée, d'où je contemple ces vérités premieres, auxquelles sont attachées comme autant de rameaux à leur tige, mille vérités particulieres dont les rapports m'étoient inconnus :

il me ſemble alors que mon eſprit ſe multiplie & devient plus grand qu'il n'étoit. Les Philoſophes d'un genre vulgaire ſont toujours noyés dans les détails : incapables de remonter aux principes d'où l'on voit ſortir les conſéquences comme une eau vive & pure de ſa ſource, ils ſe fatiguent à ſuivre le cours de mille petits ruiſſeaux qui ſe troublent à tout moment, qui les égarent dans leurs détours, & les abandonnent enſuite au milieu d'un déſert aride. Ces eſprits étroits & rampans voyent toujours les choſes une à une, & ne les voyent jamais comme elles ſont, parce qu'ils n'ont pas ſaiſi l'enſemble, qui montre clairement l'uſage & l'harmonie des parties différentes. Science confuſe, amas de pouſſiere qui ne fait qu'aveugler la raiſon, & la charger d'un poids inutile. Jettons hors de notre ame cette foule de petites idées, & voyons s'il eſt poſſible comme le vrai Philoſophe, par ces grandes vues qui embraſſent les rapports éloignés, & décident à la fois une infinité de queſtions, en montrant l'endroit où mille objets viennent ſe toucher en ſecret par un côté, tandis que par un au-

tre, ils paroiſſent s'éloigner à l'infini, & ne pouvoir jamais ſe rapprocher. Il n'appartient qu'à ces génies rapides qui s'élançent tout d'un coup aux premieres cauſes, de traiter les Sciences, les Arts & la Morale d'une maniere également noble & lumineuſe : écartons avec dédain toutes ces minuties ſcolaſtiques qui rempliſſent l'eſprit ſans l'éclaircir ; ils vous porteront d'abord au centre où tout vient aboutir, & vous mettront à la main le nœud, pour ainſi dire, de toutes les vérités de détail, leſquels, à le bien prendre, ne ſont réellement vérité que pour ceux qui en connoiſſent l'étendue & les affinités ſecrettes : auſſi-tôt toutes vos obſervations s'éclairent mutuellement : toutes vos idées ſe raſſemblent en un corps de lumiere. Il ſe forme de toutes vos expériences un grand & unique fait, & de toutes vos vérités une ſeule & grande vérité qui devient comme le fil de tous les labyrinthes. Nous le voyons : c'eſt un petit nombre de principes généraux & féconds, qui a donné la clef de la Nature, & qui par une Méchanique ſimple, explique l'ordre de l'Architecture divine. Voilà le ſceau de l'Eſprit philoſophique.

Raſſemblons ici toutes ſes qualités eſſentielles. Un eſprit vaſte & profond, qui voit les choſes dans leurs cauſes & dans leurs principes ; un eſprit naturellement fier & courageux, qui dédaigne de penſer d'après les autres ; un eſprit obſervateur qui découvre des vérités par-tout, & les développe par une réflexion continuelle ; telles ſont les propriétés du ſublime talent de penſer : tels ſont les caractères qui diſtinguent l'Eſprit philoſophique de toute autre ſorte d'eſprit.

Après avoir expoſé ce qu'il eſt en lui-même, eſſayons de montrer, ſuivant la parole de l'Apôtre, les écueils qu'il doit éviter, les bornes qu'il doit ſe preſcrire relativement aux divers objets dont il s'occupe.

SECONDE PARTIE.

SCIENCES, Beaux-Arts, Littérature, Société, Mœurs & Religion ; c'eſt de tous ces objets qu'il faudroit ici rapprocher l'Eſprit philoſophique pour mettre dans tout ſon jour l'uſage & l'abus de ce talent précieux, pour fixer les limites en-deça deſquelles il eſt déraiſon & folie : on verroit que par-tout il a be-

soin du conseil exprimé dans ces paroles, *non plus sapere quàm oportet*, & que l'oubli d'une régle si nécessaire à la raison humaine le conduit à mille excès dans tous les genres : on verroit que les qualités mêmes qui forment son caractère, qualités utiles & brillantes, quand elles sont réglées, dégénerent toujours, quand on les pousse trop loin, en défauts grossiers, ridicules & souvent dangereux ; mais il faut se hâter, & je ne pourrois qu'indiquer en courant une foule de choses qui vaudroient chacune un Discours : jettant donc à l'écart la plus grande partie de mon Sujet, je m'attache à celle qui me paroît demander une attention particulière.

C'est par rapport aux ouvrages de goût, c'est par rapport à la Religion surtout que la Sagesse défend de laisser à l'Esprit philosophique une liberté trop étendue.

Séparons de la foule ces deux objets importans.

Par rapport aux ouvrages de goût : Si j'osois dire que le génie des Beaux-Arts est tellement ennemi de l'Esprit philosophique, qu'il ne peut jamais se réconcilier

réconcilier avec lui, combien d'ouvrages immortels, où brille une ſçavante raiſon, parée de mille attraits enchanteurs, éleveroient ici la voix de concert, & pouſſeroient un cri contre moi ? Je l'avouerai donc : les graces accompagnent quelquefois la Philoſophie, & répandent ſur ſes traces les fleurs à pleines mains ; mais qu'il me ſoit permis de répéter une parole de la Sageſſe au Philoſophe ſublime qui poſſéde l'un & l'autre talent : craignez d'être trop ſages, craignez que l'Eſprit philoſophique n'éteigne, ou du moins n'amortiſſe en vous le feu ſacré du génie. Sans ceſſe il vient accuſer de témérité, & lier par de timides conſeils la noble hardieſſe du pinceau créateur : naturellement ſcrupuleux, il peſe & meſure toutes ſes penſées, & les attache les unes aux autres par un fil groſſier qu'il veut toujours avoir à la main ; il voudroit ne vivre que de réflexions, ne ſe nourrir que d'évidence ; il abattroit, comme ce tyran de Rome, la tête des fleurs qui s'élevent au-deſſus des autres : obſervateur éternel, il vous montrera tout autour de lui des vérités, mais des vérités ſans corps, pour ainſi

dire, qui ſont uniquement pour la raiſon, & qui n'intéreſſeroient ni les ſens, ni le cœur humain ; rejettez donc ces idées, ou changez-les en images, donnez-leur une teinture plus vive : libre des opinions vulgaires, & penſant d'une maniere qui n'appartient qu'à lui ſeul, il parle un langage, vrai dans le fond, mais nouveau & ſingulier, qui bleſſeroit l'oreille des autres hommes. Vaſte & profond dans ſes vues, & s'élevant toujours par ſes notions abſtraites & générales, qui ſont pour lui comme des Livres abrégés, il échappe à tout moment aux regards de la foule, & s'envole fierement dans les régions ſupérieures. Profitez de ſes idées originales & hardies, c'eſt la ſource du grand & du ſublime ; mais donnez du corps à ces penſées trop ſubtiles, adouciſſez par le ſentiment la fierté de ces traits ; abaiſſez tout cela juſqu'à la portée de nos ſens. Nous voulons que les objets viennent ſe mettre ſous nos yeux ; nous voulons un vrai qui nous ſaiſiſſe d'abord & qui rempliſſe toute notre ame de lumiere & de chaleur. Il faut que la Philoſophie, quand elle veut nous plaire dans un ouvrage de goût,

emprunte le coloris de l'imagination, la voix de l'harmonie, la vivacité de la passion. Les Beaux-Arts, enfans & peres du plaisir, ne demandent que la fleur, & la plus douce substance de votre sagesse, *non plus sapere quàm oportet.* C'est ainsi que j'appliquerois cette maxime à ceux qui joignent l'Esprit philosophique au génie.

Mais si la Nature, en vous accordant le talent de penser en Philosophe, vous a refusé cette sensibilité qui saisit le beau avec transport & le reproduit avec force; si vous n'êtes qu'un esprit toujours refléchissant, la régle devient plus sévere à votre égard, & vous banmit de l'empire du goût. Eloignez-vous: la raison séparée des graces, n'est qu'un Docteur ennuyeux qu'on laisse tout seul au milieu de son Ecole. Vous n'apportez que des vérités tranquilles, un tissu de réflexions inanimées: cela peut éclairer l'esprit; mais le cœur qui veut être échauffé, demeure dans une triste inaction. Une Poësie morte, des Discours glacés: voilà tout ce que l'Esprit philosophique pourra tirer de lui-même; il enfante, & ne peut donner la vie.

Quel eſt ce Philoſophe téméraire qui oſe toucher avec le compas d'Euclide, la lyre délicate & ſublime de Pindare & d'Horace? Bléeſſe par une main barbare, cette lyre divine qui renfermoit autrefois dans ſon ſein une ſi raviſſante harmonie, ne rend plus que des ſons aigres & ſévères; je vois naître des Poëmes géométriquement raiſonnés, & j'entends une peſante Sageſſe chanter en calculant tous ſes tons. Nouveau délire de la Philoſophie! Elle chauſſe le brodequin, & montant ſur un Théâtre conſacré à la joie, où Moliere inſtruiſoit autrefois toute la France en riant, elle y va porter de ſçavantes analyſes du cœur humain, des ſentimens profondément réfléchis, un traité de Morale en dialogue.

Je pourrois, en parcourant tous les genres, montrer par-tout les Beaux-Arts en proie à l'Eſprit philoſophique, mais il faut ſe borner. Plaignons cependant ici la triſte deſtinée de l'éloquence, qui dégénere & périt tous les jours, à meſure que la Philoſophie s'avance à la perfection. Il eſt vrai que la paſſion des faux brillans & de la vaine parure a flétri ſa beauté naturelle à force

de la farder. Il est vrai que le bel-esprit a ravagé presque toutes les parties de l'empire littéraire ; mais voici un autre fléau plus terrible encore ; c'est la raison elle-même : je dis, cette raison géométrique qui dessèche, qui brûle, pour ainsi dire, tout ce qu'elle ose toucher. Elle renouvelle aujourd'hui la tyrannie de ce faux atticisme, qui calomnioit autrefois l'Orateur Romain, & dont la lime sévère persécutoit l'éloquence, déchirant tous ses ornemens, & ne lui laissant qu'un corps décharné, sans coloris, sans graces, & presque sans vie : une justesse superstitieuse, qui s'examine sans cesse, & compose toutes ses démarches : une fière précision qui se hâte d'exposer froidement ses vérités, & ne laisse sortir de l'ame aucun sentiment, parce que les sentimens ne sont pas des raisons : l'art de poser des principes, & d'en exprimer une longue suite de conséquences également claires & glaçantes ; des idées neuves & profondes, qui n'ont rien de sensible & de vivant ; mais qu'on emporte avec soi pour les méditer à loisir : voilà l'éloquence des Orateurs formés à l'Ecole de la Philosophie. D'où vient

encore cette Métaphysique distillée, que la multitude dévore, sans pouvoir se nourrir d'une substance si déliée, & qui devient pour les Intelligens eux-mêmes un exercice laborieux, où l'esprit se fatigue à courir après des pensées qui ne laissent aucune prise à l'imagination ? Tous ces discours pleins, si l'on veut, d'une sublime raison, mais où l'on ne trouve point cette chaleur & ce mouvement qui vient de l'ame, ne sortent-ils pas manifestement de ce génie de discussion & d'analyse accoutumée à tout décomposer, à tout réduire en abstractions idéales, à dépouiller les objets de leurs qualités particulieres, pour ne leur laisser que des qualités vagues & générales qui ne sont rien pour le cœur humain ? Je le dirai : ce n'est pas corrompre l'éloquence, comme a fait le bel-esprit ; c'est lui arracher le principe même de sa force & de sa beauté ; ne sçait-on pas qu'elle est presque toute entiere dans le cœur & dans l'imagination, & que c'est-là qu'elle va prendre ses charmes, sa foudre même & son tonnerre ? Lisons les Anciens, nous trouvons des peintures vives & frappantes qui semblent faire entrer

les objets eux-mêmes dans l'esprit, des tours hardis & véhémens qui donnent aux pensées des ailes de feu, & les jettent comme des traits brûlans dans l'ame du Lecteur : une expression touchante des sentimens & des mœurs qui se répand dans tout le Discours, comme le sang dans les veines, & lui communique avec une chaleur douce & continue, un air naturel & toujours animé, une variété charmante de couleurs & de tons, qui représente les nuances & les divers changemens du Sujet ; tous ces grands caractères de l'antique éloquence, pourroit-on les retrouver aujourd'hui dans ces Discours de pensées, si méthodiques, si bien raisonnés, dont l'Esprit philosophique est le pere & l'admirateur ? Défendons-lui donc de sortir de la sphère des Sciences, & de porter dans les arts de goût sa tristesse & son austérité naturelle, son style aride & affamé, *non plus sapere quàm oportet.* Mais c'est dans la Religion sur tout que cette parole doit servir de frein à la raison, & tracer autour d'elle un cercle étroit d'où le Philosophe ne s'échappe jamais. Il est vrai que la Sagesse incarnée n'est pas venue défendre à l'homme de pen-

ſer, & qu'elle n'ordonne point à ſes diſciples de s'aveugler eux-mêmes; auſſi réprouvons-nous ce zéle amer & ignorant qui crie d'abord à l'impiété, & qui ſe hâte toujours d'appeller l'anathême, quand un eſprit éclairé ſéparant les opinions des vérités ſacrées de la Religion, refuſe de ſe proſterner devant les fantômes ſortis de l'imagination foible & timide à l'excès, qui veut tout adorer, &, comme dit un Ancien, mettre Dieu dans les moindres bagatelles. Croire tout ſans diſcernement, c'eſt donc ſtupidité, je l'avoue; mais un autre excès plus dangereux encore, c'eſt l'audace effrenée de la raiſon, cette curioſité inquiette & hardie, qui n'attend pas comme la crédulité ſtupide, que l'erreur vienne la ſaiſir; mais qui s'empreſſe d'aller au-devant des périls, qui ſe plaît à raſſembler des nuages, à courir ſur le bord des précipices, à ſe jetter dans les filets que la juſtice divine a tendus, pour ainſi dire, aux eſprits téméraires: là vient ordinairement ſe perdre l'Eſprit philoſophique.

Libre & hardi dans les choſes naturelles, & penſant toujours d'après lui-même; flatté depuis long-temps par le

plaisir délicat de goûter des vérités claires & lumineuses, qu'il voyoit sortir, comme autant de rayons, de sa propre substance; ce Roi des Sciences humaines se révolte aisément contre cette autorité, qui veut captiver toute intelligence sous le joug de la Foi, & qui ordonne aux Philosophes mêmes, à bien des égards, de redevenir enfans; il voudroit porter dans un nouvel ordre d'objets, sa maniere de penser ordinaire; il voudroit encore ici marcher de principe en principe, & former de toute la Religion, une chaîne d'idées générales & précises que l'on peut saisir d'un coup d'œil; il voudroit trouver en réfléchissant, en creusant en lui-même, en interrogeant la Nature des vérités que la raison ne sçauroit révéler, & que Dieu avoit cachées dans les abîmes de sa sagesse; il voudroit même ôter, pour ainsi dire, aux événemens leur propre nature, & que les choses dont l'Histoire seule & la tradition peuvent être les garants, fussent revêtues d'une espece d'évidence, dont elles ne sont point susceptibles, de cette évidence toute rayonnante de lumiere, qui brille à l'aspect d'une idée, pénetre tout d'un coup l'es-

prit, & l'enleve rapidement ! quelle abſurdité ! quel délire ! Mais c'eſt une raiſon yvre d'orgueil, qui s'évanouit dans ſes penſées, & que Dieu livre à ſes illuſions. Craignons une intempérance ſi funeſte, & retenons dans une exacte ſobriété cette raiſon qui ne connoit plus de retour, quand une fois elle a franchi les bornes.

Quelles ſont donc, en matiere de Religion, les bornes où doit ſe renfermer l'Eſprit philoſophique ? Il eſt aiſé de le dire : la Nature elle-même l'avertit à tout moment de ſa foibleſſe, & lui marque en ce genre les étroites limites de ſon intelligence. Ne ſent-il pas à chaque inſtant, quand il veut avancer trop avant, ſes yeux s'obſcurcir, & ſon flambeau s'eteindre ? C'eſt-là qu'il faut s'arrêter. La foi lui laiſſe tout ce qu'il peut comprendre : elle ne lui ôte que les myſtères & les objets impénétrables. Ce partage doit-il irriter la raiſon ? Les chaînes qu'on lui donne ici ſont aiſées à porter, & ne doivent paroître trop peſantes qu'aux eſprits vains & legers. Je dirai donc aux Philoſophes : ne vous agitez point contre ces myſtères que la raiſon ne ſçauroit percer :

attachez-vous à l'examen de ſes vérités, qui ſe laiſſent en quelque ſorte toucher & manier, & qui vous répondent de toutes les autres : ces vérités dont la Religion s'eſt comme enveloppée toute entiere, afin de frapper également les eſprits groſſiers & ſubtils. On livre ces faits à votre curioſité ; voilà les fondemens de la Religion : creuſez donc autour de ces fondemens, eſſayez de les ébranler; deſcendez avec le flambeau de la Philoſophie juſqu'à cette pierre antique, tant de fois rejettée par les Incrédules, & qui les a tous écraſés ; mais lorſqu'arrivé à une certaine profondeur, vous aurez trouvé la main du Tout-puiſſant, qui ſoutient depuis l'origine du Monde, ce grand & majeſtueux édifice, toujours affermi par les orages mêmes & le torrent des années, arrêtez-vous enfin, & ne creuſez pas juſqu'aux enfers. La Philoſophie ne ſçauroit vous mener plus loin ſans vous égarer : vous entrez dans les abîmes de l'infini : elle doit ici ſe voiler les yeux comme le peuple, adorer ſans voir, & remettre l'homme avec confiance entre les mains de la Foi. La Religion reſſemble à cette nuée miracu-

leuſe qui ſervoit de guide aux enfans d'Iſrael dans le déſert : le jour eſt d'un côté & la nuit de l'autre. Si tout étoit ténébres, la raiſon qui ne verroit rien s'enfuiroit avec horreur loin de cet affreux objet : mais on vous donne aſſez de lumiere pour ſatisfaire un œil qui n'eſt pas curieux à l'excès ; laiſſez donc à Dieu cette nuit profonde, où il lui plaît de ſe cacher avec ſa foudre & ſes myſtères. Mais vous direz, peut-être : je veux entrer avec lui dans la nue, je veux le ſuivre dans les profondeurs où il ſe cache ; je veux déchirer ce voile qui me fatigue les yeux, & regarder de plus près ces objets myſtérieux qu'on écarte avec tant de ſoin. C'eſt ici que votre Sageſſe eſt convaincue de folie, & qu'à force d'être Philoſophe, vous ceſſez d'être raiſonnable. Téméraire Philoſophie, pourquoi vouloir atteindre à des objets plus élevés au-deſſus de toi, que le Ciel ne l'eſt au-deſſus de la Terre ? Pourquoi ce chagrin ſuperbe, de ne pouvoir comprendre l'Infini ? Le grain de ſable que je foule aux pieds eſt un abîme que tu ne peux ſonder ? & tu voudrois meſurer la hauteur & la profondeur de la Sageſſe éternelle, &

tu voudrois forcer l'Etre qui renferme tous les êtres, à ſe faire aſſez petit pour ſe laiſſer embraſſer tout entier par cette penſée trop étroite pour embraſſer un atôme ? La ſimplicité crédule du vulgaire ignorant fut-elle jamais auſſi déraiſonnable que cette orgueilleuſe raiſon qui veut s'élever contre la Science de Dieu ?

Tel eſt cependant le génie des Sages de notre ſiécle. Plus fiere & plus indocile que jamais, la Philoſophie autrefois vaincue par la foi, ſemble vouloir ſe venger aujourd'hui, & triompher d'elle à ſon tour. Hélas ! ſes triſtes victoires ne ſont que trop rapides. Oſerai-je le dire ? elle traite aujourd'hui Jeſus-Chriſt & ſa Doctrine, avec la même hauteur qu'elle a traité les anciens Philoſophes & leurs ſyſtêmes : elle s'érige en Juge ſouverain, & citant à ſon tribunal Dieu même & toutes ſes vérités adorables qui furent apportées du Ciel ; elle entreprend, comme dit l'Apôtre, avec les principes & les élémens groſſiers du ſiécle préſent, de juger les objets inviſibles & ſurnaturels du ſiécle à venir ; il faudroit que Dieu, pour ſe conformer à ſon goût, eût ſoumis tous

ſes myſtères au calcul, & qu'il eût réduit en géométrie une Religion touchante dans ſes Preuves comme dans ſa Morale, qu'il vouloit, pour ainſi dire, faire entrer dans l'ame par tous les ſens.

Verbe incarné, vous en qui ſont cachés tous les tréſors de la Science & de la Sageſſe, vous qui frappez les ſuperbes d'aveuglement, & qui révélez aux humbles les ſecrets de l'éternité, guériſſez l'eſprit humain de cette vaine Philoſophie qui le rend fier & ſçavant contre vous ; ôtez-nous ces fauſſes lumieres qui nous égarent, & rempliſſez nous de cette foi ſimple & prudente, qui donne aux enfans mêmes la Sageſſe de Dieu.

LA Relation ſuivante a été traduite ſur l'Original Anglois; elle paroît auſſi fidelle qu'intéreſſante. On prétend qu'elle a été faite par l'Ecrivain d'un Vaiſſeau Anglois, qui fit naufrage en 1589. Il n'échappa de tout l'équipage que cet homme avec quatre filles. Ces cinq perſonnes eurent le bonheur de ſe ſauver dans une Iſle juſqu'alors inconnue & inhabitée. La néceſſité de pourvoir à la multiplication, le fit réſoudre à être le mari de ces quatre jeunes perſonnes. Par ce moyen, il ſe vit pere en moins de 40 années, de 565 enfans ou petits-enfans. Aucun Vaiſſeau n'approcha de cette Iſle pendant le cours de ſa vie; & elle ne fut découverte que quelque temps après ſa mort, par un Navire Flamand, qui faiſant route au-delà du Cap de Bonne-Eſpérance, vers l'Eſt, fut pouſſé par un vent impétueux à la rade de cette Iſle, en 1667. Le nombre des habitans ſe montoit pour lors à près de 12000. Cette Iſle eſt ſituée au-delà de la Ligne Equinoxiale, vers le Midi, à 28 dégrés de latitude.

RELATION DE L'ISLE DE PINÉS,

Découverte vers les Terres Australes, peuplée par un seul homme, dont la postérité s'est trouvée monter à 1789 personnes des deux sexes, la soixantiéme année de son arrivée dans cette Isle.

LES Portugais ayant trouvé, pour aller au Indes Orientales, un passage moins dangereux, & plus court que ceux par où l'on y alloit auparavant, c'est-à-dire par le Midi de l'Afrique, quelques Marchands Anglois, excités par le gain incroyable qu'on y pouvoit faire, & par le desir d'y avancer le commerce que leur Nation avoit commencé à y exercer, prirent la résolution d'en tenter le voyage pour y faire quelque établissement. Dans cette vue, ayant demandé & obtenu de la Reine Elisabeth, en 1589, un octroi particulier & favorable, ils firent équi-

per quatre Vaiſſeaux. Mon Maitre qui avoit déja fait pluſieurs voyages de long cours dans ces mers, fut choiſi par ces Marchands pour être le Chef de cette petite eſcadre. Il voulut y mener toute ſa famille, compoſée de cinq ou ſix perſonnes; ſçavoir, de ſa femme, d'un fils âgé d'environ douze ans, d'une fille âgée de quatorze, de deux ſervantes, d'une eſclave Moreſſe & de moi, qu'il avoit pris pour tenir ſes Livres. Nous partîmes un Lundi, qui ſe trouva être le troiſiéme d'Avril de l'année 1589. Après nous être amplement pourvus de tout ce qui pouvoit être néceſſaire pour nous y établir quand nous y ſerions arrivés, le tout ayant été chargé, & nous étant embarqués dans un Navire bon & fort, nommé le *Marchand Indien*, de la charge ou portée d'environ 450 tonneaux, un bon vent nous fit mettre à la voile, & voguer ſi favorablement, que le quatorziéme Mai ſuivant, nous découvrîme les Iſles Canaries, & bientôt après le Cap verd. Nous y prîmes tous les rafraîchiſſemens & toutes les proviſions que nous crûmes néceſſaires; après quoi, nous continuâmes notre route du côté du

Midi, ſuivant un point ou un courant oriental; enſorte que le premier Août nous découvrîmes l'Iſle *Sainte-Hélene*, & y ayant abordés, nous nous y pourvûmes de nouvelle eau fraîche. De-là, nous dreſsâmes notre cours vers le Cap de *Bonne-Eſpérance*, où, par la grace de Dieu, nous arrivâmes heureuſement, après avoir été toutefois viſités, dans notre bord, de quelques maladies qui nous enleverent pluſieurs perſonnes; mais, qui épargnerent en particulier toute la famille de mon Maître. Juſques-là, nous n'avions eu que beau temps, & un calme très-riant; mais après être venus juſqu'à la hauteur & bien proche de l'Iſle *Saint-Laurent*, qu'on dit être la plus grande qui ſoit au Monde, nous fûmes ſurpris d'une furieuſe tempête qui s'opiniâtra à nous baloter pluſieurs jours avec une impétuoſité ſi effroyable, qu'elle nous fit perdre & l'eſpérance, & le jugement, ignorant ſi c'étoit contre des bancs de ſable, ou contre des écueils qu'elle nous feroit échouer & périr tous. Notre frayeur & notre triſteſſe s'augmentoient principalement pendant la nuit. En cet état, nous ne faiſions que pouſſer au Ciel les vœux les plus

ardens pour le retour du jour, & l'approche de quelque terre où nous puissions promptement aborder pour notre salut. Vers le commencement d'Octobre, (car le trouble & le désordre où de si cruelles appréhensions nous avoient jettés, nous firent oublier de compter les jours, parce qu'il nous falloit compter les momens, dans l'attente certaine de celui de notre mort qui nous sembloit inévitable), nous apperçûmes de loin quelque terre que nous ne connûmes point, & qui nous parut haute & montagneuse. La mer, dont la furie redoubloit, nous ayant forcés d'en approcher, sans apparence de secours, & sans autre certitude que celle de notre perte; notre Vaisseau faisant eau de toutes parts, & étant prêt à se briser, le Capitaine de mon Maître & quelques autres, croyant que le plus sûr moyen pour éviter la mort, étoit de se jetter dans l'esquif, les Matelots, & ce qui restoit de gens dans le bord, ne balancerent plus pour lors à s'élancer tout à la fois dans la mer, soit pour gagner l'esquif, ou pour se sauver à la nage: de sorte qu'il ne resta dans le Navire que la fille de mon Maître, les deux

ſervantes, la Moreſſe & moi. Mais ceux qui nous abandonnerent euſſent bien mieux fait de nous tenir compagnie, puiſque nous les vîmes tous périr & ſe noyer à nos yeux. Quoique nous ne duſſions attendre qu'un pareil ſort, la miſéricorde de Dieu voulut par un miracle particulier, nous conſerver la vie, en nous aſſujettiſſant encore à ſes néceſſités, & en nous réſervant à beaucoup de peines & de travaux: car le vent nous ayant pouſſés contre des rochers, & notre Vaiſſeau ayant craqué effroyablement par trois fois ſans s'être pourtant fracaſſé, nous nous jettâmes tous cinq avec difficulté ſur un traverſier de voile, que les coups de la mer avoient rompu, & qui nous portant dans un regorgement étroit qu'une petite riviere faiſoit entre les mêmes rochers, nous fit enfin prendre terre, preſque ſans vie & plus qu'à demi-noyés, à la réſerve de la Moreſſe. Enſuite étant montés ſur une pointe de rocher, nous découvrîmes avec douleur, & nous regardâmes d'un d'œil auſſi humide de nos larmes, que l'étoit d'ailleurs le reſte de notre corps, les triſtes débris de notre naufrage flottant ſur l'eau. J'avois dans ma

poche une boëte avec des pierres, & un fusil que je portois ; elle nous vint fort à propos ; car étant à l'épreuve de l'eau, & bien fermée, la mêche s'étoit conservée séche & combustible ; de sorte qu'ayant allumé un tas de buchettes de bois pourri, nous nous séchâmes. Je quittai pour un peu de temps la compagnie de ces femmes, pour voir si je n'appercevrois personne de nos gens, que la bonté divine eût fait aborder au rivage aussi heureusement que nous ; j'eus beau chercher & appeller mes compagnons, mes cris & mes lamentations furent inutiles, puisqu'ils n'étoient plus ; je n'apperçus même aucune trace de créature vivante. Le soir s'approchoit, je m'en retournai avec un chagrin mortel vers le lieu où j'avois laissé mon unique compagnie, qui étoit déja fort en peine & fort alarmée de mon absence, parce qu'après Dieu, j'étois leur seul appui & toute leur espérance.

Quoique réunis & assez tranquilles, nous craignions que les Sauvages qui pouvoient habiter cette Isle, ne nous vinssent assaillir ; nous n'en vîmes néanmoins aucunes traces ni aucuns vesti-

ges ; enfuite remarquant que les bois qui ſe préſentoient à notre vue étoient tout ſemés & fermés de brouſſailles extrêmement touffues, ainſi que de haliers fort épais, au travers deſquels il eût été impoſſible de percer, nous craignîmes qu'ils ne recelaſſent des animaux aſſez féroces pour nous venir dévorer. Mais ce qui, par-deſſus tout, nous jetta dans l'épouvante, fut la juſte appréhenſion que nous eûmes de ne rien trouver à manger, & d'être réduits à mourir de faim ; Dieu y avoit pourvû d'ailleurs, comme on l'apprendra dans la ſuite de ce récit.

Nous employâmes le reſte du jour à ramaſſer quelques planches de notre Vaiſſeau briſé, & à en tirer à ſec les cordages avec quelques lambeaux de nos voiles, pour nous en faire un petit couvert qui nous ſervît de retraite.

Je plantai donc après ce petit ſecours deux ou trois pieux ; & ayant attaché autant de cordes de l'un à l'autre, j'étendis par-deſſus, & j'y liai les bouts de voile que j'avois pu recouvrer ; enſuite ayant amaſſé du bois & fait du feu, pour ſécher quelques houpelandes, ou robes de Matelots que nous avions ſau-

vées, afin de nous en couvrir ; nous nous couchâmes tous ſous ce couvert. Comme le péril & la tourmente ne nous avoient pas permis de prendre aucun repos les trois ou quatre nuits précédentes, nous paſſâmes celle-là fort doucement, dormant d'un ſommeil fort tranquille & profond ; auſſi notre cœur ne pouvoit-il plus s'abandonner à la crainte dans notre nouvelle habitation, vu l'excès de notre langueur & de notre abattement.

Le lendemain, nous nous ſentîmes en meilleur état. Le vent ayant ceſſé, & le calme ſurvenu, nous expoſant à à la pointe des rayons du ſoleil ardent nous deſcendîmes ſur la grève, où nous trouvâmes épars çà & là, une bonne partie de la charge de notre malheureux bâtiment, pendant que le reſte qui flottoit encore, s'avançoit vers le bord.

Notre petite troupe donna tous ſes ſoins & toute ſon induſtrie à le pêcher & à en apporter ſur la terre tout ce qui lui fut poſſible d'en retirer. Nous en vinmes preſqu'entierement à bout, mettant en piéces ce qui étoit trop peſant, afin que nous le puiſſions plus facile-

ment transporter, traîner ou bien pouſſer devant nous. Nous ouvrîmes les caiſſes & les coffres, & prîmes ce qu'il y avoit dedans. Par ce moyen, nous eûmes des habillemens, tout ce qui convient au ménage, & même de quoi nous meubler, ce qu'aucun de nous n'eût jamais oſé ſe promettre. Avec tout cela, nous ne laiſsâmes point de nous contriſter pour le point le plus eſſentiel & le plus néceſſaire, qui eſt celui de la nourriture; puiſque tout ce que nous ratrapâmes de nos proviſions de bouche avoit été gâté par la ſalure, à la réſerve d'une ſeule caiſſe de biſcuit qui n'avoit pas été endommagée. Cette caiſſe nous fut d'un grand ſecours, & nous fit ſubſiſter pendant un temps.

Avec ce peu de proviſions, j'oſai m'avancer dans le pays, & ayant vu une ſorte d'oiſeaux, à peu près de la groſſeur des Cygnes, mais fort charnûs, fort gras, & dont la peſanteur ne leur permettoit pas de prendre l'eſſor, il me fut aiſé d'en tuer, & d'en rapporter quelques-uns à notre loge. Ces oiſeaux étant cuits, ſe trouverent d'un fort bon goût. De plus, ayant apporté d'Angleterre un grand nombre de poules & de poulets, pour manger durant le cours de notre

longue

longue navigation; il arriva que quelques-unes de ces pauvres bêtes, avec l'aide de leurs aîles ou autrement, se sauverent, lorsque nous échouâmes, dans le même endroit de l'Isle qui nous reçut, où pondant & multipliant beaucoup, elles nous fournirent de quoi nous repaître. Enfin nous rencontrâmes sur la rade, auprès d'une petite riviere, une quantité excessive d'œufs, que certains oiseaux qui ressembloient aux canards d'Angleterre, y avoient pondus, & que nous éprouvâmes être excellens & friands à manger, de maniere que nous ne souffrions point de disette, & que nous avions tout ce qui est nécessaire pour l'entretien de la vie.

Le matin du troisiéme jour, considérant que rien ne nous faisoit obstacle, & ne nous donnoit aucun ombrage, nous nous hazardâmes à pénétrer plus avant dans la terre. Je choisis une place convenable, pour y bâtir une logette, & y fixer notre demeure à l'abri du vent, à couvert de la pluie & des injures de l'air, de même que des attaques nocturnes des bêtes farouches en cas qu'il y en eût dans le pays. Je m'arrêtai pour ce sujet près d'une fon-

taine, ou d'un agréable ruisseau, qui tiroit sa source d'une haute montagne extrêmement avancée dans la mer, & à côté d'un grand bois. Alors prenant une hache & une coignée, avec quelques autres instrumens que la mer d'ailleurs si impitoyable, nous avoit rendus parmi d'autres hardes; j'allai couper quelques arbres des moins gros, les plus droits & les plus convenables que je pus trouver; puis avec l'aide de ma compagnie, à qui la nécessité servoit de maîtresse, ayant foui assez avant en terre, nous les enfonçâmes dans les trous que nous avions faits, les fîmes tenir, & les assurâmes passablement aux quatre coins, clouant tout au tour les planches détachées de nos caisses, de nos coffres & débris du Vaisseau. Ayant placé la porte du côté de la mer, je tendis par-dessus les tristes restes de nos voiles. Dans la même semaine, je fis une espéce de grands coffres en façon de caisses, capables de renfermer tout notre petit attirail. J'avois donc choisi une place assez commode pour notre gîte, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de nous adresser quelque Navire, à la faveur duquel nous puissions nous en

retourner en Angleterre; ce qui n'arriva point, d'autant que cette Isle est, comme je pense, tout à-fait hors de toutes sortes de passage. Ayant vécu quatre mois entiers de la sorte, sans avoir fait rencontre d'aucun Sauvage, ni vû paroître qui que ce fût des nôtres; concluant alors que tout avoit été assûrément noyé, nous nous enfonçâmes plus volontiers dans le pays. Nous eûmes le plaisir d'y remarquer un payſage charmant, une campagne tapissée & couverte d'une verdure fraîche & riante toute l'année, des arbres toujours chargés de fruits excellens, & d'un goût délicieux, une quantité incroyable de diverses sortes d'oiseaux, un chaud perpétuel, & jamais plus de froid qu'on n'en sent en Angleterre au mois de Septembre; un lieu, en un mot, où, s'il étoit bâti & rempli de monde civilisé, on vivroit avec toutes les délices imaginables.

Les bois nous y fournissoient une espéce de noix de la grosseur d'une grosse pomme, dont la chair, le noyau ou le cerneau étoit très-agréable : étant sec, il nous tenoit lieu de pain. Nous ne mangions avec cela que des volailles;

& certains oiseaux de riviere, ressemblant à des Canards, dont les œufs étoient aussi excellens. Nous trouvâmes encore un animal à peu près de la grosseur d'une Chévre, dont il avoit assez les propriétés, portant deux fois l'an, & à chaque portée deux petits. Les bois & le plat pays regorgoient de cette bête, qui étoit si douce, & si privée, que nous la prenions sans peine & sans crainte.

Nous avions force poissons, & principalement de l'*Ecrefin*, qui étoit celui que nous prenions en plus grande quantité, & avec le plus de facilité; de sorte que nous ne manquions de rien de tout ce qui sert à se substenter. Aussi passâmes-nous la vie avec ces sortes de secours, six mois durant sans souffrir la moindre incommodité. Cependant l'oisiveté & la pleine jouissance de tout ce que j'aurois pu desirer, commença à me rendre plus attentif du côté du Séxe. La nécessité nous ayant rendus plus familiers ensemble, que nous n'étions auparavant, il ne me fut pas difficile d'obtenir l'affection des deux servantes de mon Maître; ce qui se fit à l'insçu des deux autres, & particulierement de sa fille.

l'habitude nous faisant oublier nos premieres précautions, la fille de mon Maître prit aussi envie de nous imiter; de quoi je n'eus garde de m'affliger, attendu qu'elles étoient toutes les trois agréables, belles & bien faites; le repos & la nourriture ayant joint à cela un teint frais & un embonpoint qui les rendoient charmantes.

Dans l'abondance des vivres, nous passions le temps fort tranquillement, n'ayant aucune chose qui gênât notre liberté, ou qui nous mît le moins du monde dans la crainte: nous contentions tous nos desirs, & déchus de toute espérance de passer jamais en d'autres pays, ni de retourner en notre Patrie, nous craignîmes de mourir ainsi seuls sans postérité, & sans avoir sur nos vieux jours quelque nouvelle compagnie. Mais une de mes femmes, qui étoit la plus grande, la plus belle & la premiere que j'avois aimée, ne tarda pas à rester enceinte. La fille de mon Maître fut la seconde, & la troisiéme les suivit bientôt après.

De façon que la Moresse fut la seule qui ne put donner les même marques: elle en conçut du chagrin, & ne sou-

pira pas peu de n'avoir pas eu lieu juſqu'alors d'imiter ſes compagnes ; elle ſçut par la ſuite ſe les rendre ſi favorables, qu'elle ſe vit dans le même état que les autres ; d'où il arriva que la premiere année de notre ſéjour dans ce beau déſert, toutes mes femmes me donnerent chacune un enfant, de grandes eſpérances de m'en donner beaucoup d'autres à l'avenir.

La premiere mit au monde un beau garçon ; la fille de mon Maître, qui étoit la plus jeune de toutes, n'accoucha que d'une fille ; & la ſeconde ſervante ſe vit délivrée d'un enfant du même ſexe ; mais avec plus de douleur que les autres, attendu ſon embonpoint ; au lieu que la Moreſſe ne ſçut ce que c'étoit que cette peine. Elle nous donna pourtant une fille belle & blanche, par où je me vis avantageuſement pere d'un fils & de trois filles au bout de l'année.

Nous manquions de tout ce qui eſt néceſſaire pour emmailloter ou envelopper nos petits enfans ; nous ne faiſions point d'autres façons que de les faire repoſer ſur du feuillage épais, ſans leur rien étendre par-deſſus, ce qui nous

mettoit fort en peine, persuadés que nous en aurions encore beaucoup d'autres, & qu'il nous seroit impossible de les habiller tous, comme nous aurions pu faire les premiers; car tous les ans chaque femme augmentoit notre génération d'un enfant pour le moins, & malgré la privation de diverses nécessités pour la plus tendre enfance, de tout ce nombre, aucun ne fut jamais attaqué de la moindre infirmité. C'est pourquoi les habits qui étoient la seule chose qui nous manquoit, ne nous servoient que pour la pudeur : la chaleur & la bonté du climat nous en dispensant d'ailleurs, & nous garantissant du froid.

Nous vivions satisfaits de notre état. Notre famille se multiplioit, & croissoit à vue d'œil; rien ne troubloit notre tranquillité. Nous nous divertissions souvent à nous promener, & à nous délasser ensuite à l'ombre des arbres, ou à la source de quelque fontaine; j'avois même, aux heures de mon loisir, creusé divers arbres, pour nous retirer sur le chaud du jour, & pour y dormir avec mes femmes.

Toutes choses contribuoient de cette maniere à me faire trouver le tems bien

court, principalement mes femmes qui ne pouvoient plus vivre sans moi, ni supporter mon absence un seul moment. Lorsque nos pensées cesserent de se porter ailleurs, nous résolûmes, en faisant même prêter le serment à tout ce que nous avions d'enfans sous nous, de ne nous point abandonner les uns les autres, & de ne jamais sortir de ce lieu. Je me trouvois auprès de moi, outre mes quatre femmes, quarante sept enfans de l'un & de l'autre sexe, les filles étant néanmoins en plus grand nombre que les fils, qui tous, ainsi que les filles, croissoient à merveille. Nous jouissions tous d'ailleurs d'une parfaite santé, à cause de l'excellence de la nourriture que le pays nous fournissoit pour tout nos besoins.

La Moresse fut la premiere qui cessa à me donner des enfans, après en avoir mis douze au monde; ainsi je cessai d'avoir sa compagnie.

Pour la fille de mon Maître, de laquelle j'eus plus d'enfans, étant la plus jeune & la plus belle, elle fut celle qui fit mon plus fort attachement, comme je faisois pareillement le sien.

Seize ans s'étant écoulés, je trouva

bon de donner une compagne à mon fils aîné; j'en u'ai de même envers tous mes autres enfans, à meſure que je les vis aſſez grands & capables de cela.

Mes femmes ayant ceſſé de fructifier, le nombre des enfans de mes enfans ſe multiplia de telle ſorte que je crus qu'il iroit à l'infini : ma premiere femme m'en ayant donné treize ; la ſeconde, ſept ; la fille de mon Maître, quinze ; la Moreſſe, douze ; qui faiſoient enſemble le nombre de quarante-ſept.

En la vingt-deuxiéme année de notre ſéjour, ma Moreſſe mourut ſubitement, ſans que nous en puiſſions deviner la cauſe, ne lui ayant rien vu ſouffrir. Mes enfans ſe mariant auſſi-tôt qu'ils en avoient atteint l'âge, je leur aſſignois une demeure au-delà de la riviere, afin qu'ils ne s'incommodaſſent pas les uns les autres ; & quand les derniers, à la réſerve des deux ou trois plus jeunes, eurent été ainſi ſéparés & mariés à notre façon, alors ſentant le poids de mes années, je renonçai à tous les paſſe-temps de la jeuneſſe.

Tellement que la ſoixantiéme année de monâge, & la quarantiéme de ma

venue dans ce lieu, je donnai ordre à mes enfans de m'amener les leurs; & je trouvai que le nombre de mes descendans, par mes quatre femmes, allant déja sur la troisiéme génération, montoit à cinq cens soixante-cinq personnes de l'un & de l'autre sexe.

Je pris les mâles d'une race, & les joignis par le mariage aux filles d'une autre lignée, sans plus permettre, comme nous avions été obligés de faire auparavant, que personne épousât sa propre sœur; après quoi adorant la Providence & la bonté de Dieu, je les renvoyai.

Vous sçaurez de plus, qu'ayant encore une Bible qui m'étoit restée, j'avois appris à lire à quelques-uns de mes enfans; de sorte qu'avant qu'ils s'en retournassent, je leur ordonnai de la lire une fois le mois, en une assemblée générale qu'ils seroient tenus de faire pour cela.

Je perdis encore une de mes femmes en la soixante-huitiéme année de son âge. Il m'en mourut une autre l'année suivante, & il ne me resta plus que la fille de mon Maître, avec laquelle je fus encore ménage douze ans, au bout

desquels elle décéda. Je l'enterrai dans l'endroit où je désirois être mis à son côté après ma mort, ayant placé de l'autre côté ma premiere femme, pour être auprès de moi; la Moresse ensuite tout proche, & l'autre servante au-delà de la fille de mon Maître.

Etant ainsi resté veuf à l'âge d'environ quatre-vingt ans, je ne songeai plus qu'au repos & à la mort; je disposai de ma hutte, & de tout ce que je devois laisser après moi, en faveur de mon fils aîné, qui étoit marié avec ma fille aînée, issue de ma chere femme; ensuite je l'établis comme Roi, ou Gouverneur de tous les autres.

Je leur prescrivis, pour ce sujet, une forme de Gouvernement tout-à-fait approchante des bonnes Loix des Habitans de l'Europe; & pour les informer du principal de leurs devoirs, je les instruisis tous en la Religion Chrétienne, comme on la professe en Angleterre, ainsi qu'ils en parloient la Langue, leur enjoignant d'y persévérer, & leur défendant en cas d'abord & de commerce d'Etrangers, d'adhérer jamais à aucune autre doctrine, ni secte en fait de Religion.

Pour leur en faire le commandement, ayant atteint les quatre-vingt ans de mon âge, & les cinquante neuf de ma nouvelle habitation, je fis signifier à tous mes descendans, qu'il eussent à se présenter devant moi, ce qu'ils firent au nombre de mil sept cent quatre-vingt-neuf personnes des deux sexes.

Je priai Dieu, après les avoir exhortés, qu'il voulût multiplier sur eux la douceur salutaire de ses saintes bénédictions, & leur faire annoncer hautement les Mystères adorables de l'Evangile de Vie; après quoi je les congédiai. Comme je me trouvai fort caduc & décrépit, la vue me manquant, & le desir de vivre davantage se rallentissant en moi, je remis la Relation présente écrite de ma propre main à mon fils aîné, le chargeant de la garder soigneusement, & en cas que quelques Etrangers vinssent à aborder là, de la leur faire voir, leur permettant même d'en tirer la copie s'ils désiroient, afin que notre nom fût connu, & s'immortalisât sur la Terre.

Enfin je donnai à ma postérité celui de *Pinés d'Angleterre*, à cause que le mien étoit *Georges Pinés*; la fille de

mon Maître s'appelloit *Sara Engels*; mes deux femmes, *Marie Sparkers*, & *Elisabeth Trévers*. C'eſt pourquoi, afin de différencier tous ceux qui en ſeroient deſcendus, je leur impoſai le nom de leurs meres, les diſtinguant en *Engelſen*, *Sparken*, *Trevers*. & *Philipſen*; appellant de ce dernier nom les enfans de la *Moreſſe* qui fut baptiſée ſous le nom de *Philippe* ou *Philippine*, lors de ſa Profeſſion du Chriſtianiſme, ſans avoir aucun ſurnom. Cependant le nom général de *Pinés Anglois*, fut celui de la Nation. Dieu la veuille bénir de la roſée du Ciel, & de la graiſſe de la Terre.

LES ELEMENS,

POÈME GALANT.

Par M. DE LA VERGNE, Conseiller au Présidial de Ville-Franche en Rouergue.

MATIÉRE antique du Cahos,
Long-tems masse informe & confuse
De Terre, d'Air, de Feux & d'Eaux,
C'est moins vous que chante ma Muse,
Que le Dieu charmant de Paphos.
Toi qui d'une nuit si profonde,
Perçant les voiles éternels,
Devins l'Architecte du Monde,
Et le vrai pere des Mortels;
Puissant Amour! source féconde!
Reçois l'hommage de mes vers,
Et daigne exciter dans mon ame
Une étincelle de la flâme,
Dont tu débrouillas l'Univers.

LA TERRE.

L'OMBRE s'enfuit, & la lumiere
Développe les Élémens.
Parois, ô Terre! auguſte Mere
Des Dieux, des hommes & des tems.
Amour! elle eſt ſtérile encore;
Hâte-toi de remplir ſes vœux,
Le Ciel qui t'embraſſe & t'implore,
N'attend qu'un rayon de tes feux.
C'en eſt fait, il part, il s'élance,
Et déja de ſon influence,
Goûtant les fécondes chaleurs,
La Déeſſe, au Dieu qui l'anime,
Rend par un retour légitime
Un tribut de fruits & de fleurs.
Croiſſez, enfans de la Nature;
Arbres épais, cachez le jour;
Naiſſez, agréable verdure,
Vous ſerez utile à l'Amour.
Tendres fleurs, hâtez-vous d'éclore;
C'eſt à vous d'orner les Autels
Que l'homme, à ſa premiere aurore,
Doit élever aux Immortels;
Et vous, favorable Cybéle,
Cédez aux tranſports les plus doux,
S'il eſt des Dieux, l'amour fidéle
Ne les fit naître que pour vous.....

Mais quels bruits! quels feux? c'eſt la foudre:
Ah! dit-elle, au Maître des Dieux,
Voudrois-tu me réduire en poudre,
Pour ne régner que ſur les Cieux?
Suſpends les coups de ta juſtice,
Terrible vainqueur des Titans,
Leur mere n'eſt point leur complice,
Epargne lui l'affreux ſupplice
De ſurvivre à ſes habitans.
Calmez-vous, Déeſſe éplorée,
Le Dieu ſe rend à vos deſirs:
La Terre ainſi que l'Empirée
Va concourir à ſes plaiſirs.
Aſſiſe auprès de l'onde amère,
Auprès de ſes troupeaux épars,
Europe arrête ſes regards
Sur un taureau qui ſçait lui plaire;
Doux, amoureux, & careſſant,
S'il vous enleve en bondiſſant,
Raſſurez-vous, jeune Princeſſe;
Voguez ſur l'humide élément;
Vous abordez, le charme ceſſe,
Et le Taureau n'eſt qu'un Amant.

Je vois un Cygne qui s'égare,
Effrayé d'un Aigle inhumain,
Aimable épouſe de Tindare,
Il vient ſe cacher dans ton ſein.
Que d'attraits! que d'amas de charmes!
Dieux! que cet aſyle a d'appas!

Cygne heureux, calmez vos allarmes,
Léda vous reçoit dans ſes bras.
Qu'attends-tu, Monarque des Cieux?
Ta ruſe a ſervi ta tendreſſe;
Les momens ſont chers, le tems preſſe;
D'en cueillir les fruits précieux;
Vois ſur ſa gorge à demi-nue,
L'Amour qui donne le ſignal,
Son cœur palpite, elle eſt émue:
Parois, ſaiſis l'inſtant fatal.
Que vois-je? ô Ciel! ſa voix expire;
Ses beaux yeux ſemblent fuir le jour;
Son ame incertaine ſoupire,
De dépit, de honte & d'amour.
Vain courroux! le Dieu qui l'embraſſe
Sçait l'art heureux de l'appaiſer;
Un ſecond & tendre baiſer,
Du premier aſſure la grace.
Eſt-il un larcin amoureux,
Dont un tendre baiſer n'efface
Le ſouvenir le plus fâcheux?
Pourſuis ta carrière galante;
La Terre docile à tes loix,
Poſſede encore plus d'une Amante;
Qu'elle réſerve à tes exploits.
De Danaë, qu'un pere enchaîne,
Dieu puiſſant, va dorer les fers;
Quitte Antiope pour Alcmène,
Tu dois Alcide à l'Univers.

Ainſi volant de Belle en Belle,
Vainqueur, & vaincu tour à tour,
Tu fournis à l'homme un modéle
Du culte qu'il doit à l'Amour.
Qu'avec toi, tout ce qui reſpire,
Reconnoiſſe à jamais l'Empire
Et les attraits de la beauté;
Amour, abandonne Cythère,
Nous allons, de la terre entiére,
Faire un Temple à la Volupté.

L'AIR.

DÉJA la Terre a pris ſa place
Dans le centre de l'Univers;
Déja ſon immenſe ſurface
Se couvre d'animaux divers.
L'inſtinct, cette foible lumiere,
Dont la Nature les éclaire
Pour les inſtruire de ſes Loix,
N'eſt ſans doute qu'une étincelle
De ce feu pur, flamme immortelle,
Réſervée à leurs premiers Rois.
Vous paroiſſez, Etres Sublimes,
Que d'appas & de majeſté!
Je vois ſur vos fronts magnanimes
Les traits de la Divinité.

Heureux Epoux, nobles prémices
Du ſouffle fécond des Amours,
Puiſſiez-vous, par mille délices,
Compter les inſtans de vos jours!
Mais, quel Peuple léger s'élance
Et va ſe perdre dans les Cieux?
Quel Dieu, dans cette eſpace immenſe,
Protége ces audacieux?
D'une aile aſſurée & rapide,
Charmans oiſeaux, fendez les airs,
L'Amour n'eſt-il pas votre guide?
Volez au bout de l'Univers.
Progné, commencez votre courſe,
Partez pour de nouveaux climats,
Allez du Midi juſqu'à l'Ourſe
Annoncer la fin des frimats.
Chantez l'Amour, ô Philoméle!
Vous lui devez vos plus doux ſons,
Et vous, conſtante Tourterelle,
D'une ardeur pure & mutuelle,
Donnez à l'homme des leçons.
Cependant un bruit effroyable
Trouble leurs amoureux concerts;
Une ſecouſſe formidable
Ebranle l'empire des Airs:
Cherchez un ſéjour plus tranquille,
Troupe timide, éloignez-vous;
La Terre vous offre un aſyle
A l'abri des vents en courroux.

Lassé des rigueurs d'Orithie,
Borée, en Amant irrité,
N'écoute plus que sa furie
Contre une trop fiere Beauté.
Volez, secondez ma vengeance,
Dit-il aux Aquilons fougueux,
Venez servir la violence
De ma colere & de mes feux :
Il parle, les Vents applaudissent,
Par mille horribles sifflemens;
Les monts au loin en retentissent,
Les Cieux étonnés en pâlissent. . . .
Vous seul riez, Dieu des Amans,
Vous sçavez que c'est votre ouvrage;
Et que facile à désarmer,
Si l'Amour excite un orage,
L'Amour sçait aussi le calmer.
Déja dans les bras de Borée,
La Nymphe a vaincu ses remords :
Déja les plus ardens efforts
Du Dieu dont elle est adorée,
Ont justifié les transports.
L'Amour soumis fait disparoître
Le vainqueur & tous ses attraits;
En amour, ainsi qu'aux combats,
Un crime heureux cesse de l'être.
Tandis qu'au centre des plaisirs,
Et qu'à chacun de leurs desirs
Autant d'heureux succès répondent,

Cruels Aquillons, gardez-vous
De troubler un ſi beau délire;
Fuyez en des momens ſi doux:
L'Amour ne permet qu'à Zéphire
D'agir & ſeconder ſes coups:
Lui ſeul, de ſa joyeuſe haleine,
Sçait à propos d'une inhumaine
Dévoiler les ſecrets appas:
Lui ſeul fait naître ſous ſes pas
Les roſes dont l'Amour l'enchaîne;
A peine il agite les airs,
Qu'il ſçait rajeunir la Nature,
Et réparer avec uſure
Tous les ravages des hivers.
Il vole, hâtez-vous, jeune Flore;
Recevez ſes premiers ſoupirs:
Il vient ſur l'aile des Plaiſirs
Vous rendre un cœur qui vous adore;
Il eſt déja dans vos jardins,
Qu'il préfere à ceux de Cythère,
Où ſous un berceau de jaſmins,
Il attend l'heure du myſtère:
Qu'au gré de ſon ſouffle amoureux,
Ce voile importun ſe dégage,
Que ſans contrainte & ſans nuage,
Il en devienne plus heureux,
Et, s'il ſe pouvoit, moins volage.
Que d'appas, vos foibles efforts
Voudroient dérober à Zéphire!

Foible ſecours ; plus il ſoupire,
Plus il découvre de tréſors.
Il voit, il parcourt tous vos charmes,
Vos dons vous coûtent quelques larmes
Qui les rendent encore plus chers ;
Vainqueur enfin, le Dieu s'élance,
Et va célébrer ta puiſſance,
Amour, juſqu'au plus haut des airs.

L'EAU.

LA Terre eſt à peine entourée
Du voile tranſparent des airs,
Qu'un même inſtant l'a ſéparée
De celui des Eaux & des Mers.
Pour arroſer ſon globe aride,
Un ordre immuable & nouveau
Enchaîne le Fleuve rapide,
Ainſi que le foible ruiſſeau ;
Et docile aux loix éternelles,
L'Océan moins tumultueux,
Précipite ſes flots rebelles
Dans des gouffres creuſés pour eux.
De cette inépuiſable ſource,
Je vois par cent canaux divers,
Filtrer des ondes dont la courſe
Va fertiliſer l'Univers ;
Et rentrant au ſein de leur mere,
Je les vois après cent détours,

Au bout d'une route contraire,
Finir ou commencer leurs cours.
Tel eſt, ô Neptune! l'Empire
Que le deſtin t'a préparé,
Par ce qui devroit le détruire;
Il eſt ſans ceſſe réparé;
L'Amour même au ſein d'Amphitrite,
Eguiſe ſes traits dangereux,
L'humide ſéjour qu'elle habite
N'en ſçauroit éteindre les feux.
Paroiſſez ſur l'onde azurée,
Tritons, qui lui devez le jour;
Accourez, filles de Nérée,
Et vous, Nymphes, formez ſa cour;
Que de ſes plus douces haleines,
Zéphire parfume les airs,
Et que la troupe des Sirénes
Prépare ſes plus doux concerts.
Le char de la Déeſſe avance,
Et ſemble voler ſur les eaux:
Reine des Mers, que ta préſence
Sera chere au Dieu de Paphos!
Pour mieux aſſurer ſa victoire,
Déguiſé parmi les Zéphirs,
Autour de ta conque d'yvoire,
Il en imite les ſoupirs;
Que de ſuccès ſuivent ſa feinte!
Que d'heureux traits il a lancés!

Plus d'une Nymphe en eſt atteinte,
Plus d'un Triton en eſt bleſſé.
Ici, de la foule échappée,
Doris appelle ſon Amant;
Glaucus embraſſe une Napée;
De Dauphins épars à l'entour
Une troupe les environne,
Et ſous leur ſein l'onde bouillonne
Des feux allumés par l'Amour.
Tandis que tout l'Empire humide
Se range à l'envi ſous ſes Loix,
Quelle inſenſible Néréide
Suſpend le cours de ſes exploits?
Pour en diſputer la conquête,
Jupiter a quitté les Cieux,
Et Neptune irrité, s'apprête
A l'emporter ſur tous les Dieux.
Quel bruit! le trident & la foudre,
Confondent les Feux & les Eaux;
Les Élémens réduits en poudre,
Vont-ils rentrer dans le cahos?
La terre inondée & brûlante,
Jouet des flots & des éclairs,
Dans le déſordre & l'épouvante
De ſes clameurs trouble les airs.
Finis cette auguſte querelle,
Amour, il y va de tes droits;
Que Thétis, trop long-temps rebelle,
Soupire enfin, & faſſe un choix.

Ces

C'en eſt fait, ô ſacré préſage!
J'ai vu partir le trait vainqueur;
Fiers rivaux, calmez votre rage,
Un Mortel a touché ſon cœur.
Le goût décide, quand on aime,
Il eſt le pere des deſirs;
Et juſqu'à la grandeur ſuprême,
Tout en amour céde aux plaiſirs.
Mais que l'aveu de ſa foibleſſe
Coûtera cher à ſon Amant!
Tour-à-tour Arbre, Oiſeau, Tigreſſe,
Thétis, nouvelle enchantereſſe,
Echappe à ſon empreſſement,
Et ſe dérobe à ſa tendreſſe.
Sommeil, fournis des traits nouveaux
Au Dieu que l'inhumaine offenſe,
Et qu'une douce violence
S'uniſſe enfin à tes pavots.
Thetis repoſé, accours, Pélée,
Venge l'amour, & ſers tes feux;
Qu'à la lumiere rappellée,
Ta bouche à la ſienne collée,
L'oblige à renouer ſes nœuds;
Et que dans tes bras conſolée,
Au milieu des Ris & des Jeux:
La Déeſſe à qui tu ſçus plaire,
Pour premier gage de ſa foi,
Prince, te rende enfin le pere
D'un fils encor plus grand que toi.

LE FEU.

MAÎTRE des cœurs, vive lumiere ;
Amour, seconde encor mes vœux ;
Je vais terminer ma carriere
Et la consacrer à tes feux.
D'un double fluide humectée ;
La terre eût vu le jour en vain ;
Si l'Élément de Promethée
N'eût pénétré jusqu'à son sein :
Sans lui, sa surface obscurcie,
D'un air sans cesse condensé,
Se verroit encor endurcie
D'un Océan toujours glacé ;
Lui seul agissant au contraire,
En elle, sur l'air & les eaux,
La rendit à l'instant la mere
De mille utiles végétaux ;
Et jusqu'à l'homme enfin sa flâme
Lança ce rayon précieux :
Ce principe moteur, cette ame.
Amour, Pere de la Nature,
Ce sont autant de tes bienfaits ;
Source de feux féconde & pure ;
Nous ne les devons qu'à tes traits.
Le flambeau du monde lui-même ;
En emprunte l'éclat du jour ;

S'il brille, c'eſt parce qu'il aime ;
S'il pâlit, ce n'eſt que d'amour.
Partez, ô Reine de Cythère !
Ainſi l'ordonne le Deſtin ;
Allez, d'un époux téméraire
Recevoir le cœur & la main ;
Il n'eſt point de lointaines rives ;
Où les Jeux, les Graces naïves,
N'abordent bientôt ſur vos pas,
Ni de plage ſi peu propice,
Que la volupté n'embelliſſe
Et ne ſoumette à vos appas.
Elle arrive, un regard embraſe
La Cour entière de Lemnos ;
Vulcain ſe livre à ſon extaſe,
Et laiſſe éteindre ſes fourneaux ;
Saiſis d'une ardeur inconnue,
Les noirs Cyclopes, à ſa vue,
Suſpendent leur marteaux affreux ;
Et leur Chef, encor plus farouche,
Exhale de ſa triſte bouche
Les premiers ſoupirs amoureux
O Vénus, charmante Déeſſe,
Quels feux venez-vous d'allumer !
Ceux de la foudre vengereſſe
Sont-ils faits pour vous enflammer ?
Fuyez, & du Dieu de la guerre
Acceptez le tendre ſecours ;

La main qui forge le tonnerre
Ne peut qu'effrayer les Amours.
Vénus ſoupire, ... heureux préſage
Pour un aimable ſéducteur.
Qu'il attaque avec avantage
Des nœuds déſavoués du cœur!
Soupir ardent, vive étincelle
Du flambeau de l'amour naiſſant;
L'Hymen, à ta ſueur nouvelle,
Se trouble & fuit en gémiſſant.
Soudain une troupe folâtre,
De Badinages & de Ris,
Court ſe gliſſer au ſein d'albâtre;
Et ſur la bouche de Cypris.
Le Dieu du plaiſir, moins timide,
Se livre au tranſport qui le guide;
Et va droit au cœur à ſon tour;
L'Olympe applaudit, & la Terre
Apprend par un coup de tonnerre
Qu'elle eſt la Mere de l'Amour.

O toi, Dieu charmant, dont ma lyre
Vient de chanter les doux exploits!
Peux-tu ſouffrir dans ton empire
Un objet rébelle à tes Loix?
En vain, autour de ma Bergere,
Tu fixes la troupe légere
Des enjouemens & des attraits:
Faut-il qu'au printems de ſon âge

Insensible ignore l'usage
Et tout le prix de tes bienfaits ?
Venge mes feux & ton injure ;
Amour, sers-toi du trait vainqueur
Qui, par la route la plus sûre ;
Sçut parvenir jusqu'à mon cœur :
Sur-tout, ménage avec adresse,
Les intérêts de son Amant,
Et ceux de sa délicatesse ;
Et souviens-toi que ma tendresse
Est la fille du sentiment,
Et non celle de la foiblesse.
Amour, pourroit-elle, à ce prix,
Te refuser une victoire,
Qui sçaura te combler de gloire,
Sans offenser celle d'Iris ?

TRADUCTION
DE CATULE.

Vivamus mea Lesbia.

AIMONS-NOUS, aimable Silvie;
Et laiſſons murmurer l'envie
Contre notre innocent amour;
Ces momens de vie & de joie,
Qu'on les perde, ou qu'on les emploie,
Paſſent ſans eſpoir de retour.

Ces Bois qui parent nos montagnes
Ces Prés, ces Jardins, ces Campagnes,
Se renouvellent tous les ans;
Nous n'avons pas même avantage
Et jamais le cours de notre âge
N'a qu'un hyver & qu'un printems.

Le ſoleil ſe couche & ſe leve;
La premiere courſe s'achève,
Et bientôt une autre la ſuit;
Mais quand la fiére deſtinée
Finit notre courte journée,
Ce n'eſt plus qu'une longue nuit.

Peliſſon.

DICTIONNAIRE PORTATIF, OU PENSÉES LIBRES D'UN JEUNE MILITAIRE

Qui s'amuse à réfléchir les matins, n'ayant rien de mieux à faire.

PAR ORDRE ALPHABETIQUE.

ESPECE DE PRÉFACE.

JE réfléchis ; en voici la preuve. Qui me la disputeroit, ne prouveroit que de l'humeur. J'écris sur tant de Sujets, qu'il est impossible que je ne me contredise pas. Toutes mes pensées dépendent de la disposition de mes organes. Je voudrois que quelqu'un me dît s'ils étoient bien ou mal disposés, quand j'ai fait cette Préface : on ne peut me faire plus de plaisir que de me parler librement : car je suis sûr de me divertir du jugement des autres.

A

A. B C. Science de bien des gens, qui s'en croyent davantage.

ABUS. Voisins dangereux de la Justice & de la Raison.

ACADÉMIES. Sociétés comiques, où l'on garde son sérieux.

AMIS. Ce seroit trop me vanter que de dire ce que j'en pense.

AMITIÉ. Sentiment qu'on profane tous les jours.

AMOUR. Plaisanterie, ou sottise. Plaisanterie, lorsque l'on adore toutes les femmes : Sottise, lorsqu'on s'attache à une seule.

APPARENCE. Rideau sous lequel on peut faire tout ce que l'on veut; mais qu'il est essentiel de tirer.

ARTIFICE. Monnoie courante.

AUTEURS. De deux sortes ; la vanité des uns révolte, l'esprit des autres ennuie.

B

BATAILLE. Cruelle frénésie de plusieurs qui s'égorgent pour une querelle qui ne leur fait rien.

BERCEAU. Etat dont l'homme devroit ſe ſouvenir dans ſes plus grandes actions : cela tempéreroit ſon orgueil.

BÊTES. Combien j'en vois à figure humaine !

BIEN. (le vrai) eſt de ne dépendre que de ſon ſentiment.

BIENFAIT. Bonheur pour les gens ſenſibles, ſupplice pour les ingrats.

BONHEUR. Réalité dont Dieu laiſſe aux hommes la chimère, pour leur prouver leur impuiſſance.

BRAVOURE. Premiere vertu du Soldat, derniere de l'Officier.

C

CALCUL. Choſe la plus ennuyeuſe & la plus néceſſaire.

CANDEUR. Signe toujours ſûr de la probité.

CARACTERE. C'eſt ſe vanter que de parler du ſien, quel qu'il ſoit.

CHEF. Homme dont il y a ſouvent à parier que la tête eſt moindre que celles qu'il conduit. Ceci n'eſt pourtant pas ſûr ; je parle peut-être trop d'après ce que j'ai vu.

CIRCONSTANCES. Font plus de criminels que la réflexion.

CITOYEN. Jadis ce mot ſignifioit quelque choſe.

CLIMAT. Heureux celui qui vit naître le grand homme qui en a ſi bien connu les influences.

CŒUR. Mot vague qui entre dans l'éducation & qu'on prodigue à tout propos; on parle de ſon cœur, on aime de tout ſon cœur : les trois quarts des gens qui mettent leur cœur par tout, ſont le moins ſûrs d'en avoir un ; la reconnoiſſance & l'amour m'ont éclairé ſur le mien.

COLERE. Vice du tempérament, pardonnable un inſtant.

COMEDIE. Prétendue école des mœurs, qui ne l'eſt que de l'eſprit.

COMPLIMENT. Ennuyeuſe harangue qui ne prouve rien.

CONVERSATION. Semblable au Pactole ; les penſées ſont des grains d'or que l'on y trouve dans un torrent de mots.

CRÉANCIERS. Honnêtes gens qui ont toujours tort, & qui enſeignent la politeſſe.

CRÉDIT. Façon trop ordinaire d'égaler les grands en pillant les petits.

CRIME. C'en eſt un que de donner

ce nom à mille actions qui ne ſont que des fautes.

CRUAUTÉ. Vice d'optique.

D

DÉCISION. Autorité des ſots ; l'homme d'eſprit ne décide que pour lui.

DÉPENSE. Qu'on eſt heureux quand on peut ſe charger du plaiſir de la regler !

DESIRS. Souvent plus que les plaiſirs.

DOUCEUR. Qualité qui embellit toutes les autres, ſans laquelle elles ne ſont rien.

DUEL. abus des loix & des préjugés.

E

ÉCONOMIE. Vertu que j'ai ſouvent entendu vanter, & dont j'imagine à peu près la néceſſité.

EDUCATION. Source de maux ou de biens : on ne refléchit pas aſſez ſur ſon importance ; la lecture devroit en être regardée comme la partie la plus eſſentielle.

EFFRONTERIE. Moyen de réuſſir quand elle eſt ſoutenue de beaucoup

d'esprit : car un effronté, qui en manque, est l'Ane de la Fable, que l'on chasse à coups de bâton.

ELOQUENCE. Je n'en connois qu'une vraie qui me persuade, c'est celle des procédés.

ESPÉRANCE. Jolie Marchande de Vent, dont le bon marché fait le débit.

ESPRIT. Ressemble à ces Météores qui égarent les Voyageurs.

ETONNEMENT. Caractère de l'esprit foible.

ESTIME. Sentiment froid dont on ne se contente que dans les gens de qui la façon de penser nous est presqu'égale.

ETOURDI. Ne l'est pas toujours qui en a l'air.

ETUDE. Ressource en tous lieux. Reméde contre tous maux. Moyen de ne pas regretter la perte du temps.

ENVIE. Vice exécrable, dont la définition souilleroit ma plume.

F

FABLE. Plus commune & plus nécessaire que l'Histoire.

FANTAISIE. Régle trop ordinai-

te de ce qui nous paroît le plus solide.

FAT. Animal à mettre dans une ménagerie, non pas pour sa rareté.

FATALITÉ. Sœur du destin, aussi vieille & aussi bête que lui.

FEMME. Etre charmant, dont la puissance approche le plus de celle de la divinité, dont les graces font passer les défauts, & même les vices.

FIGURE. Chose sur laquelle il est bien fou de se prévenir; foible avantage sur lequel il est bien fou de s'enorgueillir.

FLATTEUR. Homme qui ne cherche à nous élever, que pour être lui-même au-dessus de nous, en nous donnant un vice de plus, l'orgueil.

FLATTERIE. N'est dangereuse que pour les sots, à moins qu'elle ne soit donnée par un homme de beaucoup d'esprit: car il en faut (calcul fait) deux fois plus pour résister que n'en a celui qui flatte.

FLEURS. Colifichets de la Nature.

FOLIE. Ame du monde.

FORCE DU CORPS. Mince avantage que l'on partage avec les bêtes. *Force d'esprit*, don précieux qui nous distingue entre les hommes.

FORTUNE. C'eſt une aveugle qu'il faut conduire.

FRANCHISE. Vieille vertu de nos Ayeux.

FRANÇOIS. Peuple aimable, qui a plus de ridicules que de vices ; mais qui a de bonnes qualités dans le cœur.

FRIVOLE. Il eſt heureux de pouvoir l'être ; ces deux mots ſe ſuccédent à propos, l'un eſt l'épithéte de l'autre.

G

GAIETÉ. Source intariſſable de tous biens.

GÉNIE. Etincelle de ce feu que Promethée vola, & qui prouve le mieux l'immortalité de l'ame.

GLOIRE. Chimère qui varie à l'infini.

GRACES. Les Graces ne peuvent être définies que par le ſentiment. Pour rendre cette jolie penſée plus juſte, je dirois : les Graces ſont du reſſort du ſentiment, & ne peuvent être définies que par elles-mêmes.

GRANDEUR D'AME. La véritable eſt le mépris des biens & des maux.

GRAVITÉ. Triſte effet d'un ſang trop froid.

GUERRE. Folie respectable. *Guerre civile*, fureur détestable.

H

HABITS. Distinction pour les Sots.

HÉROS. Etre de raison, homme qui sçait vaincre ses passions.

HÉROS. Tyran, meurtrier que la Fortune couronne par les mains de la Victoire.

HISTOIRE. Archives de la vanité.

HOMME. Etre indéfinissable ; mais que je crois plus porté au mal qu'au bien ; qu'on ne m'en croye cependant pas sur cette définition ; elle peut n'être qu'une conséquence des événemens de ma vie.

HONNEUR. Mot dont la signification est immense, & très-rarement entendue.

HUMANITÉ. Foiblesse, misere, orgueil, impuissance.

J, I

JEU. Supplément à l'esprit, ou ressource de l'avarice.

JEUNESSE. Saison où les orages compensent trop les beaux jours

ILLUSION. Reine des hommes.

IMAGINATION. Magasin d'extravagances en tout genre.

IMPORTUNITÉ. Politesse de bien des gens.

INDIGNATION. Sentiment trop commun qu'il faut réprimer.

INFORTUNE. Creuset de la Sagesse.

INFINI. Ligne immense à laquelle nous ne croyons point de bout, parce que nous ne pouvons le découvrir.

INGRATS. Espéce de gens qu'on est encore trop heureux de faire.

INGRATITUDE. Vice horrible qui naît de l'orgueil.

INSTANT. Terme de nos plaisirs, image de notre vie.

INSTINCT. Plus sûr que la raison; la preuve en est par-tout.

IRONIE. Affront le plus sanglant, que l'on puisse essuyer.

JUSTICE. Sa caducité touche au néant.

L

LECTURE. Bonne, nourriture de l'ame; mauvaise, poison de l'esprit.

LIBERTÉ. Bien suprême, qui n'exista que dans le premier âge du Monde,

LIBERTÉ. Bien qu'un ſexe charmant nous enleve tous les jours.

LIVRES. Leur choix fait la preuve & la richeſſe des gens de goût.

LOI NATURELLE. Baſe du bonheur & de la probité.

LOIX. Choſes ſimples & néceſſaires qu'on rend dangereuſes en les embrouillant : elles ſont ſuſceptibles de trop d'interprétations.

LUMIERE. Les plus brillantes touchent aux ténébres.

LANGUE. La langue eſt la partie par laquelle les Médecins connoiſſent les maladies du corps, & les Philoſophes celles de l'ame.

M

MAJESTÉ. Choſe qu'on fixe plus aiſément que le ſoleil, & qui eſt ſujette à plus d'éclipſes.

MAÎTRE. Homme à qui il eſt difficile de ſe faire aimer

MARIAGE. Eſpéce de loterie où les bons billets ſont bien rares. La raiſon & l'eſprit viennent de faire un Livre excellent ſur ceux des Proteſtans.

MÉMOIRE. Quand on n'a pas de fonds, elle ne donne que l'eſprit des autres.

MÉRITE. Il faut en avoir pour s'y connoître.

MISERE. Etat naturel de l'homme.

MODESTIE. Vertu des dupes.

MOINE. Homme qui promet plus qu'il ne peut tenir.

MORALE. Chacun a la ſienne; elle eſt pourtant comme la vérité, elle eſt une.

MORT. But ſur lequel on doit moins s'étourdir que s'aguerrir.

N

NAISSANCE. La haute eſt un fardeau, la baſſe eſt un ſujet d'émulation. Combien de gens traînent la leur!

NATURE. Mere de bien des ingrats, tréſoriere inépuiſable du Philoſophe.

NAUFRAGE. Il y en a par-tout.

O

OPINIATRETÉ. Dureté d'eſprit, qualité qui fait haïr celui qui l'a.

ORGUEIL. Vrai Dieu de l'Univers, qui fait tous les jours des miracles, ou des ſottiſes.

P

PASSIONS. Puiſſances contre leſquelles il faut lutter de bonne heure ; Divinités charmantes, ou Mégeres horribles : Myrthe, ou Aconit; ſouvent l'un & l'autre.

PATIENCE. Vertu facile à prêcher.

PAUVRE Homme dont le mérite eſt choſe perdue.

PAUVRETÉ. Malheur de convention, qui eſt plus à éviter que le vice. Cette définition n'eſt pas un conſeil, mais une vérité.

PERE. Homme que ſa tendreſſe doit éclairer ſur ſes devoirs.

PERFECTION. Point dont tout homme ſe fait une idée chimérique ; mais qui ne peut être entrevue par aucun.

PETITS. Ce ſont les hommes en général.

PIGMÉES. Ce ſont les Grands.

PEUPLE. Toujours vil & mépriſable ; il y en a bien dans ce qu'on nomme bonne compagnie.

PEUR. Maladie avec laquelle nous naiſſons & nous mourrons tous, malgré le pouvoir & la vanité.

PHILOSOPHE. Homme qui ſçait être

heureux par lui-même ſans le ſecours d'aucun bien.

PHILOSOPHIE. Reſſemble au grand œuvre ; bien des fous la cherchent.

PLAISIR. Phantôme qui nous enchante, mais qui fuit dès que nous voulons le toucher.

POLITESSE. Lien général dont on abuſe.

PRÉJUGÉS Vieux ennemis du bon ſens, qu'on dit cependant qu'il faut ſuivre pour en avoir.

PRÊTRE Homme dont les devoirs ſont bien difficiles.

PRÉVENTION. Régle de la plûpart de nos jugemens : je dirois même de tous, ſi je ne craignois qu'on ne m'en accusât.

PROBITÉ. Vertu qui fut précieuſe à nos ayeux, & qui ne fait plus que des dupes.

PROJETS. Mauvais, aiſés à faire ; bons, difficiles à exécuter.

PRUDENCE. Façon de prendre ſon parti dans tous les événemens ; Vertu que rien ne peut déranger : mais où exiſte cette belle chimère ?

Q

QUERELLE. Faute, lorſqu'on ſe l'attire; bêtiſe, quand on ne la prévient pas, & malheur, lorſqu'on n'a pu l'éviter.

QUESTION. Choſe qu'il eſt difficile de faire bonne.

QU'IMPORTE. Mot avec lequel le Sage ſe conſole de tout.

R

RAISON. En parle qui voudra; Dieu me préſerve de m'y connoître.

RARETÉ. Probité abſolument déſintéreſſée.

RÉFLÉXION. Triſte meuble dont il faut ſe ſervir quelquefois.

RENIER. Choſe fort ennuyeuſe à faire.

RÉPUBLIQUE. Etat qui ne peut longtemps exiſter, à moins que les diviſions intérieures ne cédent toujours à la cauſe commune.

RÉPUTATION. Dépend du ton plus que du fond des choſes.

RIEN. Etendue de nos connoiſſances.

RIME. Entrave de l'eſprit qu'on ne

devroit jamais donner au ſentiment.

S

SAGESSE. La vraie, conſiſte à ſçavoir perpétuer les plaiſirs, & à les varier à l'infini.

SANTÉ. Dans la meilleure il n'y a pas deux contre un à parier que l'on vivra.

SCIENCE. Labyrinthe, où l'orgueil nous égare.

SENTIMENT. La plus précieuſe prérogative de l'homme; mais qui en eſt trop peu connue.

SIÉCLE. Jadis ce mot vouloit dire quelque choſe; aujourd'hui, frivolité & lui ſont ſynonimes: peut-être nos neveux lui rendront-ils ſa premiere ſignification.

SOCIÉTÉ. L'eſprit de Société en général n'eſt qu'un vil intérêt.

SOUPIR. Effet délicieux du ſentiment.

SUPPLICE. Rien de ſi humiliant: j'ajoute même de ſi déshonorant pour l'humanité, que la néceſſité des ſupplices.

SYMPATHIE. Sentiment précieux; malheur à qui ne le connoît pas.

T

TÉMÉRITÉ. Action qui prend un plus beau nom quand elle réuſſit.

TEMPS. N'eſt un vieillard que pour ceux qui le perdent. C'eſt toujours un enfant pour qui ſçait l'employer.

TITRES. Ne décorent point, c'eſt la façon de les mériter. En donner à ceux qui n'en ont point, c'eſt bêtiſe, ou méchanceté.

TOURTERELLES. Tendres oiſeaux, dont bien peu de gens ont l'eſprit d'envier le ſort.

TRANQUILLITÉ. Etat le plus déſirable du monde, lorſqu'il porte ſur une parfaite indépendance.

TRIOMPHE. Tel a ſçu le mériter, qui n'auroit ſçu le refuſer.

TRISTESSE. Etat cruel qui exiſte ſouvent ſans cauſe, & que je crois dans la nature de l'homme.

V

VANITÉ. Fille de l'honneur & de la ſottiſe.

VANGEANCE. Sentiment de vanité, qui ne doit ſa force qu'aux circonſtances.

VERS. La gloire d'en faire de bons n'en paye pas la peine.

VÉRITÉ. Si elle n'eſt pas la régle de toutes les actions des hommes ſans exception, elle fera plus de mal que de bien.

VERTU. Choſe admirable dont chaque homme ſe forme une idée particuliere qu'il chérit, mais à laquelle il ſacrifie rarement ſes paſſions.

VIE. Tiſſu de maux & d'ennuis, dont nous avons la ſottiſe de redouter la fin.

VILLES. Leur origine vient plutôt des beſoins mutuels des hommes, que de leur caractère ſociable.

VOYAGES. Ne valent que par la réflexion.

VOLUPTÉ. La plus ſéduiſante & la plus mal ſervie des Déeſſes; elle a des autels & des parfums différens; les plus exquis brûlent par le ſentiment, & ſont entretenus par l'eſprit: il n'y a pas trois perſonnes par ſiécle qui ſachent la ſervir comme elle veut.

Y

YEUX. Sont la plus noble partie de l'homme; mais il faut que l'eſprit & la fermeté les dirigent.

YVRAIE

YVRAIE. Celui de l'Evangile eſt bien commun.

YVRESSE. Toutes celles du plaiſir ſont dangereuſes; toutes les autres ſont deshonorantes.

Z

ZÉPHIR. Ennuyeux petits vents que l'on trouve par-tout.

ZINGISKAN. Orphelin qui doit beaucoup à ſa mere adoptive.

ZISTE ET ZESTE. Notre vie ſe paſſe entre ces deux mots.

ET CETERA.

ET CETERA. Le meilleur de mes Ouvrages.

AUTRE DICTIONNAIRE

De quelqu'un qui a troqué ſes idées contre des Senſations.

B. Boire.

M. Manger.

D. Dormir.

V. Végéter.

Ceci eſt peut-être le Dictionnaire de Sardanapale.

ÉPITRE

De Mr. C. B. à Mr. D. L. S.

TOI, de mes jeux, prudent arbitre,
Et de mes vers ſeul confident;
Cher D. L. S. à ce ſeul titre,
L'amitié t'offre cette Épitre
Fruit d'un eſprit indépendant,
Qui, libre dans ſes goûts, eſquiſſe,
A ſon choix, différens tableaux,
Et tient de la main du caprice
Et ſes couleurs & ſes pinceaux;
Dans ſes volages rêveries,
Ne cherche qu'à ſe délaſſer;
Erre au gré de ſes fantaiſies
Et n'écrit que pour s'amuſer.
Endormi loin de la triſteſſe,
Libre de ſoins & de travaux,
Sur les ſibarites pavots
D'une indolence enchantereſſe,
Je vis éloigné du cahos
Du monde, Théâtre des Sots,
Qu'à la multitude je laiſſe;
Où dans le tourbillon des maux,
Je la vois s'agiter ſans ceſſe,
Sans loix, ſans goût, & ſans repos.

Tranquille dans ma ſolitude,
Ignoré du Peuple & des grands,
Je laiſſe couler mes momens
Dans la paix d'une oiſive étude;
Dont je me fais par l'habitude
Moins un travail qu'un paſſe-temps;
Et dont jamais l'inquiétude
N'oſe troubler les agrémens.

C'eſt-là qu'enfant de la Nature;
Ayant dans l'Univerſité,
Et de Pétrone, & d'Epicure,
Mes lettres de Scholarité;
Sans humeur, ſans mélancolie,
Proſélite du ſentiment,
J'arrange méthodiquement
Par Théorême & par Scholie,
Le ſyſtême d'égarement
Qu'ici-bas l'humaine folie
Embraſſe machinalement.

C'eſt-là que fils de l'enjouement
Et de la libre indépendance,
J'aime à goûter dans le ſilence
Le calme d'un heureux oubli:
Loin de l'inſultante arrogance
D'un Sot fraîchement ennobli,
Qui, ſouple hier dans l'indig-

Et dans la fange enſeveli,
Veut aujourd'hui dans l'abondance,
Et par ſon luxe enorgueilli,
M'écraſer de ſon opulence.

Loin de la comique importance
D'un Traitant ou d'un Maltôtier,
Ces hommes ceints d'un triple acier,
Empâtés de notre ſubſtance,
Qui trafiquant de nos malheurs,
Mettent notre ſang à l'enchere,
Dont l'avidité mercenaire
S'abbreuve en riant de nos pleurs;
Et qui, Voleurs millionaires,
Jaloux d'un coupable Tréſor,
Tous les jours en comptant leur or
Font le calcul de nos miſéres.

Loin du romaneſque caquet,
Et du pétulent perſiflage,
D'un Petit-Maitre freluquet,
Colibri fier de ſon plumage
Vrai Pantin, vrai colifichet,
Qui profès en coquetterie,
Et muni de vingt Almanachs,
Sçait tout Paris, parle Opéras,
Spectacles, Danſes, Comédies,
Bijoux, pompons, & falbalas;
Qui dans ſa folle étourderie,

Empreſſé de faire ſa Cour,
Voulant m'embraſſer, m'eſtropie ;
Et me ſouhaitant le bon jour,
Penſe à me priver de la vie ;
Regarde tout, & ne voit rien ;
Fait le diſtrait, rompt l'entretien ;
Tient le propos, ou pſalmodie
Quelques couplets que l'on ſait bien.
Puis, par une ſubite extaſe,
Précipité dans un fauteuil,
Se balance, jette un coup d'œil ;
Tire ſon mouchoir avec grace,
Ou minaude avec ſon jabot,
Fait de l'eſprit, dit un bon-mot ;
Parle par air, rit par méthode,
Diſſerte avec art ſur la mode,
Les maniéres & le bon ton ;
Et dans ſon frivole jargon,
Qu'il compaſſe, & qu'il étudie ;
A chaque phraſe crucifie
Et le bon ſens & la raiſon.

Loin de ces vieilles Minaudiéres ;
Tendres Iris en cheveux gris,
Qui de leurs graces douairiéres,
Rajeuniſſant le coloris,
Veulent encore de Cyprès,
En croſſes ſuivre les banniéres
Et Coquettes itui taires,

Replâtrant les triſtes débris
De leurs charmes octogénaires ;
Font encor folâtrer les Ris
Sous leurs ſquelettes ſéculaires ;
Montrent, dans l'accès d'une toux ;
Un rang de dents auxiliaires :
Sur de décrépites paupiéres,
Tâchant de faire les yeux doux ;
D'un ſouper, ou d'un rendez-vous
Briguent encor les honoraires ;
Et dans leur caduque gaieté ;
D'amour émerites ſybiles,
Sanglottent, comme nouveauté ;
Quelques antiques Vaudevilles
Du temps de la Minorité.

Loin de tout Réformateur triſte ;
Qui, d'un air ſombre revêtu,
Ride le front de la vertu,
Et veut la faire.....
D'un énorme feutre affublé ;
Il prêche une auſtére morale ;
Traîne d'un pas grave & réglé
Sa révérence doctorale,
Compoſe ſon front amaigri ;
Parle toujours d'un ton céleſte,
Querelle ſur le moindre geſte ;
Ou damne parce qu'on a ri.

Il couvre du voile myſtique,
D'un zele purement divin :
Sa haine pour le genre humain ;
Et de ſon fiel.. .....
Répandant le pieux venin,
Sa dévote miſanthropie
Médit ſaintement du prochain ;
Et par charité calomnie.
C....., ſéjour enchanté ;
Retraite aimable, cher aſile,
Qui faites ma félicité,
Où loin des vices de la Ville ;
J'ai pû ſauver ma liberté,
Et l'affranchir de l'eſclavage ;
Et de l'empire accrédité
Des préjugés & de l'uſage ;
Recevez les épanchemens
D'une éternelle gratitude ;
Hélas ! qu'en votre ſolitude
J'ai goûté de vrais agrémens !
Jamais l'opulente impoſture
N'oſe dans ces paiſibles lieux
Faire à l'indigente droiture
Baiſſer impunément les yeux.
Jamais la grandeur importune
N'y vient troubler d'heureux loiſirs ;
Riches par de ſages déſirs,
On n'encenſe point la fortune.
Eclairés par le ſens commun,

Nos juges condamnent le vice ;
On n'en voit décider aucun
Par intérêt ou par caprice ;
Et pour y rendre la justice.
Il n'y faut point juger à jeun.

A peine sur l'aile des songes,
Couverte d'un crêpe, la Nuit
Emportant l'ombre & les mensonges ;
Sur un char étoilé s'enfuit.
A peine du sommet d'un hêtre,
L'Oiseau du matin par son chant
Invite le jour à paroître,
Et l'accuse d'être trop lent.
La jeune Eglé prend sa houlette ;
Et conduit ses tendres brebis ;
Belle sous de simples habits,
La Nature a fait sa toilette,
Et deux roses sont ses rubis :
Elle part ; le Zéphir folâtre
Fait flotter d'un souffle amoureux
Sur un sein d'yvoire, & d'albâtre ;
L'ébene de ses longs cheveux.
Le fidele époux dans sa couche,
Revoit avec plaisir le jour
Eclairer cette belle bouche,
Qui l'enyvra d'un tendre amour :
Ses yeux dessillés par l'Aurore,
Ne s'ouvrent que pour contempler

Sa chere moitié qu'il adore ;
Il l'appelle..... Elle dort encore.....
Il l'embraſſe pour l'éveiller.
Le Laboureur plein d'allégreſſe ;
Prompt à reprendre ſes travaux ;
Chante en attelant ſes chevaux,
L'Air favori de ſa maîtreſſe.

Des bras du ſommeil échappé ;
Déjà ſuivi de ſa compagne,
Lycas gaiement, de la montagne
Perce le ſentier eſcarpé :
Il ouvre, armé d'un fer utile,
De nos côteaux le ſein fécond ;
Philis, de la vigne fertile
Guide le pampre vagabond ;
Tous deux de leurs mains innocentes
Cultivent ce fruit précieux,
Qui par ſon jus délicieux
Va ſur nos tables opulentes
Appeller les Ris & les Jeux.
Hélas ! ce couple trop heureux
Ne ſonge point que ce breuvage,
Dont il ignore le poiſon,
Peut-être un jour de plus d'un ſage
Fera ſommeiller la raiſon.

L'Aſtre fécond dont la lumiére
Juſques dans la nuit du cahos
Donna la vie à la matiére,
Et la tira d'un froid repos,

Touche au milieu de ſa carriére ;
Et de ſon char étincelant,
Lance déja ſur l'hémiſphère
Un feu plus vif & plus brûlant.
Philis, un ſoin plus cher vous preſſe ;
Un fils vous attend au Berceau ;
Sur les aîles de la tendreſſe
Je vous vois voler au hameau.
Vous baiſez ce précieux gage
Des nœuds que l'amour a formés ;
Vous embraſſez en lui l'image
Du tendre Epoux que vous aimez ;
C'eſt lui, c'eſt ſon air, ſon viſage,
Cher Epoux, voilà ton appui !
Un jour il ſoutiendra ton âge,
Un jour tu revivras en lui.
Dans ſes foibles bras il vous preſſe ;
Vous lui parlez, il vous ſourit ;
Mille & mille fois ſa tendreſſe
Flatte le ſein qui le nourrit.
Jouiſſez, mere fortunée,
D'un bonheur ſi pur & ſi doux ;
Fruit héritier d'un tendre Hymenée,
Heureux enfant, ſouvenez-vous
Que vous devez votre naiſſance
A ſon amour, à ſes bienfaits ;
Que tous vos jours ſoient déſormais
Filés par la reconnoiſſance.

A l'Ombre épaiſſe d'un Ormeau,
Antique enfant de la Nature,
Sur un lit de fleurs, un ruiſſeau
Laiſſe couler ſon onde pure,
Et ſemble par un doux murmure
Fuir à regret un lieu ſi beau:
Là, ſur un tapis de verdure,
Atis raſſemble ſon troupeau.
Zéphirs, confidents de ma peine,
Et ſecrets témoins de mes maux,
Dit-il, volez vers Célimene,
Mais gardez-vous, pour mon repos,
De trop approcher l'inhumaine;
Zéphirs, vous feriez mes rivaux;
Volez, peignez-lui mes ſanglots,
Et de votre odorante haleine
Allez lui ſoupirer ces mots:
» Tout languit loin de Célimene;
» Le Ciel à perdu ſon azur;
» Flore d'un parfum auſſi pur,
» A ceſſé d'embaumer la plaine;
» L'hôte mélodieux des bois
» Ne chante plus ſous cet ombrage;
» Les Ris ont quitté ce Bocage,
» Echo ne connoît plus ma voix.
Mais je la vois ſous ce feuillage,
Elle careſſe un jeune Agneau,
De notre amour il eſt le gage;
Zéphirs, Ah! que mon ſort eſt beau!

L'air eſt pur, le Ciel ſans nuage ;
Tout reprend un éclat nouveau :
Ah ! différez votre meſſage ;
Ma Bergere entend mes ſoupirs ;
Et l'Enfant adoré des Graces
Ramene en riant ſur ſes traces
La troupe aimable des plaiſirs.

Tandis que l'Œil brillant du monde
Preſſe ſes couriers rallentis,
Et ſe précipitant dans l'onde,
S'enfuit dans les bras de Thétis ;
Des monts de l'Elide enchantée,
Diane quitte les déſerts,
Et d'Endimion regrettée
Partage l'empire des airs.
Déja ſa lumiére argentée
Blanchit la ſurface des Mers ;
Une vapeur douce & fluide
Succédant aux vives chaleurs,
Rafraîchit la Campagne aride ;
Et par une roſée humide,
Déſaltére le ſein des fleurs.

Il eſt temps, Cloris, Célimene
Vont ſortir pour prendre le frais ;
Ce jeune Palmier dans la plaine
Semble courber ſa tige exprès
Sur l'eau pure d'une fontaine,
Pour y couronner leurs attraits.
L'Enfant ailé, Dieu du bel âge,

Vole, en ſouriant, ſur leurs pas,
Il flatte leurs naiſſans appas,
Il applaudit à ſon ouvrage.
Ignorant les maux qu'ils ont faits,
Leurs yeux ne s'ouvrent que pour plaire;
La Beauté deſſina leurs traits.
La Vertu fit leur caractère.
Leur art eſt l'ingénuité;
Leurs charmes la ſimple Nature;
Leur langage, une candeur pure;
Et leur eſprit, la vérité.
Le ſentiment qu'elles font naître
Eſt vif, & n'eſt point mendié;
Solide, le temps le voit croître;
Et ſage, il ſe plaît à paroître
Entre l'amour & l'amitié.

Ainſi l'aſtre du jour ſe leve
Et ſe couche ſur nos plaiſirs;
Ce qu'ont commencé nos deſirs,
La raiſon l'approuve, & l'acheve.
On oſe en ce réduit charmant,
Exempt de gêne & de contrainte,
Penſer tout haut, parler ſans feinte,
Agir & vivre librement.

La vertu, du fard ennemie,
N'y prend point l'air de dignité ;
On vit dans la simplicité,
D'une rurale bonhomie.
La vérité, la bonne-foi,
La candeur, la pure innocence ;
La franchise ; & la bienfaisance,
Sont notre souveraine Loi.
A d'arbitraire bienséances,
On ne paye point le tribut ;
Le bonheur seul est notre but ;
Et banissant les préférences,
On ne toise point le salut,
Les égards, ni les révérences.
On n'entend point le ton grondeur ;
La cinique & mordante humeur
De ces éternelles commères
Qui ne vivent que pour brouiller ;
Et vont, malfaisantes vipères,
De porte en porte distiler
L'aigre poison de la satyre ;
Chez qui la fureur de parler
Est toujours celle de médire.
Dans cet asile fortuné,
On ne craint point la mine étique
D'un parasite famélique,
Les songes d'un illuminé,
. . . . . .
. . . . . .

Ni la fourbe d'un hypocrite.
On ne craint point l'ennui d'un Sot ;
L'épaiſſe gaieté d'un Chanoine,
L'imbécillité d'un cagot,
L'inextinguible ſoif d'un Moine ;
Ni les viſions d'un bigot.
Montagne enſeigne la ſageſſe ;
Deshouliéres le ſentiment,
Pavillon la délicateſſe,
Et Saint-Evremont l'enjouement.
Voilà, mon cher, notre morale ;
Et nos aimables directeurs ;
Leur Inſtruction Paſtorale
N'endort jamais les Auditeurs.
De leur ſaine Théologie
Venez recevoir la leçon,
Et prouver votre Orthodoxie
Au Tribunal de la Raiſon.
Daignez pendant une ſemaine
Partager nos ſages loiſirs ;
Et pour augmenter nos plaiſirs ;
Que la même voiture amene,
M. . . . . J. . . . & S. . . . ,
Enfermés dans un cabinet,
Nous y raiſonnerons encore ;
Non, ſur l'ame que l'on ignore ;
Mais ſur les corps que l'on connoît ;
Et ſur le ſoir à notre table,
Nous ferons aſſeoir la gaieté ;
. . . . . .

Dans l'oubli d'une ivreſſe aimable ;
D'Anacréon & d'Epicure ,
Philoſophes de la Nature
Et Peres de l'humanité ;
Dans cette ſynodique orgie ,
Comme eux , de la plaiſanterie
Nous égayerons nos propos ,
Et dans le feu de la ſaillie
Nous éguiſerons nos bons-mots
Du ſel d'une attique folie.

DISCOURS

Fait à Monſeigneur le Prince de CONDÉ, *par Monſieur l'Evêque d'Autun* à l'ouverture des Etats de Bourgogne.*

A Dijon, le 12 Août 1754.

MONSEIGNEUR,

NOUS avons ſoupiré long-temps après le jour heureux où il devoit nous être permis de répandre nos cœurs en votre préſence; & de donner à V. A. S. des marques de notre reſpect & de notre amour. La joie ſuccéde enfin aux plus vives impatiences, & les ſignes d'allégreſſe, tout éclatans qu'ils paroiſſent, ſont encore loin d'en égaler les ſentimens.

Jugez-en, Monſeigneur, par les avantages ineſtimables que raſſemble pour nous un événement ſi déſiré. Quand vous n'apporteriez ici d'autres titres que ceux de votre auguſte naiſſance; quand vous ne frapperiez nos yeux que du

* M. *de Montazet*, aujourd'hui Archevêque de Lyon, & de l'Académie Françoiſe.

feul éclat que répand ſur votre Perſonne le Sang Royal de la premiere Maiſon de l'Univers ; quelle diſtinction pour cette Province de voir ſes deſtins confiés à des mains faites pour ſoutenir le Trône même, & de pouvoir confondre dans les mêmes hommages l'amour qu'elle a pour le Sang de ſes Maîtres, & le reſpect dû à leur autorité !

J'oſerai pourtant le dire : quelque choſe de plus touchant, de plus grand encore, vous répond de notre admiration & de notre tendreſſe. Eh ! pourrions-nous vous voir ici dans une place qu'ont ſucceſſivement occupée vos auguſtes Ayeux, ſans être encore éblouis de leur gloire, & ſans ſentir nos cœurs s'émouvoir au ſouvenir de leurs bienfaits ?

Qu'on s'empreſſe de payer à des vertus communes ou naiſſantes le tribut des louanges qu'elles méritent : il eſt un période de célébrité & de grandeur au-deſſus de tous les Eloges, qui n'eſt fait que pour étonner ; & tel eſt, Monſeigneur, celui où ſe ſont élevés les Princes qui vous ont précédé. Il n'appartient qu'à l'Hiſtoire de ſe charger de tant de merveilles, de parler dignement de ces hommes extraordinaires, dont le nom a honoré le nom François,

que leur actions seules & l'humanité toute entiere peuvent louer ; mais si nous ne pouvons rien, parce qu'ils ont tout fait pour leur gloire, n'oserons-nous pas au moins faire quelque chose pour notre reconnoissance & notre amour ?

Oui, Monseigneur, & votre cœur vous l'aura dit plus d'une fois sans doute. Ces ames sublimes, ces vaillans Capitaines, ces foudres de guerre ont aussi été nos peres & nos protecteurs. Après avoir soutenu, ou élevé la France par les ressources de leur génie & les miracles de leur valeur, ils ne dédaignoient pas de se livrer ici à des vertus plus paisibles, & d'y briller d'un éclat plus doux. Combien de fois n'avons-nous pas éprouvé qu'ils étoient aussi bons pour les Peuples qu'ils avoient à conduire, que redoutables à ceux qu'ils avoient à vaincre. Si depuis près de cent cinquante ans cette Province a trouvé un dénouement heureux à des conjonctures difficiles, si elle n'a pas succombé sous le poids de ses maux les plus pressans ? si, malgré les révolutions nécessairement attachées aux choses humaines, elle conserve quelque chose de son ancienne splendeur ; c'est, après la bonté de nos Rois, à la protection

des Princes, vos Ancêtres, qu'elle le doit ; c'eſt à celui ſurtout de qui vous tenez plus immédiatement le jour.

Vous le ſçavez, Meſſieurs, (puiſque je ne parle que d'après vous, & que ma voix n'eſt que l'organe & l'interprête de vos ſentimens,) vous le ſçavez, avec quelle aſſiduité ce Prince, pour ſe rendre à vos aſſemblées, ſe déroboit tantôt aux affaires les plus importantes, tantôt aux charmes d'un ſéjour, que ſon goût & ſa magnificence ont rendu ſi délicieux ; avec quelle patience il entroit dans la diſcuſſion de vos moindres intérêts, avec quel zele & quel ſuccès il portoit vos beſoins aux pieds du Thrône.

Mais peut-être que tant de vertus apperçues du Souverain, comme de vous, vont vous devenir fatales : Non, Meſſieurs, la ſollicitude du premier miniſtère a beau être une eſpéce de mer où tous les fleuves du monde viennent perdre leur nom & leurs priviléges, pour ne plus ſuivre qu'un même cours, elle ne lui fera pas oublier que vous êtes ſes premiers enfans. Sa famille deviendra auſſi nombreuſe que l'Etat entier ; mais vous conſerverez toujours

les droits d'aîneſſe & de prédilection ; que la juſtice pourra avouer, & que votre attachement a ſi juſtement acquis ſur une ame née ſenſible.

Qu'un tel Prince, Meſſieurs, devoit vous être cher ; & que la mort qui termina ſes jours & ſes bienfaits dut vous paroître amère ! Hélas ! Monſeigneur, dans ces triſtes momens où nous venions de faire une perte commune & preſqu'égale avec vous, vous pouviez ſeul être notre conſolation ; & nous ne voyons encore en vous qu'un objet de nouvelles allarmes. Les périls, inſéparables du premier âge, les accidens imprévus, les temps trop longs, qui devoient s'écouler tout juſqu'aux charmes de votre enfance, étoit pour nous un objet d'inquiétude & d'effroi. Nous tournions ſouvent nos regards vers le tréſor précieux qui nous étoit promis ; il étoit encore loin de nous, & il falloit le conduire au port ſur un Vaiſſeau fragile, au travers des tempêtes & des orages.

Que dis-je ? & pourquoi rappeller ici des craintes qui n'eurent d'autre fondement que l'excès de notre tendreſſe ? Non, Monſeigneur, le Sang

de Condé n'étoit pas encore épuiſé en Héros. Vous étiez né pour en perpétuer la gloire & les vertus ; & le Ciel ne pouvoit refuſer de longs jours à celui à qui il avoit donné d'auſſi hautes deſtinées. Et ne penſez pas, Meſſieurs, que ce ſoit par de ſimples augures & de flatteuſes eſpérances, que je cherche à vous faire oublier vos malheurs paſſés. La Sageſſe a prévenu les temps. Déja le jeune Prince a compris que la Religion pouvoit ſeule être le fondement de la véritable grandeur. Il a commencé à avoir un cœur pour Dieu dans un âge où à peine on en a un pour ſoi-même. Les jeux de ſon enfance ont été des eſſais de juſtice, de douceur & d'humanité ; & la jeuneſſe, cette partie périlleuſe de la vie, ſur laquelle on eſt preſque toujours forcé de tirer le rideau, lors même qu'on loue les hommes extraordinaires, ſemble n'être faite ici que pour concilier à la vertu plus d'admiration, & lui donner plus de charmes.

Oui, Monſeigneur, vous êtes dès aujourd'hui aſſez grand pour notre bonheur ; & ſi nous oſions deſirer quelque choſe de plus, c'eſt que vous vou-

lussiez mettre des bornes à votre gloire; Mais nous ne pouvons nous dissimuler que le courage & l'intrépidité dans les combats sont des priviléges de votre naissance, des biens héréditaires parmi les Princes de votre nom; & nous devons nous attendre que, trop tôt pour notre tranquillité, vous cueillerez les mêmes lauriers dont leur valeur a tant de fois été couronnée. Eh bien! puisque le soin de notre repos ne peut vous arrêter, courez donc, volez dans la carrière brillante qui s'ouvre devant vous. Du moins, au milieu des applaudissemens que vous mériterez, les nôtres auront l'avantage d'être les plus vifs & les plus tendres. Dans un concert de louanges, il est aisé de distinguer les voix de ceux qui aiment & de ceux qui admirent. Tout ce que vous ferez de glorieux désormais, l'amour l'a rendu notre bien; & dans nos Annales particulieres, qui, aussi-bien que les fastes de la Nation, auront droit de se parer de vos actions immortelles, nous mêlerons à ce sentiment commun d'ambition un sentiment de zèle qui n'appartiendra qu'à nous.

Je le vois, Monseigneur, votre cœur

cœur généreux, ſenſible & touché de tant d'attachement & de reſpect; & plutôt que de chercher à l'attendrir encore, peut-être devrois-je me repoſer ſur lui du ſoin de vous parler en notre faveur. Mais vous ne ſeriez pas content d'un excès de confiance, qui pourroit vous laiſſer ignorer une partie de nos beſoins. Je répondrois mal moi-même à l'honneur que j'ai de porter la parole au nom de cette Province, ſi je vous la repréſentois ici comme plus occupée de ſes maux que de ſes devoirs. Les trois Ordres qui la compoſent ſentent également l'obligation où ils ſont de reſpecter la grandeur & la majeſté de leur Souverain, d'être ſoumis à ſes volontés, de contribuer à ſa gloire, & de concourir par toutes ſortes de ſecours au ſuccès de ſes ſages deſſeins. Tout eſt ici bon Citoyen, ſujet fidéle. L'amour du Prince & de la Patrie eſt profondément gravé dans tous les cœurs. A-t-on jamais eu beſoin de perſuaſion, ou d'adreſſe, pour aſſurer aux ordres émanés du Thrône l'obéiſſance qui leur eſt due? Nous les avons ſouvent prévenus. Il a toujours ſuffi de nous les faire connoître. Offrir avec

jcie , donner ſans reſtriction , peut être un devoir commun à tous les peuples ; mais pour celui-ci , il ſemble que c'ait été le plus cher de ſes priviléges ; & s'il gémit aujourd'hui de ſon épuiſement , c'eſt qu'il conſerve encore plus de fidélité , que de reſſources ; plus de bonne volonté , que de moyens : car il ne ſeroit pas juſte de juger de nos forces par notre zéle , ni de la fortune de tous par celle de quelques-uns. L'inégalité que la Providence a miſe dans la condition des hommes , ſe trouve dans les différentes parties de cette Province. Pluſieurs , privés des avantages du commerce & des ſecours de l'induſtrie , ne ſubſiſtent que des ſeuls préſens de la Nature. Et quels préſens , que ceux dont une terre avare & ſtérile ſemble ne payer qu'à regret la peine du cultivateur épuiſé ! D'autres ont eu ſans doute un ſort meilleur en partage ; mais juſqu'à nos richeſſes les plus renommées & les plus brillantes , à combien de ſervitudes & de retours ne ſont-elles pas expoſées ! Des frais immenſes les préparent , des attentions continuelles les ſoutiennent , mille périls les menacent. Plus fragiles que le

verre destiné à les contenir, un instant les voit disparoître, l'opinion même les détruit.

Et ce ne sont là, Monseigneur, que des malheurs ordinaires, & presqu'inséparables de la nature de nos biens. Tout ce que l'intempérie des saisons, la fureur des orages, la malignité de la contagion portent avec elles, nous l'avons éprouvé dans ces derniers temps; & malgré de plus douces influences, nous en sentons encore l'impression. Le luxe des Villes, sous une abondance apparente, ne cache que trop de miseres réelles. Mais pour mieux connoître le véritable état des Peuples, il faut pénétrer sous les toits rustiques, où la vanité n'a rien à dissimuler, parce que tout manque à la Nature. C'est-là que l'indigence se déploye avec toutes ses horreurs. C'est-là qu'il est difficile de ne pas s'attendrir en voyant les hommes les plus utiles, être tout à la fois les plus malheureux.

La fatalité des conjonctures peut rendre beaucoup de maux nécessaires; mais votre protection, Monseigneur, doit être aussi pour cette Province la source de beaucoup de biens. Nous ne de-

mandons point à être déchargés du fardeau que le beſoin de l'Etat nous impoſe : nous le portons avec joie. Si nous déſirons qu'on l'adouciſſe, c'eſt ſur-tout pour le porter plus long-temps. Hé ! que ne doivent pas gagner des vœux ſi légitimes à être dépoſés dans votre ſein ! Vous êtes prévenu que l'humanité envers les Peuples eſt le premier devoir des Grands, & l'uſage le plus délicieux de la grandeur. Le Ciel vous avoit donné la bonté, avant que de vous confier la puiſſance. Votre jeuneſſe, loin de diminuer nos eſpérances, ne promet que plus de ſuccès à vos ſoins. On commencera par admirer un Prince, qui, dans l'âge où les autres hommes ne s'occupent que de leurs plaiſirs, n'eſt animé que du déſir de ſe rendre utile, & qui ne veut occuper les places que pour les remplir.

Le crédit attaché à votre naiſſance croîtra néceſſairement avec votre gloire ; & quand le malheur des temps mettroit obſtacle au ſoulagement que nous demandons, vous aurez toujours le mérite, vous ſerez toujours applaudi du bien que vous aurez voulu nous faire. Nous ſerons conſolés nous-mê-

mes par votre réputation & par vos vertus. Mais non : notre intérêt particulier ne nous fera point hazarder des demandes indiscrettes ; & le Prince, qui veille à notre félicité, ne rejettera point celles que votre sagesse vous permettra de protéger. La douceur & la bonté sont le caractère de son Régne. S'il a pris quelquefois les Armes, s'il a forcé des Villes, gagné des Batailles, conquis des Provinces ; s'il n'a pas craint de s'exposer lui-même aux fatigues & aux périls des combats ; tout ce qui a été dirigé par sa sagesse, exécuté par son courage, n'a été entrepris que pour le repos de ses Sujets. Une Puissance altiére & rivale avoit troublé trop long-temps leur tranquillité. Il falloit abaisser sa fierté, diviser ses forces, lui ôter les moyens de nous nuire. Rien ne coûte aux Héros, que l'ambition n'a point armés, que la vertu seule anime, pas même l'oubli de ses prospérités. Prêt à foudroyer le dernier rempart de ses ennemis, il apperçoit que la Guerre ne peut plus servir qu'à sa gloire : il rend leurs places avec la même facilité qu'il les avoit prises ; il donne la paix avec le seul

regret de ne pouvoir nous en faire goûter à la fois toutes les douceurs. Mais celles qu'il eſt forcé de nous différer, ſon cœur impatient nous les prépare ; & c'eſt par vos ſoins, Monſeigneur, comme par vos mains, qu'elles doivent nous parvenir.

Rempliſſez cette grande Deſtinée ; portez au Monarque bienfaiſant & les témoignages de notre inviolable fidélité & nos juſtes prieres. Il ne reconnoîtra jamais mieux ſon ſang qu'à l'amour que vous lui témoignerez pour ſes peuples. Sa tendreſſe pour vous croîtra à proportion des biens que vous lui ferez répandre ; & ſans l'enviſager par rapport à nous comme une nouvelle ſource de graces, il ſuffira qu'elle comble tous vos vœux pour devenir la partie la plus chere de notre bonheur.

ORIGINE ET EXPLICATION DES CARTES A JOUER.

LE Jeu de Cartes, inventé en 1392 par un Peintre nommé *Jacquemin Gri-*

gonneur, pour amuſer Charles VII, pendant les intervalles de ſa maladie, a été honoré d'un Commentaire inſéré dans le Journal de Trévoux de l'année 1720. Suivant l'explication de ce Jeu, adoptée par Monſieur de *Saint-Foix* dans ſes *Eſſais Hiſtoriques ſur Paris*, imprimé à Londres en 1755, le *Tréfle* déſigne la précaution qu'un Général d'Armée doit avoir pour camper toujours dans des lieux où le fourrage ſoit abondant. Les *Piques* & les *Carreaux*, ſont les munitions de Guerre, (On appelloit *Carreaux* une ſorte de fléche forte & peſante.) Le *Cœur* repréſente la bravoure des Chefs & des Soldats. *L'As*, (ancienne monnoie Romaine) eſt le ſymbole des Finances, qui ſont le nerf de la Guerre. Les quatre Valets, *Ogier*, *Lancelot*, *la Hire* & *Hector*, ſont des perſonnages hiſtoriques. Les deux premiers étoient des *Preux*, ou braves du temps de Charlemagne : Hector (de Galard) & la Hire étoient deux Capitaines diſtingués ſous le Régne de Charles VII. Le titre de *Varlet*, (depuis Valet) étoit anciennement honorable & un grade pour parvenir à celui de Chevalier. Ainſi les

quatre Valets des Cartes repréſentoient la Nobleſſe, & toutes les baſſes Cartes depuis le dix, les Soldats. *Argine*, nom de la Dame de Tréfle, eſt l'anagramme de *Regina* : c'étoit la Reine, *Marie d'Anjou*, femme de Charles VII. *Rachel*, la Dame de Carreau étoit la belle *Agnès Sorel*. La Pucelle d'Orléans étoit déſignée par la guerriere *Pallas*, qui eſt la Dame de Pique ; & *Iſabeau de Baviére*, par la Dame de Cœur, ſous le nom de *Judith*, non celle de l'Ancien Teſtament, mais l'Impératrice Judith, femme de Louis le Débonnaire, qui fut une Princeſſe très-galante. Dans *David*, qui eſt le Roi de Pique, on reconnoît aiſément Charles VII. David perſécuté par Saül ſon Beau-pere, parvenu depuis à la Couronne de Judée, & obligé de ſe défendre contre un fils rébelle, (Abſalon) eſt l'image de Charles VII. deſhérité & proſcrit par Charles VI. ſon pere, rétabli glorieuſement ſur le Thrône, & perſécuté par Louis XI. ſon fils, qui oſa lui faire la guerre.

CONSEILS
A LA JEUNE IRIS.

Ils doivent se prendre pour des contre-vérités, & une satyre du déréglement des mœurs du siècle.

VOUS êtes dans l'âge de plaire,
Iris, vous touchez à quinze ans.
Le plaisir, d'une aile légere,
Vient faire briller sur vos sens
Un rayon de cette lumiére
Qui rend les jours intéressans.
Je vois une foule d'Amans
Ouvrir la brillante carriere,
Offerte à vos attraits naissans:
Je vois leurs regards caressans
Briguer l'honneur de vous soustraire
A cette importune chimère,
Qu'on nomme pudeur aux Couvents.
Mais le moyen de leur complaire,
Si de vos charmes innocens
Vous ignorez quel usage on doit faire!
Laissez-moi donc guider vos pas encor tremblans:
De l'Aurore qui vous éclaire
Vais tracer l'itinéraire.

D'abord défaites-vous de ces grands yeux baissés,
Dont la timide retenue
Décèle une fille ingénue :
Cela ne pique point assez.
On a des yeux pour être vue ;
Non pour les tenir éclipsés
Sous une paupiere abattue.
Un jeune Abbé vous lorgne ; est-ce un mal pour rougir ?
On vous le passeroit, Iris, à la bavette.
Quand on est un peu grandelette,
Rougir est d'un fade à périr.
Loin de vous dérober à la tendre lorgnette ;
Cherchez, en minaudant, à fixer ce Zéphir,
Qui tout en tapinois vous guette.
Feignez de rajuster le pli d'une manchette ;
Pour montrer à ses yeux un bras fait à ravir ;
Et par distraction de l'air d'une Nicette,
Laissez égarer un soupir.

Vous souriez comme une Grace ;
Mais ce sourire est enfantin ;
Point de finesse, de dessein ;
La modestie en vous efface
La vivacité de l'instinct.
Je vous aimerois mieux ce petit air lutin ;
Qui contredit, réveille, agace,

Contre qui la pudeur mal-à-propos grimace ;
Car, après tout, les choſes vont leur train ;
L'Amant paroît, la pudeur embarraſſe,
Et l'on s'en défait à la fin.
Au ſurplus, dites-moi, d'où tenez-vous ce teint ?
Sçavez-vous que cela me paſſe,
De trouver un minois de roſe & de jaſmin,
Dès les ſix heures du matin ?
Que voulez-vous donc que l'on faſſe
De la céruſe & du carmin ?
Mais c'eſt votre fureur d'être trop naturelle.
Vous ne connoiſſez pas tout le piquant de l'Art :
Croyez-moi, conſultez une glace fidèle,
Donnez à vos appas une couleur nouvelle ;
Qu'une mouche miſe au hazard
Près de votre œil ſe montre en ſentinelle.
Là, convenez que, pour être plus belle,
La Nature a beſoin de fard.
Je ris, quand j'apperçois dans vos mains la Bruyere,
Quand je vous vois avec un Fenelon,
Un Boſſuet, un Maſſillon,
Hé ! vous voilà tout-à-fait ſinguliere ;
Vous voulez donc faire quelque ſermon ?
Ignorez-vous qu'en nos Romans modernes
On puiſe plus de ſentimens
Que dans ces doctes balivernes,

Où l'on ne voit que le bon ſens
Fait pour ennuyer à quinze ans.
C'eſt-là qu'un cœur ſimple & novice,
Sent développer ſes deſirs,
Sur la délicieuſe eſquiſſe
D'un tableau crayonné par la main des Plaiſirs;
C'eſt-là qu'un coloris aimable
Sçait, ſous une couche de fleurs,
Gazer l'indécence des mœurs,
Et rendre la vertu traitable.
Souvent chez nos Docteurs le monde eſt peint en laid;
Au lieu qu'en nos Romans, d'un tour plus agréable,
La douce volupté brille dans ſon portrait.

Peut-être auſſi ſans moi vous auriez la marotte
De penſer bonnement à Dieu,
Vous voulez donc afficher la Dévote?
Vous paſſerez pour une ſotte,
Réduite à fréquenter le Vicaire du lieu.
Affectez d'être un peu plus Philoſophe:
Du bel-eſprit prenez l'eſſor,
Il en eſt tant de votre étoffe
Qui n'ont pas dans les yeux d'argument auſſi fort,
Pour nous prouver que la Morale a tort.
Et puis ſeriez-vous aſſez bonne

D'avoir peur de jaſer à votre âge en oiſon
Sur tant de bons écrits frondés par la Sorbonne ;
Ou condamnés par la raiſon ?
Ce ſervile reſpect n'arrête plus perſonne.
On écrit & l'on parle aujourd'hui ſans façon :
La liberté donne le ton ;
Qu'importe que l'on déraiſonne,
Pourvû que l'on ſe faſſe un nom.

Si l'on en croit encore Madame votre mere ;
Vous n'avez qu'un ſeul caractère.
L'inſipide Doris en a bien tout autant.
Sachez que le moyen de plaire
Eſt d'être inégale, légère,
De varier à chaque inſtant
Ce que l'on penſe, ce qu'on ſent.
Dans l'uniformité l'on languit, on s'enterre ;
Se reſſembler eſt un tourment ;
Regardez la Nature entiere,
Diverſité fait tout ſon agrément.
Sans cet éternel changement
Qui régne ſur notre hémiſphère,
Qui voudroit habiter la terre ?
Les froids ennuis en ſeroient l'Elément ;
On n'y reſpireroit qu'un poiſon ſomnifére ;
Dans l'indolence & la miſere,
On végéteroit triſtement,
Et l'on ne s'uniroit avec une Bergere
Que par inſtinct, & non par ſentiment.

Laissez à la femme à ménage
Un air modeste, un caractère uni;
Elle est faite pour être sage;
Mais pour vous, le caprice est bien mieux de votre âge;
Songez qu'il est le charme & la fleur de l'esprit;
Qu'une Belle s'en embellit,
Sans le grelot de la folie,
Rien en effet d'amusant dans la vie;
Le plaisir même se flétrit.

Pour vous faire une cour brillante,
Soyez donc vive, inconséquente;
Annoncez des prétentions,
Effleurez des tentations:
Car une fille un peu prudente,
Depuis quinze ans jusques à trente,
Doit avoir fait son cours de passions.

Quand on vous parle, un rien vous effarouche;
Vous-même vous tremblez de risquer le propos;
Apprenez qu'une belle bouche
Met de l'esprit à tous ses mots.
Tout écouter sans paroître l'entendre,
Juger de tout sans le comprendre,
Avoir des vapeurs, du jargon;
Rire, ou bailler par contenance,

Dans le Public jouer la réſiſtance,
Être en ſecret comme un mouton ;
De nos mœurs voilà la ſcience
Et l'étiquette du bon ton.

En vain le ſcrupule incommode,
D'antiques préjugés nous retrace l'erreur ;
En dépit de ce froid cenſeur,
Ne faut-il pas qu'on s'accommode
Aux tendres foibleſſes du cœur ?
Un travers ne l'eſt plus quand il eſt à la mode.

Gardez-vous bien encor de ces vertus d'éclat,
Que ridiculiſe le monde:
Avec un mérite ſi plat,
Dans un ennuyeux célibat ;
Il eſt très-dangereux que l'on ne ſe morfonde.
La Sageſſe jadis pouvoit être un état,
Dont ne rougiſſoit point un mérite ſuprême ;
Mais dans ce ſiécle délicat,
Pour plaire il faut maſquer juſqu'à la vertu même.

Enfin, pour completter ces importans avis,
Devenez petite Maîtreſſe,
Modelez-vous ſur nos Marquis ;
Badinez la raiſon, des ſens flattez l'ivreſſe ;

Sur un Trône entouré des Amours & des Ris,
Donnez des loix à la molleſſe :
Quel triomphe pour mon Iris !
J'en aurai fait une Déeſſe.
Si j'ai tenté d'égayer ce tableau
Par le moyen de l'ironie ;
Dans les couleurs de la folie ;
Si l'on m'a vu détremper mon pinceau ;
Ai-je à craindre que l'on oublie,
Que montrer le vice tout nud,
C'eſt par contraſte encenſer la vertu ?

L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

ODE.

GRAND DIEU, quand un rayon de ta clarté ſuprême
Ne m'eût point révélé mon ſort,
Mon ame chaque jour lit au fond d'elle-même ;
Qu'en la faiſant, ta main l'a ſouſtraite à la mort.
Un inſtinct généreux, un cri de la Nature ;
Contre le néant me raſſure :
Ce qui n'eſt point matiere eſt immortel en moi ;
Ma raiſon me l'apprend ſans être téméraire ;
Et ſur cet important myſtère
Ne laiſſe ni combat, ni mérite à ma foi.

Quoi ! ce ſouffle émané de la bouche divine,
Pourroit donc, victime du tems,
Malgré ſes attributs, malgré ſon origine ;
N'échapper au néant que pour quelques inſtans ?
Cet Etre, en qui des traits qu'on ne peut méconnoître,
M'offrent l'image de ton Etre.

Pourroit, comme l'éclair . . . Ah ! j'en frémis d'effroi.
Non, Seigneur, de tes dons ce brillant assemblage
Ne sçauroit être ton image,
S'il ne sort de tes mains immortel comme toi,
Lui périr ? lui, grand Dieu ! par qui l'espace immense,
Dans un instant est embrassé;
Lui qui fait d'un regard revivre le passé ;
Lui qui sonde les Cieux, lui qui pese la Terre,
Qui décompose le tonnerre ;
Lui qui connoit son être & qui sçait l'expliquer,
C'est peu, lui qui t'entend, qui te connoit, qui t'aime,
Qui pénétre dans ton sein même ?
Ah ! la mort, dans ton sein, pourroit donc l'attaquer ?
Hé ! pourquoi, s'il est prêt à fondre dans l'abîme,
De tant de dons le revêtir ?
N'aurois-tu donc voulu qu'embellir la victime
Que la mort va frapper & la terre engloutir ?

Malheur, malheur au jour qui ne m'a donc vû naître
Que pour souffrir & disparoître !
Le néant m'épargnoit l'horreur du sort humain.
Oh ! de jour & de nuit, carrière déplorable
Tu me deviens insupportable,
Si d'un séjour plus doux tu n'es point le chémin.

Quoi ! naître dans les pleurs, vivre en proie au supplice,
Des passions, ou de l'ennui ?
Victime ou des remords qui poursuivent le vice,
Ou du pénible soin de lutter contre lui ?
Reconnoître du vrai qu'une ombre peu certaine ;
Du plaisir, qu'une image vaine ;
Au sein de la douleur, voir approcher la mort,
Ne pouvoir ni la fuir, ni cesser de la craindre,
Et tout entier enfin s'éteindre ?
Si tel est mon destin, quel plus horrible sort !

Le tien, insecte vil, seroit plus favorable :
Du seul penchant tu suis les Loix,

Tu ſens les maux préſents : à leur poids qui
m'accable,
Seul des maux à venir, j'ajoute tout le poids.
Ton corps fait tout les tiens ; mes deſtins in-
fléxibles,
M'en font ſouffrir de plus terribles ;
Enfans de la raiſon, peres du déſeſpoir ;
La mort fond ſur nous deux ; mais le ſouve-
rain Maître,
Avec l'horreur de la connoître,
N'épargne qu'à toi ſeul le ſoin de la pré-
voir.

Si dans une carrière, à peu de jours bornée,
Tout mon deſtin doit s'accomplir,
D'où naît en moi, Seigneur, cette faim ef-
frenée,
Qu'excitent tant d'objets, qu'aucun ne peut
remplir ?
Ce déſir de ſçavoir, cette ſoif de connoître ;
Inſéparables de mon être,
Vers l'immortalité cet eſſor généreux ?
Je reconnois ta voix dans ces ardeurs con-
fuſes ;
Et c'eſt toi-même qui m'abuſes,
Si jamais nul objet ne répond à ces vœux.

Quoi ! ce ſeroit pour l'homme (être vil
& frivole,
Si le néant peut l'engloutir)

Que le monde, Grand Dieu, docile à ta parole,
Du cahos débrouillé se hâta de sortir ?
Non, non ; ou cette terre est une vaste scène,
Qui par les combats & la peine
D'un bonheur éternel peut m'assurer l'espoir ;
Ou mon œil, dans ce jeu de ta main immortelle,
Qui me paroît peu digne d'elle,
De tous les attributs ne voit que ton pouvoir.

Mais si tout l'homme meurt, je cherche ta justice.
Quels objets m'offre l'Univers ?
La pourpre est trop souvent le partage du vice ;
Celui de la vertu, la poussiere, ou les fers.
Applaudi, redouté l'usurpateur habile,
De la dépouille du pupille,
Au mépris de la foudre, ébloüit tous les yeux :
La foule qui le voit, insultant ses victimes,
S'enivrer du fruit de ses crimes,
Doute s'il est encor un vengeur dans les Cieux.

Ainsi tant d'attentats pourroient dans ta colere
Eluder la juste rigueur !

Tant d'efforts de vertu périroient ſans ſalaire?
La mort égaleroit le juſte & l'infracteur?
Ah! l'impie aveuglé, qui croit l'ame mortelle,
Veut t'anéantir avec elle;
Tu n'es point, ſi tu n'es la ſuprême équité.
Croire qu'il eſt un Dieu ſans le croire équitable,
C'eſt, par un blaſphême effroyable,
Subſtituer un monſtre à la Divinité.

Non, je n'en puis douter, ton jour eſt prêt à luire:
Le ſort du juſte & du pervers,
Dans un ordre nouveau dont tu daignes m'inſtruire,
Vont te juſtifier aux yeux de l'Univers.
Quel trouble cependant! quels périls! quelle attente!
L'immortalité m'épouvante.
Ah! ſoutiens mon eſpoir, ranime mon effort,
Que l'enfer vainement de piéges m'inveſtiſſe;
Qu'à jamais heureux, je béniſſe
La main qui m'affranchit du pouvoir de la mort.

STANCES LIBRES
D'UN PERE
Sur la naiſſance de ſon Fils.

EXILÉ pour jamais dans un réduit champêtre,
Je ne ſuis point jaloux du ſort des plus grands Rois;
Tous mes vœux ſont remplis, un fils me vient de naître,
Et je ſuis pere une ſeconde fois.

O mes tendres enfans! toi, Narciſſe; toi, Flôre!
Venez jouir tous deux des plaiſirs que je ſens:
Célébrez avec moi le jour qui vient d'éclore,
Et mêlez à ma voix vos timides accens.

Je vous tiens dans mes bras, & vos mains innocentes
Peuvent à peine encor me preſſer tendrement;
Je couvre de baiſers ces lévres ſi charmantes,
Et ne puis exprimer tout mon raviſſement.

Je vous laiſſe, & je vole au ſein de votre mere ;
Tous trois je vous embraſſe & baigne de mes pleurs :
Je ſavoure à longs traits d'un époux & d'un pere,
Les touchantes douceurs.

Si d'un ſouris naïf vous payez ma tendreſſe,
Vos geſtes, vos regards, tout augmente l'ivreſſe
Qui pénétre mes ſens.

Et toi, ma chere épouſe, idole de mon ame,
Toi, le plus beau préſent de la bonté des Cieux ;
O combien chaque inſtant je vois croître ma flâme,
Voyant de ton amour ces gages précieux !

Puiſſent-ils imiter cette rare ſageſſe
Qui te donna d'abord tant de droits ſur mon cœur !
Cette vertu qui ſçait captiver ma tendreſſe ;
La charmante douceur.

Croiſſez

Croiſſez, mes chers enfans ; qu'une union
ſi belle
Serve à jamais d'exemple à vos cœurs géné-
reux ;
Songez que la vertu, l'amitié fraternelle
Sont les plus sûrs moyens de devenir heu-
reux.

Toi, qui du haut du Ciel, écoutes ma
priere,
Dieu bon, Dieu tout-puiſſant, couronne tes
bienfaits ;
Imprime à ces enfans la candeur de leur
mere,
Et qu'ils puiſſent, mon Dieu, ne t'oublier
jamais.

Que la Poëſie eſt noble & belle, quand elle eſt le langage de la Nature & de la Vertu ! (dit M. *Marmontel*), louant cette Piéce inſérée dans ſon Mercure de Mai 1759.

Ces Vers ſont de M. *Menu de Chomorceau.*

ODE

A MADAME LA PRINCESSE DE***,

PROFANES Nymphes du Permeſſe,
Je ne veux plus ſuivre vos pas ;
Trop long-temps vos trompeurs appas
Ont ſéduit ma folle jeuneſſe :
Plus j'approche du monument,
Plus je vois ſans déguiſement
Combien vos faveurs ſont à craindre ;
Mais ma raiſon eſt un flambeau,
Dont l'éclat n'eſt jamais ſi beau,
Que lorſqu'il eſt prêt de s'éteindre.

Tantôt ſur un ton langoureux,
Vous avez ajuſté ma Lyre,
Dont ſouvent mon tendre délire,
A tiré des ſons dangereux.
Tantôt rival de Démoſthène,
Tonnant pour le ſalut d'Athène ;
J'ai vû ſans effroi ſes malheurs,
Et n'ai pas craint, ſous vos auſpices,
De parcourir des précipices
Que vous m'aviez ſemés de fleurs.

Que de jours remplis d'amertume
M'attira le courroux du Ciel,
Quand je laiſſai couler le fiel
Où vous aviez trempé ma plume!
N'aurois-je pas perdu le jour
Dans l'horreur d'un affreux ſéjour,*
Voiſin de l'empire des Mânes,
Si mes vœux s'étoient repoſés
Sur vos Hercules ſuppoſés,
Ou ſur vos feintes Arianes?

J'adreſſois mes humbles regrets
Au Dieu qu'adore une Princeſſe,
Dont on priſe autant la ſageſſe,
Qu'on eſt charmé de ſes attraits.
Alors, agréable ſurpriſe!
L'airain de mes portes ſe briſe;
Ma fuite devance les vents,
Et je vois la plaine liquide
M'ouvrir une route ſolide
A travers deux remparts mouvants.

Compare au Chantre de la Gréce,
A ſes ſecours miraculeux,
Ceux que ton Héros fabuleux
Reçut d'une fauſſe Déeſſe.

* Les Iſles de Sainte-Marguerite.

Quiconque a Dieu pour ſon appui,
Et ne met ſon eſpoir qu'en lui,
Brave les fureurs de l'envie.
Parmi les piéges des méchants ;
Au milieu des glaives tranchans ;
Il ne tremble point pour ſa vie.

Armé de ſi puiſſans ſecours,
J'ai rendu ma courſe célébre,
Depuis le Pô, le Tage & l'Ebre ;
Juſqu'où l'Amſtel finit ſon cours :
De l'Apennin aux Pyrénées
J'ai vû des têtes Couronnées,
Relever mon ſort abbattu.
Souvent les ames généreuſes
Donnent aux fautes courageuſes
Les éloges de la vertu.

Sorti des terres Etrangéres
Où j'ai vû dix ans s'écouler,
Qu'il m'eſt doux de ne plus ſarcler ;
Que l'héritage de mes Peres !
Je vis ſous leurs antiques toits,
Qu'aux ſuperbes Palais des Rois,
Préfére mon ame charmée,
Où plus heureux, & plus Chrétien ;
Mon cœur ne ſe plaint plus de rien,
Que d'un peu trop de renommée.

C'eſt dans cet aſyle aſſuré,
Que ſouvent mes erreurs paſſées
Se ſont en foule retracées
A mon eſprit plus épuré.
C'eſt-là que ma Lyre profane,
D'un Roi * que Dieu prit pour organe,
Préférant les ſacrés accords,
J'ai crû que par de ſaintes rimes
Je devois réparer les crimes
De celles qui ſont mes remords.

Vous que vers lui, par tant de graces,
Le Seigneur s'eſt plû d'attirer;
Vous qu'on peut bien plus admirer,
Qu'on ne peut marcher ſur vos traces;
Princeſſe, verſez dans mon cœur,
Pour en ranimer la vigueur,
Ce feu divin qui vous éclaire;
Et favoriſez un projet
Qui peut-être a trop pour objet
Un nouveau déſir de vous plaire.

Tandis qu'à l'Enfant de Cypris
Ma jeuneſſe a rendu les armes,
J'ai de vous emprunté les charmes,
Que j'ai dépeints dans mes écrits.

* David.

Aujourd'hui qu'ennemi des fables,
C'eſt aux vérités ineffables,
Que mon luth veut ſe conſacrer :
Je prends ſur vos Vertus auguſtes
Celles que des rimes plus juſtes
Ont entrepris de célébrer.

Cette Ode eſt de feu Monſieur de la Grange-Chancel.

DISCOURS

SUR L'ESPRIT DE SOCIÉTÉ*.

EXORDE.

PLACÉS par la main du Tout-Puissant dans ce vaste Univers, nous nous trouvons, Messieurs, environnés de toutes parts de nos semblables. Une foule inombrable de Mortels partage avec nous l'immensité de la Terre. Agités de mille soins divers, emportés par les passions les plus contradictoires, ils suivent presque tous des routes différentes. Une variété étonnante de figures, de mœurs, d'usages, d'esprits, de caractères, frappe nos yeux justement étonnés.

Tels sont les premiers objets qui s'offrent à l'homme, qui, parvenu à l'âge de la raison, commence à porter un coup d'œil d'observation sur ce qui l'environne. En entrant dans cette Société, je remarque, que j'ai moi-même un caractère, une sorte de génie différent des autres : & j'apperçois que des milliers

* Ce Discours n'a pas encore été imprimé.

d'hommes avec qui mon ſort m'unit & m'aſſocie, ſont oppoſés à mon humeur, à ma façon de penſer & d'agir.

Si je prétends que mes ſemblables doivent ſe conformer à mes caprices, je me jette au milieu des guerres & des diſſenſions. Si je refuſe de plier à l'humeur des autres, je ſens que la Société me repouſſe de ſon ſein & me regarde comme un ſujet odieux. D'un côté, la Religion & les Loix me preſcrivent des Regles ſévères; & ſi je les ſuis, je vois de l'autre le libertin me critiquer & me jouer. Quel embarras! Quelle perpléxité! Ne trouverai-je point de main propice qui me donne un fil pour me guider dans ce Dédale? N'eſt-il point de milieu qui réuniſſe ces extrémités? N'eſt-il point de ſecret pour bien vivre avec tous les hommes? Ne peut-on ſe faire eſtimer, ſe faire aimer de tout le genre humain?

Sans doute, Meſſieurs, cet Art intéreſſant exiſte. Il s'eſt trouvé jadis, & nous voyons encore tous les jours de ces hommes rares, de ces mortels précieux, qui réuniſſent les ſuffrages de la Terre, qui, animés par l'eſprit de Société, ſont univerſellement eſtimés,

universellement chéris. Si nous l'ambitionnons cet Esprit de Société, examinons avec soin la route qu'ils tiennent, & nous parviendrons comme eux au but qu'ils ont atteint. Nous verrons qu'ils n'ont acquis ce dégré d'estime & de considération dont ils jouissent, que parcequ'ils possédent dans un dégré supérieur, ce que j'appelle l'Esprit de Société; & que cet Esprit est comme l'ame universelle qui donne la vie & le mouvement à tous leurs desseins, à toute leur conduite.

Examinons donc en quoi consiste cet Esprit de Société. Je trouve qu'il exige de nous deux sortes de qualités; celles du Cœur, celles de l'esprit; la partie du Cœur sera l'objet de mon premier Point; je développerai celle de l'Esprit dans le second.

PREMIERE PARTIE.

NOUS ne pouvons, Meſſieurs, prétendre à l'eſtime de nos ſemblables, nous ne ſçaurions eſpérer de nous en faire aimer, nous ne pouvons, en un mot, remplir les devoirs de la Société, ſans régler notre cœur & nos actions ſur les vertus & ſur la droite raiſon, & ſans exciter notre ame au penchant heureux d'obliger nos ſemblables.

Oui, Meſſieurs, les ordres ſuprêmes de l'Eternel nous ſont trop clairement énoncés aujourd'hui : la juſtice de ſes Loix a été prouvée par trop de prodiges pour que nous puiſſions balancer encore entre les recevoir & les rejetter. Auguſte Religion, tes charmes nobles & puiſſans ont des droits inconteſtables ſur le cœur de l'homme ! Tel que le Soleil, cet aſtre formé pour le bonheur de la terre, récrée notre vue par ſon éclat, & nous échauffe par l'ardeur de ſes rayons ; telle ta beauté majeſtueuſe réjouit l'ame du vertueux & l'embraſe de ſes feux les plus purs & les plus ſaints. Heureuſement enchanté par tes attraits

ſublimes, il s'abandonne au penchant aimable où tu l'amenes ; il goûte les douceurs de la paix & d'une conſcience pure & tranquille ; & véritablement heureux, il jouit dans ton ſein des délices inconnues aux autres mortels.

C'eſt à ton école qu'il puiſe ces grands principes qui ſervent de baſe à l'Eſprit de Société. C'eſt-là qu'il apprend que la Religion unit la Société par les devoirs qu'elle dicte à chacun des membres qui la compoſent ; qu'elle les rend ſolidaires les uns des autres ; qu'elle les enchaîne tous ſous les loix les plus ſaintes, les plus équitables, de crainte que l'envie, la fureur, ou les autres paſſions, ne deviennent les tyrans de l'Humanité, & ne violent les droits les plus reſpectables.

Ainſi fermement attaché aux volontés de l'Eternel, l'homme qui poſſéde véritablement l'Eſprit de Société, poſe pour fondement de ſes ſentimens & de ſa conduite une obéiſſance entiere aux loix de la Religion. Il appuie les vertus morales ſur les vertus chrétiennes, & penſe, avec raiſon, qu'il n'aura droit à l'eſtime de ſes ſemblables qu'à proportion de ſa Religion.

De-là le Vertueux tire des conſéquences pour régler ſes actions & ſes démarches dans la Société. Eclairé par la Religion, qui porte toujours devant lui ſon flambeau, il ſe forme une probité ſévére, exacte, mais nullement ſcrupuleuſe. C'eſt un enfant aimable, qui ſuit gaiement & librement les ordres d'un pere qu'il chérit; qui ſçait diſtinguer ce que ſon indulgence lui accorde, mais qui connoît & qui fuit en même tems ce que ſon autorité lui défend.

Diſtinction rare, Meſſieurs; car ſi nous jettons les yeux ſur ce qui ſe paſſe dans le monde, combien d'hommes ſe vantent d'avoir la probité! combien paſſent pour avoir l'Eſprit de Société, & ſe comprennent dans ce qu'on appelle honnêtes-gens, qui ne méritent nullement ce titre! Oui, Meſſieurs, loin de reſſerrer dans de juſtes limites les devoirs de la Société, loin de regler la probité ſur les loix de la Religion, on ne feint pas de ſe dire honnête-homme, & de violer les premiers préceptes de cette Religion, de cette probité.

Regarderois-je comme homme de probité celui qui, ſans talens, ſans mérite perſonnel, prétend, ſur l'aile de

l'ambition, voler aux premiéres places, qui foule d'un pied ſuperbe un Vulgaire à ſes yeux frivole, inconſéquent, & qui monte aux honneurs ſur les débris de ſa pudeur & de ſon innocence ?

Regarderois-je comme gens de probité ces perſonnes qui, gazettes vivantes du deshonneur des Familles, ſement dans le Public les anecdotes ſcandaleuſes de toute une Ville ; ſemblables à ces animaux dont la bouche renferme le poiſon le plus ſubtil, & qui ne cherchent qu'à le répandre ſur tout ce qui les environne ?

Regarderois-je encore comme homme de probité l'Hypocrite, qui, à l'ombre du Sanctuaire, cache un cœur abominable & des mœurs corrompues ? L'Avare, qui voit ſans pitié ſon frere expirer ſous les coups de l'indigence, & qui jouit des tréſors les plus abondans ? Celui qui s'engraiſſe du ſang de l'orphelin ? Celui qui, dans le labyrinthe de la chicane, enveloppe & abſorbe la ſubſtance de la veuve & de l'homme ſans appui & ſans défenſe ?

Non, Meſſieurs, jamais je ne compterai ces hommes au nombre des honnêtes gens. Ah ! celui qui mérite mes

hommages, celui à qui je consacre mon estime, c'est l'homme dont je sçais que la probité ne se démentira jamais, parce qu'elle est appuyée sur une foi solide & immuable, parce que je sçais, que tant que cet homme respectera son Dieu, sa Religion, jamais la vertu ne quittera son cœur, jamais la Société ne perdra ses droits.

Posons donc pour fondement de l'Esprit de Société, la Religion d'abord, ensuite la probité, ou plutôt l'un & l'autre ensemble; car probité sans Religion, probité fausse, & qui s'écartera bientôt: Religion sans probité, Religion vaine, idéale, inutile. L'Esprit de Société consiste essentiellement dans l'union admirable de ces deux vertus, dans les secours mutuels qu'elles se prêtent. Religion & probité qui reglent l'homme de société dans ses démarches, qui dictent ses conseils, qui le guident dans ses affaires, qui l'animent dans ses discours, qui, dans les intrigues, dans les négociations, lui font distinguer la vraie, la sage politique, de la politique mensongére & criminelle; qui l'éclairent du flambeau de la prudence, sans le mener par les routes du mensonge

& de la fourberie ; qui lui indiquent pour réuſſir dans ſes projets, des voies ſûres, mais ſecrettes, mais permiſes, & qui l'écartent des voies criantes de l'injuſtice, ou de la diſſimulation. Religion & probité, qui donnent à l'homme un cœur droit, un cœur vertueux, un cœur ſolide, digne, en un mot, de tous nos hommages.

Il en faut convenir cependant : quelque belle que ſoit la vertu par elle-même ; il eſt dur d'enchaîner toute ſa vie ſes paſſions ; & de-là, il n'arrive que trop ſouvent que la ſévérité de la vertu paſſe ſur le viſage de celui qui lui offre ſes hommages. Mais ſi le vertueux tient à cœur l'honneur des autels de la Vertu, qu'il ſe garde de montrer ſon auſtérité. Nous ſommes des Enfans qu'il faut attirer par le miel & par la douceur.

Ecartons loin de nous cette ſageſſe barbare, dont le front ſourcilleux n'annonce que la ſévérité, qui, toujours armée du rigoriſme, critique impitoyablement les défauts des hommes, & les condamne ſans ménagement. Songeons que l'on ne les captive ces hommes que par la douceur,

par les attraits, & que jamais les Tyrans n'ont pû ſe faire aimer.

La douceur au contraire décore & ennoblit la vertu : elle répand ſur ſon viſage, ſur ſa beauté, une majeſté touchante, qui amene les cœurs plutôt qu'elle ne les entraîne. La douceur polit, pour ainſi dire, les traits mâles de la Sageſſe ; elle leur ôte cette virilité dure, qui pourroit écarter de ſon trône les hommes trop délicats.

N'en doutons pas, Meſſieurs, il eſt un Art, & un Art enchanteur d'adoucir les leçons par l'aménité. Un Sage inſtruit les hommes plus par ſes actions que par ſes diſcours. Heureux celui qui, revêtu de douceur & d'affabilité, ſçait faire badiner les Graces avec la Sageſſe & la Vertu, qui fait lire ſur ſon front une gaieté modeſte & la paix aimable dont jouit ſon cœur, qui répand, pour ainſi dire, autour de lui le parfum enchanteur des vertus, & qui, par ſon affabilité, attire les hommes, & les invite à prendre part à ſes plaiſirs.

Mais ce n'eſt pas aſſez : ainſi que le Nil, ce fleuve majeſtueux & fécond, ſe répand dans le pays heureux qu'il parcourt, & le fertiliſe tous les ans par le

tribut de ſes ondes & de ſon limon utile; de même l'Eſprit de Société, loin de conſerver en lui-même ſes tréſors & ſes talens, ne cherche, en vertu des leçons qu'il a reçues de la Religion & de la probité, qu'à les répandre dans le ſein de la Société, en ſaiſiſſant les occaſions d'obliger ſes ſemblables.

Mais qu'entends-ie par ce zéle a obliger ? Quelles bornes lui donnerons-nous ? Aucunes, Meſſieurs; qu'eſt-ce que la Société, ſinon un commerce intime & mutuel des hommes les uns avec les autres, où chacun eſt obligé de faire ſon rôle, & d'apporter ſon tribut ? Je ſuis comptable à la Société de mon tems, de mes talens, de mon eſprit, de mon crédit; en un mot, de tous les avantages que la Providence m'a départis; comme chacun des hommes me doit ce qu'il peut me communiquer de ces mêmes biens Or, mettre des bornes à ce commerce en refuſant des ſervices à quelques-uns de nos ſemblables, c'eſt pécher eſſentiellement contre l'Eſprit de Société. Je dirois preſque que c'eſt une injuſtice, puiſque le droit que cet homme a ſur mes talens, ſur mes avantages, eſt l'hypo-

theque la plus légitime & la mieux fondée, soit par la nature, soit par l'essence même de la Société. Loin donc de vouloir borner notre zéle, concevons des sentimens mille fois plus généreux. Il est d'une belle ame de penser noblement & de ne point limiter l'Héroïsme. Imitons les Aristides, les Socrates, ces Héros de l'humanité, qui, quoiqu'ils eussent à se plaindre de leur Patrie, de leurs Concitoyens, versoient sur eux les bienfaits à pleines mains.

Imitons ces grands Hommes, Messieurs, piquons-nous de copier & d'épouser des sentimens aussi nobles, aussi généreux. Que notre zéle ne reconnoisse aucune borne: embrassons la totalité des hommes, cherchons à les rendre tous heureux, qu'il suffise d'appartenir à l'humanité pour mériter nos services, & soyons sûrs que la Société nous rendra avec usure par sa reconnoissance & par son espéce de vénération ce que nous lui prêterons. En vain ou la foiblesse, ou l'antipathie, ou la vengeance nous engageroient à restraindre notre générosité, tous les hommes, quelqu'ils soient, y ont des droits; nos in-

périeurs, nos égaux, nos inférieurs, & juſqu'à nos ennemis.

Je le répéte, Meſſieurs, nous les devons ces ſentimens d'intérêt & de zéle même à nos ennemis. Je prévois tout ce que l'animoſité d'un cœur ulcéré va m'objecter ici; mais je ſçais en même-tems, que ſi l'on ne domptoit pas ſes paſſions, l'eſprit qui animeroit la Société, loin d'être un eſprit de concorde & de paix, ne ſeroit plus qu'un eſprit de guerre & de diſcorde cruelles. Je ſçais que la Nature ſeule nous preſcrit de mettre un frein, & le frein le plus puiſſant, à la vengeance. Je ſçais que les Loix humaines nous interdiſent de prendre le glaive de Thémis pour venger perſonnellement l'offenſe qui nous aigrit. Mais je dis plus encore; l'Eſprit de Société conſiſte non-ſeulement à étouffer ces ſentimens, mais encore à pouſſer les ſentimens contraires juſqu'à l'héroïſme. Pourquoi? Parce que l'intérêt de la Société, & notre intérêt perſonnel, y ſont compromis: l'intérêt de la Société, puiſqu'en rendant ſervice à notre ennemi, nous multiplions la ſomme des bienfaits, & que par conſéquent nous augmentons

es avantages de la Société. Notre intérêt perſonnel : en effet, nous ne l'entendons nullement, quand nous vouons nous venger. Je vois, Ariſte, vos yeux enflammés ; votre bouche diſtille e fiel, l'audace ſe lit ſur votre front ; a colere vous arme de ſon glaive homicide ; elle vous tranſporte ſur ſes aies : où courez-vous ? Vous allez, dites vous, vous ſatisfaire! Mais ne voyez-vous pas que votre ennemi vous donne la plus belle occaſion de développer vos ſentimens & de montrer de la généroſité ? Vous vous vantez de nobleſſe, vous dites que vous avez l'ame grande ; & quand vous voulez donc le prouver ? Sera-ce quand votre cœur ne ſentira nulle émotion, qu'aucun orage ne l'agitera ? C'eſt dans le péril que l'on connoît l'homme de courage. Soyez donc vraiement grand, ſoyez Héros. Allez à la gloire par le chemin le plus droit : enchaînez ſous vos pieds votre paſſion indomptée, & vous ſerez plus grand qu'Alexandre, & le laurier qui vous couronnera, ſera plus brillant que celui qui ceignit le front des Céſars.

Livrons-nous donc, Meſſieurs, & livrons nous ſans réſerve à la ſublimité

des sentimens. Laissons captiver nos cœurs par l'heureuse inclination à servir nos freres, à les obliger. Mais gardons-nous sur-tout en suivant ce noble penchant de compter nos bienfaits pareils à ces Négocians jaloux de leurs richesses, qui n'osent confier leurs biens, que sur les fonds les plus solides. Le commerce de services qui doit régner entre les hommes est un commerce plus généreux, parce que le cœur qui dicte les bienfaits ne sçait point compter, & que l'ame de l'homme de Société n'examine point scrupuleusement ni la qualité, ni la quantité des services qu'elle rend. Il lui suffit d'obliger & d'avoir occasion de le faire, pour le faire toujours. Ainsi elle accumule, elle entasse, pour ainsi dire, bienfaits sur bienfaits, sans exiger à la rigueur d'en recevoir autant qu'elle en donne. Vous le dirai-je ? Elle sçait obliger avec zele, avec courage tous les hommes, & sçait en même tems les dispenser de la reconnoissance.

Que vous dirai-je encore ? Il est un art de sçavoir obliger, mais qui n'est connu que de peu de personnes ; parce qu'il est peu d'ames vraiement sensibles,

vraiment délicates, qui ſçachent donner aux bienfaits leur véritable prix, qui ſçachent même y ajouter. Il eſt des mains lourdes & peſantes dont la rudeſſe rend le bienfait onéreux. En effet nous ſommes toujours mortifiés en quelque façon d'être dans le cas de recevoir des graces. Notre ame a tant de délicateſſe, ou nous ſommes naturellement ſi fiers, que l'ombre même de la ſoumiſſion fait gémir l'amour-propre. On ſe ſent humilié quand on va demander un ſervice pour ſoi-même : le beſoin fait toujours ſouffrir. Si donc nous vantons nos bienfaits, ſi nous les rappellons à la mémoire de celui que nous obligeons, nous rouvrons la plaie de ſon cœur, ou nous y faiſons de nouvelles bleſſures. Portons au contraire dans nos ſervices une attention ſcrupuleuſe à ne point bleſſer celui que nous ſervons. Loin de lui faire ſentir que nous l'obligeons, témoignons-lui que nous lui avons nous-mêmes obligation de nous procurer les moyens de lui être utiles : diſons-lui qu'il travaille à notre bonheur, en nous mettant dans le cas de le ſervir : ménageons ſa délicateſſe : Songeons qu'il ne faut pas même effleu-

rer le ſentiment de l'amour-propre. C'eſt une fleur ſi délicate, que dès qu'on la touche, elle ſe fane, ou ſe flétrit : pareille à cette plante qui dès qu'elle ſent le doigt qui la touche légérement, panche auſſi-tôt ſes feuilles vers la terre, comme ſi l'on eût profané ſa beauté. Telle eſt la ſenſibilité de l'amour-propre. Reſpectons-la donc. Conſolons celui qui vient implorer notre ſecours de la néceſſité où il ſe trouve, plutôt que d'aggraver ſon malheur, en lui faiſant appercevoir, que nous l'obligeons. Répandons enfin ſur tout notre extérieur cette douce empreinte, cette tendre amitié, qui caractériſe les bons cœurs, qui les fait chérir, adorer, qui les rend les véritables Héros de la Société.

Paſſons aux qualités de l'Eſprit; l'objet de la ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE.

LES qualités de l'Esprit sont aussi essentielles à l'Esprit de Société que celles du Cœur. Par l'Esprit, nous avons des droits à la considération des hommes ; & c'est aussi par lui que nous pouvons plaire. De-là, doubles qualités de l'Esprit : qualités solides, qualités brillantes. Mais l'Esprit peut contracter des défauts ; il faut les connoître pour les éviter, ou pour s'en guérir. Il est enfin un bon usage de l'Esprit avec les hommes, & c'est ce bon usage qui lui donne le véritable prix, qui met le comble au vrai mérite.

Je dis d'abord que l'Esprit doit avoir des qualités solides : c'est par elles que nous acquérons l'estime de nos semblables. Et qui doute que l'estime ne soit le premier bien que nous devions ambitionner ? Or, pour satisfaire cette noble ambition, est-il de voie plus sûre que d'acquérir les connoissances qui sont relatives à la Religion & à l'état que nous avons embrassé ? En vain, Messieurs, m'efforcerai-je actuellement de vous prouver

prouver qu'il eſt néceſſaire d'apprendre & d'étudier notre auguſte Religion. Dans la premiére Partie, j'ai traité de l'attachement ſolide que l'on doit avoir pour elle. Et peut-on avoir cet amour ſincére, ce zéle ardent pour la Loi divine, ſans en connoître l'excellence, ſans avoir ſondé ſes grandeurs & ſa ſublimité ?

Paſſons donc aux connoiſſances relatives à notre Etat. La Religion nous conduit, puiſqu'elle nous dicte que nous ne pouvons plaire à Dieu ſans remplir nos obligations dans la condition, où la Providence a daigné nous placer. Or, comment les remplir, ſi l'on ne les connoît pas ? Comment le Magiſtrat, à qui Thémis a confié ſa balance, pourra-t-il décider du ſort des Citoyens, s'il n'a point pénétré le labyrinthe des Loix ? Comment le Général, que le Monarque a chargé de l'honneur de ſa Couronne, pourra-t-il enchaîner la victoire, s'il ignore par quels moyens on peut vaincre un ennemi vigilant & belliqueux ? Comment le dépoſitaire de la Religion pourra-t-il, le flambeau à la main, conduire les Peuples dans la voie de l'Eternité,

s'il ignore lui-même les routes qui y conduisent ?

N'appuyons point davantage sur cet article, dont vous sentez, Messieurs, toute la nécessité. Remarquons seulement que de cette étude assidue, réfléchie, naît la justesse d'Esprit, qualité si essentielle dans la Société, talent qui régle les conseils & les décisions, qui fait juger sainement des choses & des ouvrages, qui nous conduit d'autant plus sûrement à l'estime, que l'on nous regarde comme des oracles vivans auprès desquels on s'instruit, & qui servent de régle. Au reste, il paroît que l'on est tellement convaincu de la nécessité où sont tous les hommes de s'instruire des devoirs de leur condition, que chacun dans son genre s'y applique volontiers. On sent que c'est à ce seul prix que l'on peut obtenir de la considération, que c'est encore la seule voie qui puisse nous ouvrir les trésors de la fortune, ou fixer son inconstance : en un mot, l'importance de ce talent est cause qu'il est bien moins rare que les qualités brillantes qui conduisent á plaire.

Cependant notre ame est sans cesse

attirée par le plaiſir ; & ce Dieu ſur ſes ailes emporte tous les cœurs. Si nous voulons réuſſir dans la Société, en être aimé, recherché, il faut ſçavoir plaire. Quel moyen plus ſûr pour y réuſſir, que d'acquérir les qualités brillantes qui feront ambitionner notre commerce ? La ſource de ces qualités ſe trouve, Meſſieurs, dans les connoiſſances agréables ; c'eſt elles qui fécondent le fonds plus ou moins riche que nous avons reçu de la Nature.

En effet, ne nous imaginons pas que l'on reçoive de la Nature ſeule cette fécondité d'expreſſions, ce badinage élégant, ces fines plaiſanteries, ces ſaillies, ces réparties vives & charmantes qui caractériſent les hommes aimables de la Société. C'eſt d'abord par la fréquentation que l'on a avec les Auteurs anciens & modernes, que l'on amaſſe ces tréſors ineſtimables, ces reſſources précieuſes.

S'eſt-on préſenté dès l'enfance dans le Temple des Muſes, quelles richeſſes ne tire-t on pas d'un fonds auſſi fertile ? Là, l'Hiſtoire vous ouvre ſes annales, & tout l'Univers paſſant devant vous, vient à votre Tribunal ſe faire ju-

ger & vous instruire. Ici la Poësie parée de fleurs, le front ceint de bandelettes éclatantes, se présente à vous avec tous ses charmes, & par sa beauté vous enchante & vous ravit. D'un côté, la majestueuse Eloquence déploie à vos yeux la richesse de sa parure, attache votre attention, & captive votre cœur par une chaîne d'or; de l'autre, la Philosophie régle & dirige votre raison, éleve votre esprit au-dessus des Cieux, vous fait contempler la grandeur de l'Eternel, conduit votre ame au bien, ou vous explique les secrets de la Nature. Au fond de ce Temple auguste, l'on voit sur un Thrône éclatant le Dieu du Goût, qui domine sur tous les Arts, & leur donne ses leçons.

Quoi donc de plus avantageux pour l'homme qui entre en Société que de sortir du Sanctuaire des Muses enrichi de tant de trésors, & de venir ensuite les répandre dans le sein de la Société? Quelle supériorité n'a-t-il pas sur les personnes avec qui il converse, & qui n'ont pas puisé dans le commerce des neuf Sœurs les mêmes avantages? Que de ressources dans l'imagination! Quel

éclat dans les images ! Quelle noblesse dans l'expreſſion !

Quelle différence entre un homme auſſi riche & celui qui n'apporte dans la Société que les talents que la Nature lui a donnés ! L'un n'a pour partage qu'une raiſon froide & meſurée : c'eſt un aſtre qui éclaire ſans échauffer : l'autre, plein de choſes & de raiſons, embrâſe comme le ſoleil tout ce qui eſt expoſé à ſes rayons. Celui-là ne tient que des diſcours ordinaires, ne ſe ſert que d'expreſſions communes ou vicieuſes ; l'autre revêt la beauté de ſes idées de la pompe des paroles : tout ce qu'il dit eſt marqué au coin du vrai goût & de la plus grande pureté. Le premier reſſemble à ces eaux tranquilles & immobiles dans le baſſin étroit qui les contient ; le ſecond eſt un fleuve majeſtueux qui porte dans la Province le tribut de ſes ondes, & qui communique aux deux Mers.

Mais quelque ſéduiſantes que ſoient ces qualités, quelque privilége qu'elles nous donnent ſur les autres hommes, n'eſpérons point encore leur plaire ſans l'enjouement, ſans la gaieté, ſans cet air qui ſemble badiner avec les Ris &

les Jeux. Loin de nous, Meſſieurs, ces viſages ſéveres, ces airs rebarbatifs, ce pédantiſme de figure, ce front ſourcilleux que l'humeur ou le chagrin couvrent de leur ſombre voile.

Si la paix n'habite plus au fond de votre ame, ſi votre eſprit ſouffre de quelqu'aventure ſiniſtre; reſtez, Damon, dans votre maiſon: faites, je vous le permets, faites eſſuyer auprès de votre foyer à vos Penates, Dieux pacifiques & patiens, les effets de l'orage qui vous agite. Voulez-vous mieux faire encore? Allez verſer dans le ſein d'un ami vos ſoucis affligeans: ſa main habile & charitable verſera ſur vos bleſſures & l'huile & le vin; il ſéchera vos plaies; il eſſuiera vos larmes; & quand vous verrez la paix renaître dans votre ame, que votre front découvert n'aura plus de nuages, qu'il annoncera par ſa ſérénité le plaiſir & la joie, revenez dans nos cercles: une aſſemblée brillante vous y convie, rendez-vous à ſon empreſſement.

Ici, Meſſieurs, ce ſeroit peut-être le lieu d'examiner lequel eſt préférable pour la Société ou de l'Eſprit ſolide, mais en même tems aimable, enjoué,

vif, plein de feu, fécond en réparties & en ſaillies, Eſprit charmant qui ſçait orner une bagatelle, badiner ſur un mot, ſemer dans ſes diſcours la plaiſanterie innocente, & le badinage élégant; ou de cet Eſprit ſouverainement raiſonnable, & qui parle avec une juſteſſe exacte : Eſprit, ſi vous voulez, plus ſérieux que le premier, mais qui gagne peut-être du côté du raiſonnement ce qu'il peut perdre en comparaiſon du côté de la vivacité : Eſprit, en un mot, fait pour la réfléxion plutôt que pour la bagatelle heureuſe. Ne décidons point, Meſſieurs, cette queſtion; diſons ſimplement avec Boileau :

Qu'heureux celui qui, d'une voix légere,
Paſſe du grave au doux, du plaiſant au ſévére.

Diſons encore que les ſaillies du premier ſont le fruit de l'imagination & de la vivacité du ſang qui coule plus lentement dans les veines du ſecond; & que tous deux ſont infiniment utiles, infiniment précieux à la Société.

Eſt-il beſoin, Meſſieurs, que je vous parle ici d'une autre qualité néceſſaire dans la Société? C'eſt de la po-

liteſſe, cette qualité brillante qui diſtingue eſſentiellement l'homme d'éducation de celui qui ne l'a point reçue; qualité qui naît des leçons que l'on reçoit dans la jeuneſſe, qui ſe perfectionne par l'uſage du Monde, & que nourrit la lecture des Poëtes, des Hiſtoriens, des Orateurs. N'en doutez pas, l'habitude que l'on prend avec ces Auteurs répand dans notre ame une urbanité, une douceur qui réfléchit juſques ſur nos façons & ſur nos manieres, de ſorte que pour l'ordinaire un homme nourri de cette fleur de littérature, & qui y joint l'uſage du monde, répand ſur ſon extérieur le vernis de politeſſe dont brille ſon eſprit.

La complaiſance eſt le fruit le plus doux de la politeſſe. C'eſt elle qui nous engage à plier ſous l'humeur des autres, à ne point donner le ton pour les plaiſirs, à prendre au contraire celui de la Société où nous nous trouvons : qualité aimable qui ſeule eſt un des ſecrets les plus ſûrs de l'art de bien vivre avec nos ſemblables. Quiconque la poſſéde eſt gai quand on le ſouhaite, ſérieux quand on le veut ; il ſe prête à tous les deſirs, & n'en fait point voir,

il ne refuſe, en un mot, aucune des parties qu'une honnête Société lui propoſe. Un homme d'eſprit, quel qu'il ſoit, deviendroit autrement le tyran de l'humanité. S'il eſt raiſonnable, il doit penſer au contraire que la Société où il entre, le flatte & l'honore; que loin de vouloir y commander, il doit ſubordonner ſon goût à celui des autres, & ſe prêter à ce qu'ils exigent de lui.

Mais où n'eſt-il point d'inconvénient? Si d'un côté l'Eſprit procure des avantages ſi ſolides; de l'autre, que la réputation d'homme d'eſprit eſt critique, Meſſieurs, quelle charge onéreuſe qu'un grand nom! triſte fatalité attachée à notre vie! Nous marchons toujours entre les précipices. Si l'homme ſe contente pour l'Eſprit des ſecours de la Nature, c'eſt une colomne ſans ornemens: il reſte confondu dans la foule. Si nous cherchons dans les Lettres des ſecours contre la ſtérilité de la Nature, nous nous expoſons ſur une mer orageuſe, garnie d'écueils: qu'il eſt à craindre que nous n'allions nous y briſer!

Oui, Meſſieurs, qu'il eſt difficile d'avoir de l'Eſprit & de plaire tout enſemble!

J'apperçois d'abord les hommes du commun ſe révolter ſecrettement contre l'homme d'eſprit. Dès qu'il ſe préſente, leur orgueil ſe ſouleve ; déja ils ſe croyent mépriſés ; déja une jalouſie cachée, mais trop réelle, les anime & flétrit leur cœur. Ils ſont diſpoſés à le contredire, à le rabaiſſer, à l'humilier : car telle eſt la nature de l'homme & de ſa fiére liberté, qu'il ne veut point de maître ; & quoique la réputation de l'homme d'eſprit marche devant lui & l'annonce, il trouve rarement les cœurs prêts à ſe ſoumettre. Tel le Conquérant ſe fait précéder par le bruit du canon & par des troupes redoutables pour ſoumettre à ſes loix les cœurs & la volonté ; mais au ſeul bruit de ſon arrivée, les Peuples, jaloux de leurs libertés, prennent les armes & ſe préparent au combat. Tel eſt l'homme du commun vis à-vis l'homme de génie. C'eſt avec la même rivalité qu'il cherche à le dépriſer ; & qu'il eſt rare que l'homme d'eſprit ne donne priſe ſur lui ! qu'il eſt rare de ne point le voir tomber dans des défauts qui accompagnent ordinairement l'Eſprit !

Ici, cet homme d'esprit, fier de ses acquisitions & de ses talens, jette sur le reste des Mortels un coup d'œil dédaigneux, regarde du haut de son élévation cette foule d'hommes vulgaires qui végetent tristement dans la sphère étroite de leurs connoissances. Quand il aborde une compagnie, le dédain & le sot orgueil se lisent sur son front : à peine daigne-t-il abaisser sa prunelle hautaine sur ceux qui l'environnent. Il parle par monosyllabes ; & d'un ton imposant prononçant ses oracles, il décide sur tout.

Cet autre, entier dans ses sentimens, soutient avec opiniâtreté celui qu'il a choisi. Entendez-vous les cris perçans dont il appuie ses argumens ? Voyez-vous sa gorge enflée, ses yeux étincelans, sa bouche presque écumante ? Il a tort cependant ; mais plutôt que de ceder à l'évidence de la vérité, il vous assommera d'un babil importun & préférera de dire mille inepties au parti d'acquiescer au sentiment des autres, & de réformer ses idées.

Celui-ci, possédé par l'Esprit de contradiction, prend toujours le contrepied de ce qu'on avance, & n'est jamais

d'accord avec perſonne. Celui-là annonce en entrant dans un cercle le chagrin qui domine ſon eſprit. En vain cherchez-vous à le diſſiper; le ſombre ſouci ne quitte point ſes côtés ; il ne parle que pour quereller ; il blâme, il critique tout ; il tourne tout à contreſens. La Société fournit une matiere inépuiſable à ſa myſanthropie. Ne voit-il pas qu'il en eſt lui-même le fléau ?

Eugène eſt quinteux : hier il enchanta la Société par les reſſources de ſon génie ; les Jeux & les Ris folâtroient autour de lui, & mettoient le ſel à tous ſes propos. Quel changement ! il eſt aujourd'hui triſte, rêveur. Ceux qui paroiſſoient lui faire tant de plaiſir hier, ne trouvent plus chez lui qu'un froid extrême : ſes paroles ſont glacées. Qu'avez-vous, Eugène,

Quel ſujet inconnu vous trouble & vous altére ?
D'où vous vient aujourd'hui cet air ſombre & ſévere?

pourrions-nous lui dire avec Boileau ? Rien, répondra-t-il. L'unique raiſon de ſon humeur, eſt l'humeur ſeule. Nous l'avons pris dans ſes momens critiques.

Ce jour eſt ténébreux : peut-être demain le ſoleil reparoîtra-t-il ſans nuages.

De combien d'autres ne pourrai-je pas ici vous tracer les portraits? Tantôt c'eſt un homme d'eſprit curieux, qui veut tout ſçavoir, tout pénétrer. Il cherche à interpréter un coup d'œil, une démarche qui n'a point de but. Il veut lire juſques dans les replis de notre ame ; il croit ſaiſir tous nos ſentimens : qu'un tel homme eſt à plaindre ! il ſe tourmente à l'extrême pour des choſes qui ne le regardent nullement ; mais comment ne voit-il pas que cet eſprit de curioſité met une gêne extrême dans la Société, qu'il lui devroit ſuffire que l'on ne lui diſe point une choſe pour qu'il ne cherchât pas à la pénétrer, & qu'il gagneroit infiniment pour ſa propre tranquillité, s'il étoit moins curieux examinateur des actions d'autrui ?

Tantôt à l'Eſprit de curioſité, Damis joint les ſoupçons injurieux. Badine-t-on ſur une plaiſanterie qu'il n'entend pas, il s'imagine que l'on ſe moque de lui. Se parle-t-on à l'oreille, il jureroit que c'eſt lui qui eſt ſur le tapis ; un coup d'œil, un geſte indifférent, il l'inter-

préte contre ſes intérêts ; il ſe forme mille chimères.

Enfin je reconnois Ariſte querelleur. Un mot imprudemment prononcé le bleſſe au vif : l'ironie la plus légere l'enflâme. Quand vous parlez, meſurez bien vos termes : ſi, malgré vos précautions, vous la bleſſez, ne perdez pas le tems en excuſes, ne vantez point l'innocence de vos ſentimens : ſongez à défendre votre vie. Ariſte veut laver dans votre ſang l'affront prétendu que vous lui avez fait.

C'en eſt aſſez, Meſſieurs : n'épuiſons pas les portraits que je pourrois tirer encore de la Société. S'il eſt vrai que les Eſprits ſont plus variés que les figures ; combien d'autres caractères ne pourrois-je pas tirer de ce fonds intariſſable ? Songeons plutôt au bon uſage de l'Eſprit ; cherchons à guérir nos défauts, & ſoyons bien perſuadés que l'on ne peut plaire aux hommes tant que l'on aura de la hauteur, de l'inégalité, ou les autres vices de l'Eſprit dont je viens de parler.

Convaiquons-nous d'abord, comme je l'ai déja dit, qu'il n'eſt peut-être rien au monde de ſi critique, que

d'avoir de l'Eſprit, & que loin d'avoir droit par ce ſeul titre au ſuffrage des hommes, il eſt bien plus dangereux au contraire qu'ils ne les refuſent préciſément parce qu'on a de l'Eſprit. Je ſçais que perſonne ne s'expliquera hautement de cette façon; mais je ſçais en même tems que ſi l'on donne de bouche tant d'éloges à l'Eſprit, ou à l'homme d'eſprit, on ſe ſent toujours humilié auprès de lui, & que l'amour-propre gémiſſant ſouffre & cherche à ſe mettre à ſon aiſe; que l'on ſe croit, ce ſemble, ſoulagé quand on trouve des défauts à un homme d'eſprit. Cela nous venge en apparence des avantages que nous ſentons qu'il a ſur nous; nous prenons, pour ainſi dire, notre revanche contre lui, & nous ſommes contents. L'homme d'eſprit ſe trouve-t-il donc en ſociété, qu'il prenne garde ſur tout de faire ſentir aux autres ſa ſupériorité. Plus il cherchera à s'elever, plus il révoltera, plus il fournira de moyens à la vengeance ſecrette que l'on eſt tenté de lui faire eſſuyer.

L'homme d'eſprit au contraire ſe fera connoître en n'en faiſant point paroître. C'eſt le ſeul moyen d'emporter

les ſuffrages. Tel un Auteur excellent mérite d'autant mieux les applaudiſſemens des Spectateurs, que fidéle copiſte de la Nature, il cache les fineſſes de ſon art; il ne paroît en aucune façon avoir étudié ſon geſte, ſon ton de voix, & que tout ſemble couler d'une ſource pure qui court ſur une pente facile; de même, moins l'homme d'eſprit en montrera, plus on lui en accordera, plus les hommes le chériront.

Et ceci, Meſſieurs, eſt encore un ſentiment puiſé dans la Nature. Si d'un côté nous cherchons à humilier celui qui prend ſur nous quelque ſupériorité, de l'autre nous ne pouvons nous cacher à nous-mêmes cette ſupériorité qu'il a ſur nous. Or ſi cet homme, loin de s'en prévaloir, cache modeſtement la lumiére dont il pourroit nous éblouir, alors nous l'aimons, nous le chériſſons, nous lui dreſſons, pour ainſi dire, des autels. Pourquoi? Parce que cet homme ne fait point ſouffrir notre amour-propre, & que quand on voudra réfléchir ſur la nature de l'homme, on verra qu'il n'accorde ſon eſtime & ſon cœur qu'à celui qui flatte ſon amour-propre, & qu'il ne hait, ou ne mépriſe que

celui qui le bleſſe. Partons de ce principe vrai, ſolide, inconteſtable; qu'il ſoit l'ame de notre conduite, le centre commun où ſe rapportent nos actions; & nous tirerons bientôt toutes les conſéquences néceſſaires pour nous bien conduire avec les autres, pour avoir cet Eſprit de Société que nous cherchons, & qu'il eſt ſi difficile de rencontrer parmi les hommes.

Si nous le ſuivons ce principe, nous ne nous prévaudrons point de nos avantages, nous n'inquiéterons pas les autres. Nous ne chercherons au contraire qu'à répandre dans les Sociétés que nous fréquentons l'agrément de notre Eſprit. Nous en ferons en un mot un uſage excellent, ſelon les diverſes perſonnes avec qui nous nous trouverons.

Sommes-nous avec des ignorans? Pourquoi vouloir les éblouir par l'éclat trop vif de notre Eſprit? En vain le ſoleil fait briller ſes rayons aux yeux des aveugles. Céſar eût-il acquis beaucoup de gloire à combattre des ennemis qui n'euſſent pas entendu la guerre? C'eſt un grand talent, Meſſieurs, c'eſt faire de l'Eſprit un uſage admirable que de ſe monter à l'uniſſon des ignorans, &

de leur laiſſer faire leur partie dans une converſation. Je ſçais que l'on en ſouffre ſouvent ; mais ne faiſons-nous pas nous-mêmes ſouffrir les autres ? On nous ménage, ménageons auſſi nos ſemblables. Pourquoi mépriſez-vous cet homme ? Il n'a point lu, il n'a point étudié comme vous, j'en conviens ; mais il eſt une portion de l'humanité, il eſt utile à la Société ; peut-être plus utile que vous : les arts néceſſaires paſſeront toujours avant les agréables. Quel droit avez-vous donc de le mépriſer ? Je l'avoue, cet homme ne vous amuſe point ; je vous accorde même qu'il vous fatigue ; mais dès que l'occaſion, ou la néceſſité vous engagent à lui parler, c'eſt votre frere, il peut exiger de votre complaiſance que vous communiquiez avec lui, que vous vous mettiez à ſon niveau.

Cet autre avec qui vous converſez, eſt ce qu'on appelle un foible génie : il a des politeſſes, il regarde comme ſérieuſes des bagatelles ; il vous laſſe par ſon babil inept, importun ; il a tel autre défaut que vous voudrez lui prêter. Dès-lors, pourquoi le critiquer ? Ne faut il pas des ombres au tableau ?

Brilleriez-vous autant que vous le faites, ſi tous les hommes avoient les mêmes avantages que vous ? Loin donc de mortifier cet homme foible en riant de ſes défauts, vous devriez lui témoigner votre reconnoiſſance, puiſque c'eſt par la diſproportion de ſon génie avec le vôtre que vous avez ſur lui quelqu'avantage. Que vous importe enfin qu'il ait ces défauts ? En êtes-vous moins heureux ? En avez-vous moins de talens ? Paſſez-lui quelque choſe par indulgence, il ſouffre aſſez de n'être pas votre égal : n'ajoûtez point encore à ſes malheurs par des plaiſanteries indécentes, ou par des propos mortifians.

Etes-vous avec les gens de condition ? votre rôle ſera plus critique encore, ſi vous ne l'êtes pas vous-même. La nobleſſe donne une certaine grandeur qui en impoſe. Quoique ce privilége ne vienne que de la Nature, il n'en eſt pas moins eſtimable. La gloire des ancêtres rejaillit ſur les arriéres neveux : le tems, qui détruit tout, ne fait qu'augmenter la gloire de ceux-ci, & rend ceux-là encore plus reſpectables. De-là, pour l'ordinaire, les gens de condition penſent noblement :

ils ont le cœur haut, l'ame fiére, le ſentiment vif : ils ſçavent qu'ils ont un nom à ſoutenir, que c'eſt à eux à défendre la gloire qui couronne l'héroïſme de leurs ancêtres ; d'un autre côté le génie, les Lettres, les connoiſſances donnent à l'homme une certaine élévation d'ame, une eſpéce de grandeur qui le rend ſupérieur aux autres hommes ; mais ſi l'homme d'eſprit fait trop ſentir aux gens de condition cette ſupériorité qu'il peut avoir ſur eux du côté des Sciences, il doit être aſſuré de s'en faire rejetter & mépriſer. Il eſt une façon de ſe ſoutenir ſans orgueil, ni baſſeſſe. On rend, ſans plier le genou, on rend hommage au ſang, à la dignité. Un homme qui penſe noblement ſe préſente avec décence ; & ſans être ni vain, ni préſomptueux, il n'adore point d'idole. Il a de la complaiſance ſans baſſeſſe, des égards ſans flatterie ; il ſe connoît, mais il ſe montre ſans amour-propre ridicule : il ſe ſoutient ſans oſtentation.

Se trouve-t-il avec ſes égaux ? qu'il prouve ſa complaiſance, ſes attentions, ſes ſentimens. Qu'il ſe prête au plaiſir de la Société ſans vouloir en être le maître. Qu'il contribue à ſes agrémens

ſans y donner le ton. Eſt-il avec ſes inférieurs ? c'eſt-là qu'il doit montrer toute la bonté de ſon Eſprit: indulgence pour leurs défauts, douceur dans l'inſtruction, nul caprice, nulle hauteur : que la raiſon ſoit ſa compagne inſéparable.

Se trouve-t-il enfin avec des gens d'eſprit ? c'eſt alors qu'il peut développer toutes les richeſſes du ſien ; mais toujours avec ces réſerves, avec ces attentions délicates, avec ce talent ſi rare de ſe plier aux différens caractères ſans fourberie ni diſſimulation, en ſçachant excuſer les défauts des autres, en pratiquant, en un mot, toutes les vertus de ce qu'on appelle un bon eſprit.

Heureux celui qui réunit ces talens ! N'a-t-il pas, Meſſieurs, cet Eſprit de Société dont j'ai tâché de vous prouver la néceſſité ?

L'AMOUR
PRIS PAR LES MUSES.

LES Muſes lierent un jour
Avec des fleurs le Dieu d'Amour ;
Et, pour mieux empêcher ſa fuite,
Le livrerent à la Beauté.
De ſa priſon Vénus inſtruite,
Avec des dons vint au plus vite
Leur demander ſa liberté ;
Mais en vain il fut racheté :
Il ne ſort plus d'un lieu qu'habite
L'Eſprit joint à la Beauté.

G. Jo. C.

BACCHUS
Se ſervant des armes de l'Amour.

JE me plaignois d'une inhumaine
Qu'Amour refuſoit d'attendrir ;
Bacchus eut pitié de ma peine,
Et s'offrit à me ſecourir.

Pour me faire jouir des charmes
Que l'Amour eût dû me livrer,
Un jour il ſe ſervit des armes
De ce Dieu qu'il ſçut enivrer.

Il en bleſſe ce cœur ſévere ;
L'objet de mes plus doux ſouhaits ;
Mais la bleſſure fut légere ;
L'Amour ſeul ſçait lancer ſes traits.

G. Jo. C.

ODE

A M. DE *L. C.*

RÉPONDS-moi, faſtueux délire ;
Ennemi ſouple & dangereux !
Par toi quelqu'un s'eſt-il pu dire
Je ſuis content, je ſuis heureux ?

Vanités, ſuperbes vertiges ;
Ambition, frivole honneur,
Dites-moi, ſi vos vains preſtiges
Ont jamais fait un vrai bonheur ?

Sondons les ames incertaines
De ceux qu'enivre la faveur :
Voyons ſi les grandeurs humaines
Ont jamais pu remplir leur cœur.

Non, C.... le trouble & la crainte
Paroiſſent malgré leurs efforts :
Nous voyons juſques dans leur feinte
Le vuide affreux & le remords.

Un cœur ſimple, un eſprit modeſte,
Eloignent de tous ces travers ;
Et de l'écueil double & funeſte
Ou des ſuccès, ou des revers.

L'éclat d'une gloire importune
Ne séduit pas ta probité :
Tu bornes tes soins, ta fortune
A la seule tranquillité.

Tantôt du Stoïque inflexible ;
Méditant les sages excès,
Un égarement insensible
T'enfonce au milieu des forêts.

Tantôt d'une onde fugitive ;
Tu suis, en rêvant, les détours ;
Ou tu consultes sur la rive
Le doux Greffet & les Amours.

Loin qu'un flatteur orgueil t'abuse ;
Du vrai bien paisible Docteur,
Newton, le grand Newton t'amuse ;
Ou tu t'occupes d'une fleur.

Tu connois, Philosophe aimable ;
Sans système, sans âpreté,
Que souvent d'un songe agréable
Dépend notre félicité.

Voilà, cher C..... la sagesse.
Notre esprit se laisse éblouir.
Pour connoître, il n'est que foiblesse ;
Et nous avons tout pour jouir.

Fin du Volume.

ERRATA.

Page 22. ligne 16. *one*, liſez on.
Page 43. ligne 17. *marqua*, liſez maſqua.
Idem. ligne 21. *le ſuccès*, liſez les ſuccès.
Page 50. ligne 24. *n'auroit pas pu ignorer, ni les alleguer*, liſez n'auroit pu ignorer ni alléguer.
Page 52. lignes 24 & 25. *Paromène*, liſez Parlement.
Page 61. ligne 6. *que ce puiſſent être*, liſez que ce puiſſe être.
Page 64. ligne 21. *la fin d'une intrigue*, liſez le fin d'une intrigue.
Page 72. ligne 3. *entr'eux*, liſez entre eux.
Page 91. ligne 3 & 4. *qui ne chercheroit à l'imiter*, liſez qui ne chercheroit pas à l'imiter.
Page 116. ligne 12. *enchaînent*, liſez enchaîne.
Page 132. ligne 1. *trente ans en caractères*, liſez trente ans écrits en caractères.
Idem. ligne 26. *que de complaiſance*, liſez que de complaiſances.
Page 167. ligne 8. *avoit ſent*, liſez avoit ſenti.
Page 179. vers 5. *défiller*, liſez deffiller.
Page 199. ligne 21. *ſes forces*, liſez ſes forces.
Page 201. ligne derniere, *ui*, liſez lui.
Page 204. ligne 3. *Par le P. Guinard*, liſez Par le P. Guénard.
Idem. ligne 16. *qui ne le feront jamais*, liſez qu'ils ne le feront jamais.
Page 209. ligne 6. *forteni*, liſez Tortain.
Page 223. la vingt-quatriéme ligne doit commencer par un alinea.
Page 242. ligne derniere. *nou*, liſez nous.
Page 246. ligne 8. *un enfant, de grandes*, liſez un enfant, & de grandes.
P. 248. ligne derniere, *je trouve*, liſez je trouvai.
Page 249. ligne derniere, *monâge*, liſez mon âge.
Page 262 vers 5. *encore*, liſez encor.
Page 268 ligne 9, *fueur*, liſez lueur.
Page 269. ligne 1. *inſenſible*, liſez L'inſenſible.

Page 294. ligne derniere, *ituitaires*, lisez pituitaires.
Page 298. ligne derniere, *frod repos*, lisez froid repos.
Page 299. ligne 23. *Fruit héridu à tendre Hymenée*, lisez Fruit chéri d'un tendre Hymenée.
Page 303. ligne 4 *bonhomie*, lisez bonhommie.
Idem. ligne 9. *à d'arbitraire bienſéances*, lisez à d'arbitraires bienséances.
Page 308. ligne 1. *leur actions*, lisez leurs actions.
Idem. ligne derniere, *a bonté*, lisez, la bonté.
Page 313. ligne 1. *ſenſible & touché*, lisez ſenſible eſt touché.
Page 321. vers dernier, *vai tracer*, je vais tracer.
Page 325. ligne 9. *encore*, lisez encor.
Page 333. avant derniere ligne, *dans ta colère*, lisez de ta colère.
Page 336. à la seconde ſtrophe, il y a un vers entier de paſſé. La ſtrophe doit être ainſi :

Si d'un ſouris naïf vous payez ma tendreſſe,
Que je me ſens ému de doux ſaiſiſſement!
Vos geſtes, vos regards, tout augmente l'yvreſſe
Qui pénétre mes ſens.

Page 357. ligne 5. *bienfaits pareils*, ſéparez ces deux mots par un point & une virgule, & lisez bienfaits; pareils.
Page 359. ligne 16. *amitié*, lisez amenité.
Page 370. ligne 18. *la volonté*, lisez les volontés.
Idem. ligne 26. *leurs libertés*, lisez leur liberté.
Page 376. ligne 1. *Tel un Auteur*, lisez Tel un Acteur.
Page 378. ligne 24. *polieſſe*, lisez petiteſſe.
Page 382. vers 7. *au plus y*, lisez au plus vite.

553